



Aux Ecoutes!
LE RADIO-HOCKEY
GENERAL MOTORS

Ecoutez les émissions radiophoniques des parties de la Ligue Nationale de Hockey jouées à Toronto et à Montréal. Ces émissions vous sont offertes par les dépositaires des autos Chevrolet, Oldsmobile, Pontiac, McLaughlin-Buick, LaSalle, Cadillac et des camions Chevrolet et General Motors. Les émissions commencent en novembre.

Une reproduction en quatre couleurs de ce portrait de Charlie Conacher — le plus grand compte de la ligue — sera envoyée gratis sur demande faite au Dépt. de Publicité, General Motors Products of Canada Limited, Oshawa, Ontario.

Editorial

46e année, No 24

Le Samedi

Montréal, 10 novembre 1934

L'Enfant martyr

CETTE pauvre enfant n'a eu qu'un tort: celui de naître dans un siècle de profiteurs...

- D'idiots...
- De barbares...
- De mécréants...
- Qui la martyrisent...
- Et finiront par la tuer!

Cette étonnante conversation avait lieu entre deux braves citoyens qui se réchauffaient sur un banc public à l'illusion d'un rayon de soleil automnal.

— Au fait, quel âge a-t-elle maintenant? demandait l'un des deux hommes.

— Une douzaine d'années; d'autres disent moins ou plus, on ne sait pas au juste; toujours est-il qu'elle est joliment développée pour son jeune âge.

Il était peut-être indiscret de me mêler à leur conversation mais je venais justement de lire, dans une publication d'outre-Atlantique, d'abominables exploits de mégères martyrisant leur progéniture et j'en avais l'âme encore pleine d'indignation; or, à n'en pas douter, il s'agissait d'une nouvelle affaire de ce genre.

— Il serait certainement sage d'aviser la police, hasardai-je.

— Les deux hommes, visiblement interloqués, me regardèrent avec un visage en point d'interrogation.

— Que diable voulez-vous que la police fasse dans cette affaire? me répondit l'un d'eux.

— Mais voyons, repris-je, on ne laisse pas martyriser des enfants, surtout au point de mettre leur vie en danger.

Les deux hommes s'esclaffèrent, ce qui me fit soupçonner un malentendu.

— De qui parlez-vous donc? demandai-je.

— De la radio!...

— Ah! très bien, fis-je un peu déconfit; je crois, messieurs, que vous vous apitoyez à tort sur elle car les mauvais traitements qu'on lui inflige ne la feront pas claqueter; c'est elle, au contraire, qui finira par assommer tout-à-fait les gens.

Cette réflexion nous mit tous les trois d'accord et je laissai mes deux bonshommes aux douceurs anémiques de leur bain de soleil. J'emportai toutefois, de ce rapide entretien, une impression qui cadrait trop bien avec mes observations personnelles pour n'en pas faire état. Il reste à préciser qui doit, en la circonstance, bénéficier de la palme du martyr: est-ce le public ou bien la radio? Mystère et radiotrons...

Dire que les programmes actuels de radio sont idiots, c'est se donner bénévolement des airs d'enfoncé de portes ouvertes; dire qu'ON prend le public pour des idiots, c'est plus juste et ne veut aucunement dire que les gens sont des idiots; tout au contraire puisqu'ils se plaignent, à peu près tous, de la pauvreté des programmes. Seulement, ils s'en plaignent à huit-clos, entre soi, et souvent avec une chaleur qui suffirait à réchauffer la maison pendant tout l'hiver, mais personne n'ose dire tout haut ce que chacun pense tout bas. Bien au contraire, par un incompréhensible esprit de flatterie, qui ne peut leur rapporter que des déboires, ou peut-être en vertu de cette mystérieuse loi d'impulsion qui guidait les moutons de Panurge, quand un poste demande l'appréciation

des auditeurs ou plutôt mendie leurs louanges, ceux-ci ne se font aucune scrupule de mentir effrontément et de dire que c'était bien beau...

Ce qui fait que la Vérité rentre dans son puits où elle plonge en vitesse, la tête la première, car elle a entendu les réflexions faites à domicile et souvent les sacres dont elles étaient accompagnées.

Il est un fait, ces programmes sont habituellement d'une faiblesse qui touche au rachitisme et présage le délabement; ils se composent, dans une proportion de quatre-vingt-dix-neuf pour cent, de musique nègre, de refrains épileptiques



ou gémissements, dérivés tous bêtement d'un thème unique; ceci pour la partie musicale.

Celle de la parole vaut quelquefois mieux, mais pour un discours sensé, que d'âneries l'annonce qui s'étale sans vergogne à la manière des champignons poussés trop vite et qui se désagrè-

gent continuellement pour faire place à d'autres. Comment voulez-vous qu'un auditeur ne soit pas ahuri quand il entend vanter un produit comme le *nec plus ultra* du superfin et que, le lendemain, ce cliché laudatif sert pour un produit concurrent? J'ai l'absolue conviction que l'annonce n'a sa pleine efficacité que lorsqu'elle s'adresse aux yeux par la voie du journal ou de l'affiche parce qu'on la lit quand on en éprouve le désir ou le besoin et qu'on peut la méditer à volonté. Elle est alors incontestablement utile, indispensable même au commerçant soucieux de ses intérêts parce qu'elle lui permet le contact permanent et surtout discret avec le public; mais à la radio elle embête tout simplement ce même public et souvent l'indispose. Elle va donc tout à l'encontre du but cherché. Et puis, ce qui entre par une oreille sort souvent par l'autre...

Toutefois, les appareils récepteurs ont le très appréciable avantage de réduire les boniments au silence par le simple jeu d'un petit bouton. Et l'on ne se fait pas faute d'en user quand c'est la poudre à coquerelles Machin ou la graisse à cuisine de la marque Chevodebois qui veut se faire admirer.

Je reproche — et en ceci je ne suis que l'écho d'une multitude d'opinions semblables — je reproche, dis-je, deux offenses majeures à cette invention pourtant admirable qu'est la radio: son insignifiance de programmes habituels et l'excès de ceux-ci. L'insignifiance a été démontrée; l'excès consiste dans le trop grand nombre de postes, souvent sur la même longueur d'onde, ce qui produit des interférences désagréables, et dans l'emploi d'à peu près vingt-quatre heures par jour à gaver de bruits divers les oreilles du public.

Même s'il s'agit de bonne musique, on en écoute avec plaisir un peu, on en tolère beaucoup mais le dégoût vient s'il y en a trop. Même à se nourrir des meilleures choses, quand la variété manque, le plus robuste estomac perd l'appétit.

L'habitude est le pire ennemi des plaisirs humains: elle émousse la sensibilité et finit par faire descendre les plus belles choses au niveau de la banalité. Il arrive ensuite forcément que, pour vibrer agréablement, les sens demandent des impressions de plus en plus fortes et qu'il est impossible de les leur fournir. C'est l'histoire de l'ivrogne qui en arrive à consommer un flacon tout entier pour être simplement un peu pommette.

Avant l'avènement de la radio, la musique était une grande dame traitée avec de grands égards; aujourd'hui c'est une vulgaire catin qui, par un extraordinaire don d'ubiquité, pénètre dans les salons en même temps qu'elle traîne dans le dernier des bouges. Notre siècle mécanico-égalitaire a mis à la même sauce musicale les oreilles des gens raffinés et la couenne auditive de la canaille qui se délecte dans les bouis-bouis. Et la sauce, parfois bien fade a d'autres fois des relents aigres de vaisselle mal lavée.

Il arrive ainsi qu'on fatigue le public et que, chose plus grave encore, on lui fausse le jugement. La radio qui pourrait être la plus belle et la plus puissante éducatrice se ravale à l'état de machine à caqueter, dégorgeant de l'argot, des mensonges et des hérésies musicales. Et, ce qui est un comble, on fait payer les possesseurs d'oreilles ainsi maltraitées.

Tout cela ne donnera sans doute pas le coup de mort à la radio, née trop viable pour cela, mais c'est venu à bout de tuer son prestige. Et c'est en pleine vitalité la plus lamentable des fins.

Les Publications Poirier, Bessette Cie, Ltée

Directeur de la rédaction: JEAN CHAUVIN

975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CAN.

Tél.: LANCASTER 5819—6002

Entered at the Post Office of S. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

— A B O N N E M E N T —

Canada	Etats-Unis et Europe
Un an ----- \$3.50	Un an ----- \$5.00
Six mois ----- 2.00	Six mois ----- 2.50
Trois mois ----- 1.00	Trois mois ----- 1.25
Heures de bureau: 9 h. a. m. à 5 h. 30 p. m.	
Le samedi, 9 h. a. m. à 12 h. 30.	

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de malle commençant 5 jours avant leur expédition.

FERNAND DE VERNEUIL



Chaque matin et chaque soir
il leur portait leur nourriture.

Nouvelle par RENE BAZIN

Illustration de F.-L. NICOLET

La Réponse

AU bord de la mer, les bois de pin du domaine descendaient jusqu'à un promontoire où ils se raréfiaient, s'espaçaient parmi les bruyères, et finissaient en un bouquet de vieux arbres, aigrette verte et superbe dressée dans la lumière. De là, on voyait les vagues toutes petites, et, même aux jours de tempête, elles avaient l'air de moutons blancs. Les goélands passaient au-dessous; les palombes, quand elles arrivent du large, se posaient dans les branches; les côtes se repliaient en arrière, et il suffisait de regarder devant soi pour se croire dans une île.

Le pays était chaud, car c'était l'extrême midi, par où finit la France. Mais le vent soufflait en toute saison, et d'où qu'il vînt, de la terre ou de

la mer, rencontrant des rochers, des bruyères et des pins, il chantait, d'accord avec eux, qui connaissaient sa main.

Un enfant l'écoutait; et voici ce que le vent disait dans les arbres:

"Je suis le vent qui n'a pas de route, et je vais par le monde. Toutes les feuilles tremblent quand je passe, toutes les ailes s'appuient sur moi; j'emmène ensemble les voiles blanches et les flots bleus qui les portent. La terre est petite, j'en ai fait le tour; mais elle est belle, et je retourne sans lassitude où je suis allé. Si tu venais, enfant, nous partirions joyeusement. Je te montrerais l'espace, pour lequel tu es né comme moi; tu vivrais parmi les choses toujours nouvelles,

dans l'adieu perpétuel et calme des nuées, dont les milliers de gouttes d'eau, tes pensées, mon enfant, reflètent le monde au-dessous d'elles et ne tiennent à lui que par le lien fragile de sa beauté qui change."

Le petit ne comprenait pas tout, parce que le langage du vent est quelquefois plus profond que les âmes qui l'écoutent; mais il dit à sa mère:

- Je voudrais partir.
- Pour quel pays?
- Pour tous les pays.
- Qui te l'a conseillé?
- Le vent qui agite les pins.

La mère ne dit rien; seulement, dans son inquiétude de voir l'unique enfant s'éloigner, elle



du Vent

crut qu'elle pourrait lutter avec le vent qui parle. Elle ordonna de couper les bouquets de pins; et les troncs abattus, jetés à la mer, faute de sentiers praticables, furent attachés à l'arrière d'une gabarre et disparurent, traînés à la remorque comme de gros poissons harponnés et luttant.

L'enfant revint sur la falaise. Le vent continua de chanter, plus doucement, il est vrai, dans les bruyères qui poussaient à foison et qui étaient de trois espèces: la mauve, à fleurs serrées comme le réséda; la rose, dont le calice est allongé, et la grande blanche des marais, qui est la plus capricieuse de formes; arbuste si on la laisse vivre, élégante, élancée, et qui domine l'ajonc même de ses gerbes aiguës.

Le vent, dans la bruyère blanche, disait:

"Que sont les floraisons de la terre auprès de celles qu'enferme la serre prodigieuse des eaux? Il n'a été donné à personne de parcourir les jardins sous-marins; mais ceux qui se penchent sur le bord des navires on vu monter des profondeurs et onduler au mouvement des lames qui les couvrent des mousses géantes, des lanières pareilles à des flots de rubans multicolores, des sommets d'arbres d'un violet si doux, qu'on ne savait si c'était une végétation d'en bas ou un reflet venu d'en haut. Ils ont deviné au-dessous d'eux plus de couleur et de vie que leurs yeux n'en avaient jusque-là retenu. Petit, il est bon de

naviguer sur la mer changeante; il y en a qui ne se sont pas consolés de l'avoir quittée."

L'enfant dit:

- Je veux être marin.
- Qui te l'a conseillé?
- La bruyère blanche.

La mère, qui ne vivait que pour enfant et par lui, s' alarma; elle fit couper la bruyère blanche, et, de peur que le vent ne parlât encore en glissant sur la robe nue, elle mena son fils très loin, dans un château d'où l'on n'apercevait que les plis des bois, des moissons et des routes; car le père autrefois avait été marin, et il était mort d'une surprise du vent, beau parleur dans les pins et les bruyères...

(Suite à la page 26)

LE souper finissait et les deux époux discutaient.

— Alors, c'est donc bien blessant, bien vilain tout ce que t'a raconté Madame Alvine sur mon compte, que tu me boudes depuis ce matin?

Le jeune mari avait dit ces mots du ton ennuyé de celui qui se soucie peu des commérages.

Madame, piquée, répond:

— Oui, je sais maintenant que tu te joues de ma confiance. Tu arbores tes airs de bon mari et dans le fond, tu n'es qu'un méchant trompeur. Madame Alvine m'a rendu un grand service en me prévenant de ta conduite.

Lui, étonné, se rend compte que les choses glissent sur la pente tragique et vaguement inquiet, se domine néanmoins pour faire entendre raison à sa femme.

— Allons, petite, n'accuse pas ainsi. Expliquons-nous. Dis-moi tout ce noir que Madame Alvine est venue méchamment jeter dans ton âme. Elle est jalouse, pour sûr, de notre paisible bonheur, elle veut l'anéantir, tu ne vas pas lui faire ce plaisir? Viens t'asseoir, là tout près, et conte-moi ça, veux-tu? Nous allons démolir tout cet échafaudage de méchancetés, tu verras.

Mais, la jeune femme qui depuis les insinuations de son amie, se tourmente et se torture, est déprimée, surexcitée et son orgueil de femme blessée l'emportant sur sa grande peine d'épouse, elle dédaigne les explications et les ententes, se croyant positive que ce ne sera que de la comédie.

Jacques sent la colère lui battre les tempes et lui brûler la figure.

"Quoi, aveuglée à ce point? Sa femme à qui il a toujours été fidèle, croit ces monstrueuses inventions d'une femme perverse et jalouse? Elle refuse même de l'entendre et le condamne sans lui permettre de se justifier, de détruire les doutes et les accusations? C'est trop fort!"

Il craint de faire une folie et d'être plus méchant que sa femme, alors, brusquement, il attrape son chapeau et sort en coup de vent, fuyant le foyer où soudain il n'était plus heureux.

Marthe entend les pas qui descendent nerveusement l'escalier, elle jette un coup d'oeil par la fenêtre et voit son mari longer la rue sombre où quelques lumières sont dispersées çà et là. Malgré sa conscience qui reproche, elle se dit, se fait croire:

— J'ai bien agi, oui, car j'ai raison... il ne méritait pas plus... à quoi bon l'explication puisque je sais?...



NOUVELLE CANADIENNE

Par MECHTILDE

L'OEUVRE

Avec des gestes saccadés, elle dessert la petite table ronde où tant de fois, tous deux avaient partagé le repas gaiement et malgré elle, pense avec un peu d'amertume:

— Oh! pourquoi Alvine m'a-t-elle conté tout cela? J'étais si heureuse auparavant...

Deux heures plus tard,

Cris... panique... C'est un accident, un de ces accidents qui pour une cause banale, une erreur futile, détruisent les vies et ravagent les bonheurs. Là, c'est un piéton traversant la rue com-

me un automate qui a été renversé par une lourde machine. Il est broyé comme s'il était passé sous le pressoir du martyre. L'ambulance le transporte à l'hôpital, on mande le prêtre, la famille.

Affolée, terrifiée, Marthe se rend à l'hôpital.

"Mon Dieu! est-ce possible? Lui, mon Jacques, blessé gravement? Il va mourir peut-être! Il va partir à jamais, me laissant seule, seule pour toujours... Ce serait fini, fini la vie à deux, la vie d'amour et de douceur!... Ah! c'est donc vrai qu'on était heureux! Il était si bon, si bon. Et moi qui ai douté de lui? Est-ce affreux? Où



"Marthe, tu sais, ce n'est pas vrai... elle t'a menti... je te le jure devant la mort qui va me prendre tantôt."

MAUDITE

avais-je la tête? Alvine m'a trompée, c'est impossible que mon Jacques ait été déloyal ainsi. Pourvu que j'arrive assez tôt pour lui dire que je ne doute plus, que je l'aime toujours, toujours..."

A l'hôpital, les médecins luttent contre la mort mais réalisent tristement que toute leur science est vaine en face de l'appel du Maître des vies.

Le blessé à qui le Ciel avait accordé pleine connaissance pour les suprêmes préparatifs est maintenant tout à fait inconscient.

La pauvre épouse appelle, implore un mot, un seul mot.

— Pardonne-moi, mon amour. Je ne doute plus. J'étais folle tantôt. Je t'aime toujours, réponds-moi...

Mais les lèvres du mourant ne remuent que pour une plainte et dans le regard où elle cherche le pardon, il n'y a que le vague, l'infini d'une âme inconsciente. Elle guette avidement un éclair de lucidité et à la pensée que son Jacques pourrait lui échapper sans le mot de miséricorde attendu, son cœur s'arrête dans sa poitrine.

Enfin, le blessé revient à lui et fixe longuement, amoureuxment, l'épouse qui sanglote sur les draps rougis de sang. Avant que Marthe ait pu parler, il lui dit d'une voix si prenante de

sincérité que tous les doutes de l'épouse se seraient anéantis s'il en était resté un seul dans son âme.

— Marthe, tu sais, ce n'est pas vrai... elle t'a menti... je te le jure devant la mort qui va me prendre tantôt.

— Oui, oui, mon aimé! Je te crois! Je ne doute plus, Jacques. J'ai été bien sotte de m'attarder à cette lâche Alvine... Pardonne-moi, Jacques, j'avais si peur que tu m'aimes moins que j'ai perdu la tête. Pardonne, dis, veux-tu, mon amour?...

La main du blessé se tend vers la femme aimée et l'appelant de toute sa faible force, il l'étreint contre son être mutilé. Ses lèvres sourient et le pardon se devine plus qu'il ne s'entend.

Encore quelques paroles, quelques soupirs, quelques larmes et il ne reste plus dans les bras de la pauvre Marthe qu'un agonisant qui s'en va dans l'éternité.

Le lendemain, près du cercueil, l'épouse pleure.

Madame Alvine, avec ses airs gracieux vient minauder et porter ses sympathies.

— Ah! ma chère, comme je prends une grande part à ton chagrin.

Mais elle s'arrête net. Marthe n'est plus la même, elle est droite, hautaine et froide devant son amie d'hier.

Madame Alvine se rappelle ses imprudentes paroles et avec son hypocrite douceur:

— Ma chère, j'espère bien que tu n'as pas attaché d'importance à nos papotages de l'autre jour. Je te taquinais tout simplement... Tu n'avais rien dit de ce pauvre Jacques, toujours?

— Oui, je lui avais dit, et sais-tu quelle a été sa dernière parole? "Elle t'a menti... ce n'est pas vrai... je te le jure devant la mort qui va me prendre."

Madame Alvine rougit sous son masque de condescendance et la jeune femme continue:

— Si je n'étais pas en face d'un mort et d'un mort tant aimé, je te souffletterais, lâche et indigne calomniatrice. Fais-moi au moins la grâce de ne jamais reparaitre ici.

Madame Alvine comprit que l'heure n'était pas aux explications. Elle retourna honteuse et réellement attristée.

"Mon Dieu! j'ai trop parlé, je n'ai pas pesé mes paroles, je n'avais pas de preuves pourtant, je ne voulais pas leur faire de mal, non plus..."

Non, femme traîtresse, comme toutes tes soeurs légères et inconséquentes ou morsurées par la jalousie, tu ne veux de mal à personne, mais rien n'empêche que sous tes pas, tu sèmes doute, discorde, brisure, désastre... La moisson lève plus abondante encore que la semence. Es-tu contente de ton oeuvre maudite?...



Les naufragés polaires sur le glaçon qui les entraînait à la dérive et sur lequel ils demeurèrent plusieurs jours.

Un Naufrage dans les Glaces

Chronique documentaire

Par Louis Roland



B IEN des naufrages ont illustré de façon tragique l'histoire humaine depuis que les hommes ont osé confier leur existence à des navires. Le naufrage, au cours d'une tempête, en plein océan est certes terrible mais aux latitudes extrêmes, dans le pays des glaces éternelles, ce qu'on pourrait appeler le "naufrage à sec" est incomparablement plus dramatique.

De nombreux explorateurs, attirés par la magie du pôle ou bien espérant frayer un chemin nouveau entre les continents, se sont ainsi perdus et nul n'a jamais su leur angoisse finale. Quelques-uns ont tout de même parvenu à s'évader de ces déserts de glace et de silence mais ils sont peu nombreux et leurs récits ont, en plus de leur valeur documentaire, l'attrait tout spécial qui s'attache aux romans d'aventures qui ont été réellement vécus.

Il y a près d'un siècle, le lieutenant de marine Krusenstern avait déjà tenté de découvrir un passage dans les mers polaires mais il subit le sort de bien d'autres avant lui et, après des péripéties nombreuses, sa goélette "Termak" se trouva prise irrémédiablement dans les glaces comme dans un étau se resserrant toujours davantage. Il était impossible d'attendre là le retour d'une saison plus clémente car il était évident que la goélette ne résisterait pas longtemps à la poussée des glaces; ensuite c'était la mort certaine pour l'équipage s'il restait sur place.

Il n'y avait qu'une résolution à prendre: hasarder le long et périlleux voyage qui n'avait peut-être qu'une seule chance sur dix de ramener les naufragés polaires dans les pays habités et civilisés.

Le 9 septembre, le lieutenant se mit donc en route avec son équipage. Il fallait nécessairement emporter des provisions et quelques instruments; un petit traîneau fut chargé en conséquence et l'on mit également un peu de bois pour le feu indispensable. Les naufragés emmenèrent également avec eux une chaloupe que seize hommes traînèrent à l'aide de câbles car elle était également chargée.

Au bout de quelques heures seulement de marche pénible il fallut renoncer à cette manière de voyager à cause des crevasses et des escarpements nombreux; le traîneau et la chaloupe étaient d'ailleurs à moitié démolis et risquaient de causer des accidents aux hommes qui les traînaient. On les abandonna.

Chacun mit dans son sac des provisions pour une vingtaine de jours et se composant principalement de biscuit; on y joignit quelques ins-

truments indispensables ainsi que le journal du bord. Comme armes pour se défendre contre les ours blancs et se procurer un peu de gibier, les hommes avaient quatre carabines, un fusil à deux coups, trois revolvers, deux pistolets ordinaires ainsi que de la poudre et des balles. Avant de quitter définitivement chaloupe et traîneau avec tout ce qu'ils contenaient, les hommes firent un dernier bon repas arrosé d'un grand verre de rhum, puis tout le monde se remit en route sur la glace.

Le lieutenant marchait le premier, en consultant sa boussole à chaque instant et en cherchant les endroits les plus faciles; déjà lentement la fatigue gagnait l'équipage et pas mal de traîneurs demeuraient en arrière. Une halte permit de les attendre et l'un d'eux avisa alors le lieutenant que le forgeron de l'équipe, un nommé Sitnikov, était demeuré si loin en arrière qu'on l'avait perdue de vue. Ils ajoutèrent comme renseignement que la fatigue et le froid n'étaient pas, à vrai dire, la cause de son retard; le forgeron avait trouvé le moyen de mettre de côté une bonne bouteille de "vodka" lors de l'abandon de la chaloupe et il s'était copieusement saoulé.

Quelques hommes de bonne volonté allèrent à sa recherche et le trouvèrent à deux milles en arrière qui dormait profondément. Ce fut en vain qu'on l'éveilla et qu'on voulut le décider à rejoindre. Avec un entêtement d'homme ivre,

il refusa énergiquement et se démena si bien qu'il fallut le laisser faire à sa volonté et le gaillard se rendormit. C'était à n'en pas douter, pensèrent les hommes qui durent l'abandonner malgré eux, son dernier sommeil.

Ils rejoignirent les autres et la marche en avant reprit, de plus en plus difficile à cause de la neige qui se mit à tomber en abondance et des crevasses que l'on rencontrait presque à chaque pas dans la glace. L'unique moyen de salut était cependant de gagner la terre au plus vite et chacun faisait appel à toute son énergie pour continuer le voyage.

Après avoir parcouru une assez longue distance et la fatigue devenant insupportable, on fit encore halte. Les naufragés avaient les épaules endolories par les sacs qu'ils portaient mais dont ils ne pouvaient pas se séparer, car le peu de provisions qu'ils transportaient ainsi leur étaient indispensables pour essayer de sortir de leur fâcheuse position.

Après un repas sommaire, ils s'allongèrent sur la glace, rompus de fatigue et s'endormirent mais en ayant soin de laisser un ou deux d'entre eux monter la garde avec les carabines chargées en crainte d'attaque des ours blancs.

Le lendemain matin, alors qu'ils se disposaient à repartir, ils eurent la grande surprise de revoir le forgeron Sitnikov qui avait marché toute la nuit en suivant leurs traces, chose qui n'avait pas été toujours facile dans l'obscurité. Cette aventure prouve que l'esprit de conservation, chez l'homme, est capable de lui faire accomplir des choses qu'il jugerait impossible en temps ordinaire.

Pendant plusieurs journées cette marche angoissante vers le salut possible continua en apportant continuellement de nouvelles fatigues aggravées par la pensée que c'était là une lutte inutile contre la destinée. Continuellement les hommes abandonnaient une partie de ce qu'ils transportaient et qui leur semblait le moins utile; tous les appareils furent ainsi sacrifiés et il ne resta bientôt plus, pour se guider, que la petite boussole de poche du lieutenant.

La difficulté d'avancer devint tellement grande ainsi que l'épuisement des hommes, que ceux-ci en arrivèrent à jeter la plus grande partie des vivres et même les vêtements dont ils croyaient pouvoir se passer. Depuis quatre jours ils erraient ainsi sur la glace et il leur arrivait parfois de se trouver devant une espèce de chenal qui les arrêtait dans leur marche. Ils le traversaient sur un glaçon au risque de chavirer.

Ils arrivèrent enfin devant une étendue assez grande d'eau libre, au delà de laquelle ils aperçurent la terre ferme à une distance d'environ trois milles; c'était la délivrance tout proche, mais combien lointaine encore, vu les difficultés qui semblaient insurmontable pour s'y rendre. Ils regrettèrent alors bien de ne plus avoir leur chaloupe, car c'eût été folie que de vouloir gagner la terre à la nage. Pas un d'entre eux n'y serait arrivé.

Ils eurent enfin la chance de voir passer près d'eux un gros glaçon qui venait en tournoyant lentement au gré du courant et qui finit par toucher la rive de glace où ils étaient. Avec toute l'énergie dont ils étaient capables, ils s'y cramponnèrent pour l'empêcher de dériver plus loin puis ils passèrent dessus. Ils avaient remarqué que le courant semblait se diriger vers la terre aperçue au loin et ils espéraient, non sans raison, qu'en

se servant du gros glaçon comme moyen de transport ils pourraient s'y rendre.

Effectivement, le courant les porta dans la direction du but mais tout à coup il changea de direction et le glaçon s'en alla vers la haute mer. Après l'espoir qu'ils avaient éprouvé, la déception fut brutale et profondément démoralisante. Cette fois c'était bien la fin de tout!

Le glaçon sur lequel ils s'étaient réfugiés avait environ cent cinquante pieds de longueur pour une épaisseur d'une vingtaine; il pouvait donc durer longtemps avant de se briser mais ce n'était qu'un prolongement d'agonie.

En peu de temps la côte tant désirée disparut aux regards et le vent qui s'était élevé se mit à souffler en tempête en même temps que le froid devenait plus piquant. Les naufragés se serrèrent les uns contre les autres, brisés de fatigues et d'angoisse, n'espérant plus rien et n'ayant autant dire plus de vivres.

Au bout de quelques heures de ce voyage dans l'inconnu, une partie de leur glaçon se détacha, ce qui faillit les précipiter tous dans les flots par suite du mouvement de bascule que tout le bloc en ressentit. Depuis une douzaine d'heures ils étaient dans cette position critique quand une nouvelle brisure se produisit, réduisant cette fois le glaçon à moitié à peine de la surface qu'il avait auparavant.

Une neige épaisse se mit à tomber pendant plusieurs heures puis, par un caprice inattendu de la nature, se changea en pluie glacée. Les pauvres naufragés, transis jusqu'aux os n'avaient plus guère conscience de leur état désespéré; ils attendaient la mort qui ne tarderait sans doute pas car la température pouvait baisser aussi brusquement qu'elle s'était élevée et les geler tous irrémédiablement.

Vers le milieu de cette fatale journée, la température s'éleva encore, ce qui, d'une part, redonna un peu d'espoir mais, de l'autre, augmenta l'angoisse générale car, visiblement, le glaçon tendait encore à se désagréger.

Rêves

+

*J'ai fait des rêves doux et purs,
Des rêves brodés de dentelle,
Charmants, avec des yeux d'azur;
O l'innocente bagatelle !*

*J'ai fait des rêves d'avenir,
De gloire humaine et de richesse;
Le sort est venu les ternir
Trop tôt pour que je les caresse.*

*J'ai fait de beaux rêves d'amour,
Des rêves remplis de promesses.
Ils ont duré le temps d'un jour;
Et j'ai refoulé mes tendresses...*

*J'avais vécu, j'avais souffert,
Et j'avais l'âme inassouvie;
Au Maître je me suis offert:
Son charme a pénétré ma vie...*

*J'ai fait le rêve surhumain
De m'élever vers lui bien vite;
Mais j'ai senti comme une main
Broyer mon cœur de néophyte...*

*Le plus beau rêve, le dernier,
Mon Dieu que je le réalise,
Que je me donne tout entier
Pour Jésus-Christ, pour son Eglise !*

Extrait de « Les voix de mon rêve »

FRANÇOIS HERTEL

Le vent s'éleva et, par la plus heureuse des circonstances, se mit à souffler dans la direction de la côte qui redevint visible. Ce fut alors un véritable enthousiasme parmi ces pauvres gens qui n'espéraient plus rien quelques minutes auparavant. Toutefois ils étaient encore loin d'être sauvés et il suffisait de bien peu de chose pour les faire dévier de la route qu'ils suivaient maintenant.

Ils allèrent ainsi à la dérive pendant plusieurs heures puis arrivèrent dans un immense champ de glaces dont quelques-uns étaient énormes. C'était un espoir nouveau car ils se dirent qu'en passant de l'une à l'autre ils arriveraient à se rapprocher ainsi suffisamment de la terre ferme pour pouvoir y aborder sans trop de dangers. Ils abandonnèrent donc leur glaçon dont les proportions maintenant réduites ne leur offrait plus de sécurité suffisante et ils prirent place sur un autre beaucoup plus considérable.

Ils reconnurent cependant bien vite l'impossibilité de passer de glaçon en glaçon jusqu'à la terre; il n'y avait qu'à attendre le bon vouloir des éléments. Cette attente fut, une fois de plus, trompée par les événements; le champ de glace se mit à évoluer et les entraîna, une fois de plus vers la haute mer. Cette fois, tout semblait bien indiquer que c'était la fin. Il y avait plus de huit jours que les naufragés vivaient dans ces perpétuelles angoisses, au milieu de privations toujours plus grandes, et leur force de résistance était à peu près épuisée.

La nuit vint là-dessus; à bout de forces les hommes s'endormirent avec la conviction qu'ils ne se réveilleraient plus, mais pourtant le jour suivant les trouva encore en vie, si toutefois on peut encore appeler de la vie le peu de forces qui leur restaient. Ils étaient plongés dans une sorte de torpeur dont rien ne pourrait sans doute plus les arracher, et c'est alors qu'un regain violent d'énergie les galvanisa tous en même temps: pendant cette nuit de dérive, le flot les avait graduellement rapprochés de la côte sans qu'ils en aient eu connaissance et la terre ferme se trouvait maintenant devant eux, à quelques dizaines de pieds seulement.

Ils ne surent pas au juste comme ils purent y aborder sans se noyer; heureusement pour eux, l'eau était peu profonde à cet endroit, car ils s'y jetèrent sans calculer les chances de réussite et n'ayant qu'une seule idée qui leur martelait les tempes: poser enfin le pied sur quelque chose de solide.

Il était temps que ce hasard heureux fut survenu car ils n'auraient certainement pas résisté quelques heures de plus. Ils eurent la chance d'aborder non loin du campement d'une tribu d'esquimaux où ils reçurent les soins que nécessitait leur état. Il y avait vingt-six jours qu'ils avaient quitté leur goélette enserrée par les glaces.

Après un séjour suffisant, chez les Esquimaux, pour se remettre de leurs immenses fatigues et grâce à leur aide, ils purent enfin reprendre le chemin de la civilisation et retrouver leur pays qu'ils avaient bien cru ne plus jamais revoir. Quelques-uns d'entre eux furent définitivement guéris des voyages polaires par cette aventure mais d'autres n'attendirent que l'occasion prochaine de recommencer, ce qui prouve bien que les leçons les plus dures ne sont parfois qu'un encouragement à tenter une fois de plus la destinée.

L'Actualité à Travers le Monde

ITALIE — *L'accord franco-italien — Remède suprême*

Une collaboration franco-italienne, établie simultanément avec l'entrée de la Russie à la S.D.N., doit donner à l'Europe, pour un certain temps, un nouveau système de relations internationales. Ce serait un système de tous contre Hitler; il signifierait l'encerclement de l'Allemagne, tant redouté par celle-ci depuis le début de ce siècle. Le système d'équilibre d'avant-guerre serait remplacé par un franc déséquilibre, constituant une nouvelle expérience dans l'histoire de l'Europe. Cela ne saurait durer, ne serait-ce que parce que l'Allemagne ne pourrait y résister. Tôt ou tard, sous les nazis ou sous leurs successeurs, elle devrait accepter les conditions que lui poserait l'Europe. On verrait alors triompher, pour la première fois, le système de la S.D.N. A ce moment, le danger d'une guerre imminente disparaîtrait, ou presque. L'Allemagne, toute seule, sans alliés, encerclée par de nombreux pays décidés à s'opposer d'un commun accord à toute tentative d'agression, ne pourrait espérer emporter la victoire.

Certes, on n'en est pas encore là. Le pacte d'amitié entre la France et l'Italie n'est pas encore signé. Il faut, au préalable, que la limitation des armements navals soit réalisée et que ces deux pays trouvent un moyen de s'entendre sur cette question. Il faut que la confiance renaisse dans le rôle pacificateur de la S.D.N. Telles sont les conditions essentielles nécessaires pour qu'un système puisse être établi sous les auspices de la S.D.N. Mais il y a encore d'autres difficultés. L'Europe doit prouver que son capitalisme peut être guéri, sinon, on ne saurait prédire ce qui arriverait si la France devenait fasciste, cette conversion aurait un effet extraordinaire sur la situation internationale. Si Hitler était chassé du pouvoir par un soulèvement communiste, toutes les notions que nous avons de l'Europe seraient changées. Nul ne saurait dire ce qu'il adviendrait si nous entrions dans une ère de guerre civiles. Une guerre russo-japonaise risquerait de mettre fin à la paix en Europe, malgré l'entrée de la Russie à la S.D.N.

Le public est plus habitué à voir l'avenir en noir qu'à s'attendre à un rapprochement franco-italien. L'Europe évolue, économiquement aussi bien que politiquement, mais nul ne saurait dire quelles seront ses destinées économiques; seuls, les marxistes sont sûrs que le capitalisme sera, en fin de compte, remplacé par le communisme. Les changements politiques seront déterminés par les développements économiques. Pour le moment, l'Europe tend vers un nouvel état de déséquilibre, et à une diminution de la tension provoquée par l'attente d'une

guerre née en Europe même. Si les conditions le permettent, dix années de paix transformeront ce déséquilibre en un système général placé sous les auspices de la S.D.N.

(Nation, New-York)

HONGRIE — *Un professeur de lycée vit en singe pendant huit ans*

Jeno Sandor, professeur à la retraite du lycée de Budapest ne pouvait se consoler de sa vieillesse. D'une taille de géant, aimant la bonne vie et les jolies femmes, il pensait que 76 ans n'était pas un âge pour dire adieu à la vie. Comment réveiller les forces de jadis? Après avoir beaucoup réfléchi, Sandor prit la grave décision de se faire faire une greffe Voronoff. Il eut recours pour cela au Dr Zoltan Nemes Nagy. L'opération pa-

rut avoir pleinement réussi, ce qui fit faire à Sandor des rêves galants.

Un beau jour le professeur sorti de la clinique fit en compagnie d'une charmante demoiselle de vingt ans une promenade au Zoo. Arrivé devant la cage des chimpanzés, il devint tout à coup pâle et il s'évanouit. Tandis que les gens s'empressaient de le secourir, le professeur commença à crier en disant qu'il allait maintenant devenir semblable à l'un de ces animaux. Et au grand étonnement de tous, il commença à imiter leur voix et leurs gestes. Ceci se passait il y a huit ans.

Depuis ce moment Sandor a toujours vécu comme un singe; jamais il ne s'est couché dans un lit, mais dans une niche qu'il s'était faite dans un coin de sa chambre. Il ne s'est nourri que de végétaux, avec un penchant très net pour les noix. En tout et pour tout il s'est conduit comme un singe. Pendant ces huit années il a fait l'objet des observations de beaucoup de savants hongrois et étrangers qui voient dans son état la conséquence de la greffe plutôt qu'un accès de folie. A l'âge de 83 ans, cet homme vient de mourir. On procédera à une autopsie détaillée de sa dépouille.

(Corriere Della Sera, Milan)

ANGLETERRE — *L'intelligence des phoques*

Les phoques sont de bonnes bêtes qui s'attachent facilement à l'homme. Maxwell raconte, dans son livre: *Les Sports sauvages de l'Ouest*, qu'un jeune phoque avait été élevé dans une famille irlandaise à laquelle il s'attacha comme un chien. Au bout de quatre ans, on voulut se débarrasser de lui et on le ramena à la mer. Il en revint. Après plusieurs vaines tentatives de l'égarer, les hommes eurent l'inconcevable cruauté de lui crever les yeux et de le jeter à la mer. Huit jours après, la malheureuse bête retrouva la maison de ses méprisables patrons.

Thompson relate l'histoire d'un phoque apprivoisé qui suivait partout son propriétaire et avait horreur de la mer.

Ces mammifères pinnipèdes ont une fourre courte, épaisse, veloutée et lustrée; dans l'eau, ils se déplacent avec une grande rapidité. Ils se battent sauvagement entre eux et portent souvent de profondes balafres sur le corps. Leur occupation préférée est de se chauffer au soleil sur les rochers, et ils luttent souvent pour les meilleures places.

On raconte que les phoques aiment la musique. Cela semble, cependant, une légende.

R. M. LOSKLEY



Monsieur Henri-Paul Dubé tenant une truite (mouchetée) de lac qu'il a prise le 11 juin 1934, à midi. Pesanteur: 8¼ livres; longueur: 28 pouces. — C'est au Lac Coq, territoire Bonne Veine, dans le comté de Charlevoix que cette magnifique truite a été prise à la mouche, avec une perche (split-bamboo) de cinq onces, et il a fallu travailler près d'une heure avant de pouvoir l'embarquer dans le canot. Monsieur Dubé, qui est accompagné de son guide, monsieur Lorenzo Sioui, est le fils de monsieur P.-O. Dubé, de la maison Dubé & Forges, les distributeurs de Firestone, à Québec. Ce Club Bonne Veine est situé sur la nouvelle route Québec-Chicoutimi que le Gouvernement de la province est présentement à faire construire et qui sera une de nos plus belles routes de la province; c'est dire qu'il est facile de s'y rendre en tout temps. Sportsman intéressé à devenir membre de ce Club pourra obtenir tous les renseignements désirés en s'adressant à monsieur P.-O. Dubé, 86, rue de la Couronne, Québec.

Photo W. B. Edwards, Québec



Notre Maitre,

OUI, mon vieux, je prétends que le hasard arrange parfois admirablement les choses et que, précisément, quand il s'agit de prendre femme, il n'est pas si déraisonnable de s'en remettre un peu à lui? Hein? J'en parle à mon aise? J'ai épousé sagement, prudemment, après de longues fiançailles, une amie d'enfance? Eh bien, oui! Et puis après? Tu ne vois pas que le hasard soit là pour quelque chose? Il y est pourtant, le hasard, comme je suis en face de toi. Ah! ah! sans lui!... sans lui, je ne serais peut-être pas aujourd'hui le plus heureux des maris! Que je te raconte? Au fait, bien que l'histoire ne soit pas tout à fait à ma louange, la voici:

Elise et moi, comme tu le disais si justement tout à l'heure, étions, à l'âge de dix et treize ans, les meilleurs amis du monde. Nous partagions les mêmes jeux, nous déchirions robes et culottes à grimper aux arbres avec le même entrain, nous subissions, souvent, hélas! les mêmes corrections, nous avions des disputes tragiques et des raccommodements fougueux, ce qui avait donné à nos parents l'idée que, plus tard...

Cette idée avait poussé très vite et nous avions poussé en même temps qu'elle, la frôlant vingt fois par jour, la devinant dans tous les faits et gestes de notre entourage, si bien qu'au bout de quelques années, nous étions tout naturellement fiancés l'un à l'autre, et nous n'aurions jamais pu concevoir qu'il en fût autrement. Nous en éprouvions une joie sereine et douce, calme et sans heurt comme notre vie.

par J. Saint-Gilles

C'est le vrai bonheur, dis-tu? C'est ce que je pensais alors. C'est ce que je pense encore aujourd'hui. C'est ce que je n'aurais jamais cessé de penser si la guerre n'était pas venue interrompre notre idylle. Mais voilà, elle eut cette fichue idée!

Départ, larmes, promesses, inquiétudes, lettres, permissions. Jusqu'à la fin de 1916, nous avons subi le sort commun et les alternatives d'espoir et de désespoir. La douleur avait fortifié notre amour et Elise insistait pour hâter notre mariage, disant, la pauvre enfant, que cela lui donnerait plus de force pour attendre mon retour. Par un scrupule que tu comprendras, j'hésitais à lier ma vie à la sienne, ma vie si précaire.

A ce moment-là, je fus désigné pour l'armée de Salonique et partis rejoindre ma nouvelle affectation.

Passe-moi une cigarette, veux-tu? Merci. Tu souris? Tu devines que c'est là que mon histoire va se corser! J'abrége pour satisfaire ta curio-

Déjà Elise était dans mes bras. Elle riait, elle pleurait.

Illustration de J. PERRET

le Hasard

sité impatiente. Oui, c'est exactement quinze jours après mon arrivée à Salonique que je fis la connaissance de M. Léonidas Staphilos et de sa fille Esterina. M. Staphilos était fournisseur de l'armée. Je venais d'être chargé d'un service de ravitaillement. Nos relations, commerciales d'abord, devinrent bien vite plus intimes.

Esterina avait dix-neuf ans. C'était une Grecque au teint doré. Ses yeux de velours, ombragés de longs cils, prenaient parfois des reflets presque fauves. Ses lèvres fraîches et saignantes s'ouvraient continuellement sur deux rangées de nacre. Elle était gaie. D'une gaieté exubérante, gracieuse, communicative, qui ne se démentait jamais. C'était là, je crois bien, son principal charme, plus précieux parce que plus rare en cette période de tristesse.

Dès la première minute, je fus conquis, sans vouloir pourtant me l'avouer. Me l'avouer, n'est-ce pas, c'était m'interdire le plaisir de cette nouvelle amitié, car je ne considérais pas comme une chose possible de trahir la confiance d'Elise. Volontairement, je prenais à la légère un sentiment qui croissait malgré moi, chaque jour, en intensité. Je me persuadais que je ne pouvais, sans impolitesse, répondre par un refus aux invitations fort aimables de M. Staphilos, appuyées si chaleureusement par sa fille. Je rusais avec ma conscience et trouvais des raisons pour l'endormir. Oh! ne crois pas cependant que je fus tout à fait un monstre! D'abord, j'avais des excuses: le dépaysement, la solitude, le vide des heures passées dans...

(Suite à la page 41)

Notre Feuilleton



Ils se regardaient tous deux avec haine d'une part et horreur de l'autre.

De l'Amour au Crime

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Un jeune avocat parisien, Pierre Marty, trouve dans la rue un riche porte-monnaie contenant une bague et des lettres non signées. Le lendemain, il apprend que l'industriel Verdurel a été assassiné dans son bureau. Marty apporte sa trouvaille à la police, espérant ainsi aider à découvrir l'assassin.

D'après le testament, Jean Bernard doit prendre la direction de l'usine, ce qui provoque la jalousie des ouvriers et surtout du gendre de M. Verdurel, Maurice Dormeuil. Bernard ignore que sa femme a autrefois été séduite par Dormeuil qui avait promis de l'épouser, après la naissance d'un enfant. Il est aussitôt accusé du meurtre.

Au cours d'une dernière explication entre Lina et Dormeuil, M. Verdurel était survenu. Furieux, Dormeuil l'étrangle et s'enfuit. Pour ne pas faire connaître à son mari sa faute passée, Lina hésite à dénoncer le meurtrier. Quand elle s'y décide, le juge, ami de Dormeuil, la croit folle.

Jean Bernard est acquitté, « faute de preuve ». Le jugement le laisse compromis. Il sollicite puis obtient un emploi en Italie.

Les frasques de Dormeuil l'ont rendu odieux à sa femme Valentine, fille de M. Verdurel. Un artiste anglais se fait bientôt aimé d'elle. C'est après un rendez-vous avec lui que Valentine a rencontré son mari, mais sans être reconnue, au moment où celui-ci venait de com-

mettre le crime. De surprise, elle laisse tomber le joli sac à main contenant la bague donnée par son père et des lettres compromettantes.

Pressentant que sa femme va demander le divorce, Dormeuil veut s'assurer la direction de la fabrique.

No 8

(Suite)

IV

MADAME Dormeuil portait, ce soir-là, la toilette de Salammbô, telle que Flaubert l'a décrite, dans les premières pages de son admirable roman. Sa chevelure sombre était poudrée d'un sable violet et réunie en forme de tour suivant la mode des vierges chananéennes, adoratrices de Tannit. Des tresses de perles attachées à ses tempes descendaient jusqu'aux coins de cette bouche dont le sourire évoquait la fraîcheur et le charme d'une fleur entr'ouverte, encore humide de rosée. Il y avait

sur sa poitrine un assemblage de pierres lumineuses et ses bras, garnis de diamants, étoilée de fleurs rouges sur un fond tout noir.

Georges aimait cette miniature, évocatrice d'un des plus doux moments de son existence. Certes, le chef des mercenaires, le héros qui fit trembler Carthage n'avait pas été plus ébloui lorsqu'il avait vu apparaître sur la terrasse du palais la fille d'Hamilcar qu'il n'avait été ému lui-même lorsqu'il avait aperçu Valentine.

Et quand il prenait cette glace où la miniature était enfermée comme dans un tabernacle précieux, lorsqu'il s'y regardait, c'était Valentine qu'il voyait, Valentine qui semblait le regarder à travers la barrière fragile du miroir.

Quelle douleur aurait été la sienne s'il avait pu apercevoir les deux misérables, dont l'un ricanait de joie, dont l'autre souriait d'aise, à la vue de ce portrait exquis, objet de tant de respect et de tant d'amour ! Quelle colère s'il avait deviné une telle profanation !

Livet s'écria :

— C'est bien elle !

Et son complice de répliquer :

— Tu la connais donc ? Elle est bougrement chic ! On dirait une déesse.

Quelques minutes, le larbin et le mouchard l'examinèrent à loisir.

Puis le second dit au premier :

— Voyons les lettres maintenant.

Laurent prit une boîte en or ciselé dont le travail, d'un goût merveilleux, rappelait celui de la glace et aussi celui du sac aux mailles d'or que Pierre Marty avait trouvé rue de Bagnoux la nuit du crime. Il fit glisser le fond et il en retira deux ou trois minces feuilles de papier.

C'étaient encore des reliques d'amours, des lettres de Valentine que le jeune homme n'avait pas eu le cœur de déchirer.

Elles étaient pleines de douleur et d'affection, d'espoir et de découragement, de sentiments contradictoires et poignants, de regrets et de caresses, de larmes et de joie, de promesses de bonheur et de pressentiments de mort.

Eugène prit dans ses mains les pauvres lettres, il les prit dans ses mains infâmes. Et il les lut, sans qu'un peu de l'émotion dont elles débordaient montât jusqu'à son cœur de rocher.

Dormeuil avait vraiment bien choisi le complice qu'il lui fallait !

Livet tira de sa poche un porte-feuille.

Il avait eu soin de se faire donner, par Maurice Dormeuil lui-même, des modèles de l'écriture de sa femme.

Il avait prévu la pieuse imprudence de l'amoureux, le sentiment si humain qui l'avait empêché de détruire les lettres qui lui procuraient tant de bonheur.

Et il avait sur lui ce qu'il fallait pour comparer et faire la preuve.

Ce ne fut pas difficile.

Laurent, lui-même, au premier coup d'oeil, remarqua la ressemblance des deux écritures. Il n'y avait pas de doute possible. Les lettres étaient d'ailleurs signées.

Le domestique les remit à leur place, pendant qu'Eugène inspectait la pièce. Il l'examina en détail. Mais il ne remarqua rien d'intéressant.

Les deux hommes s'éloignèrent.

— Eh bien ! es-tu satisfait, lui demanda Laurent lorsqu'ils furent dans la chambre où Livet devait coucher.

— Enchanté. Je sais déjà ce que je voulais savoir. Quand tu auras vérifié sur les registres les dates d'arrivée et de départ du monsieur, je crois que je n'aurai plus rien à faire ici.

— Et si ce n'était le plaisir de m'allonger dans ce bon plumard et de prendre demain matin un bain parfumé, je crois que j'irais retrouver Mercédès.

— Comme tu voudras.

— Bah ! je préfère rester ici et ne pas savoir comment Mercédès occupe ses soirées quand je m'absente.

— En effet, si tu es jaloux, c'est plus prudent.

Livet resta donc à l'hôtel Royal.

Il y resta pour le grand malheur de Georges et Valentine. Car la chance favorisait jusqu'au bout le mouchard et il recueillit de nouveaux renseignements qui devaient permettre à Dormeuil de provoquer le drame qu'il méditait depuis longtemps.

Les registres consultés par Laurent lui apprirent tout d'abord que Georges Anderson avait quitté Paris deux jours après la mort de M. Verdurel et

qu'il n'était revenu que lorsque Jean Bernard acquitté, l'affaire avait été définitivement classée.

Bien mieux, le lendemain, grâce à la complicité du valet de chambre, il put surprendre une conversation de Georges Anderson lui-même.

Il avait passé une bonne nuit. Une nuit qu'aucun remords, aucun rêve malencontreux n'était venu troubler.

En se levant, très tard, suivant son habitude, il avait pris un bain qui lui avait rafraîchi la peau.

Et il fumait tranquillement une cigarette accoudé sur le balcon de sa fenêtre, quand Laurent était entré en coup de vent dans sa chambre.

— Un monsieur arrive à l'instant chez M. Georges Anderson. C'est un de ses amis qui vient le voir quelquefois. Mets-toi là, et tu pourras peut-être entendre leur conversation.

Le domestique avait ouvert un placard.

Eugène y entra et colla son oreille à la cloison.

— Non, pas comme ça, murmura le garçon.

Il rectifia la position de Livet, lui fit placer l'oreille contre le mur, près de la cheminée. — Là, tu entendras sans doute. Moi, je file sans bruit.

Tout d'abord, Eugène n'entendit qu'un bruit de voix. Mais bientôt il perçut plus nettement les sons, il distingua les voix ; il saisit des mots, des lambeaux de phrase.

Le sens de la conversation lui échappait encore.

Il lui apparut tout à coup nettement en entendant une voix dire :

— Il faut qu'elle parte, qu'elle soit loin de lui.

Puis il surprit des phrases comme celle-ci :

— Oui, ce soir... Je vais faire examiner mon automobile... Je les conduirai jusqu'à Dijon... Tu peux compter sur moi.

Bientôt il ne conserva plus aucun doute.

Il lui parut évident qu'il s'agissait d'une sorte d'enlèvement. Quant à la personne qui devait partir dans ces conditions, bien qu'aucun nom n'eût été prononcé, il n'eut pas de peine à comprendre que c'était Valentine Dormeuil qui se disposait à quitter définitivement le domicile conjugal.

Il en savait assez.

Il sortit aussitôt et il prévint immédiatement Maurice par une lettre que Laffont lui remit au moment même où il avait une explication difficile avec Valentine.

Deux heures après, les deux hommes se rencontraient dans un salon particulier du restaurant Poupard, rue Drouot.

— Eh bien ? demanda Dormeuil, dès qu'ils se trouvèrent seuls.

Livet raconta avec beaucoup de détails ce qui s'était passé à l'hôtel Royal, ce qu'il avait appris, comment il avait pu, en si peu de temps, mener à bien son enquête.

Lorsque ce long récit fut terminé :

— Déjeunons maintenant, fit Maurice d'un ton calme qui ne pouvait laisser supposer les émotions qu'il venait d'éprouver. Il est midi, et tout en mangeant je réfléchirai.

A son appel, le maître d'hôtel apporta le menu.

Les garçons s'empressèrent, servirent des vins fins et des mets délicats.

Signes d'Appendicite



"Oui, je puis vous en donner. Mais à votre place, je ne prendrais rien, moi, avant d'avoir consulté le médecin. Ces douleurs abdominales peuvent être signe d'appendicite."

LES symptômes de l'appendicite varient. Presque toujours, une douleur continue et de la sensibilité dans l'abdomen sont les premières indications d'une inflammation aiguë de l'appendice. Naturellement, toutes les douleurs intestinales ne sont pas causées par l'appendicite, mais quiconque a une douleur abdominale continue, incessante, surtout si cette douleur est accompagnée de nausée ou de vomissements, a besoin de soins médicaux compétents, le plus tôt possible, au lieu de se soigner soi-même.

En cas d'appendicite, l'usage d'un laxatif est dangereux. Il aggrave la violence de l'action intestinale, et peut propager l'inflammation, occasionner une rupture de l'appendice, ou déterminer une péritonite. Bien plus, il ne faut donner au malade ni aliments, ni drogues, ni médicaments d'aucune sorte, sans que le médecin traitant ne l'ait ordonné.

Il faut faire venir le médecin aussitôt, si l'on soupçonne l'appendicite. En établissant le diagnostic, le médecin peut juger nécessaire de faire une ou plusieurs numérations des cellules du sang, ou d'observer la température du malade pendant quelques heures, le tenant en repos au lit et en étroite observation. Il peut conclure que l'attaque ne constitue pas clairement une appendicite et que l'opération peut être évitée. Mais s'il est clair qu'il s'agit d'une appendicite aiguë, le médecin recommandera probablement une opération dans le plus court délai possible.

Pratiquée par un chirurgien expert, dès le début de l'attaque, avant que l'appendice ait crevé ou que la péritonite ait commencé, une opération pour l'appendicite aiguë devrait causer peu d'inquiétude.

METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

FREDERICK H. ECKER,
PRÉSIDENT



BUREAU CHEF
CANADIEN,
OTTAWA

AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872

Dormeuil touchait à peine à la viande et au poisson, mais il buvait beaucoup, croyant calmer ainsi le malaise qui l'oppressait.

Eugène Livet, par contre, mangeait pour deux. Il était, lui, pleinement satisfait.

Et puis, l'affaire ne le touchait pas de si près.

Le repas terminé, quand le café bouillant fuma dans les tasses à filets dorés, Maurice fit part de ses réflexions à son complice et lui exposa ce qu'il comptait faire.

— C'est parfait, s'exclama Eugène Livet. Ton plan est épatant; il n'y a rien à changer.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai prévu ce qui arrive. J'y songe depuis longtemps et je crois bien en effet qu'il n'y a pas de meilleurs façon de procéder.

— Il n'y en a pas.

— Je risque gros, puisque je risque ma vie. Tant pis! Qui ne risque rien n'a rien. J'ai confiance en mon étoile.

— Tu as toujours eu de la chance. Tu en auras encore...

— Je l'espère, et puis je préfère dire adieu à l'existence plutôt que de retomber dans la misère et dans la médiocrité! Je connais trop le goût de la vache enragée. Merci, je n'en veux plus. Ou la vie large et fastueuse à laquelle je me suis si vite habitué, ou bien la mort sans phrases. Pour moi, il n'y a pas de milieu.

Eugène Livet regardait son complice avec une véritable admiration.

— Tu es un homme, toi, Maurice, dit-il d'un ton pénétré. Va, mon cher, je n'ai aucune crainte, aucun doute; c'est toi qui l'emporteras. Dans la vie, le succès appartient aux forts, aux audacieux, à ceux qui savent vouloir et qui pour atteindre leur but ne s'embarrassent pas de vains préjugés.

— Encore une fois, je l'espère, et je bois à cet espoir ma dernière coupe de champagne.

Il vida son verre d'un trait, se leva et régla l'addition.

Quand ils furent dans la rue:

— Maintenant séparons-nous, fit Dormeuil. Je te recommande bien d'ouvrir l'œil et de styler Laffont. La moindre négligence pourrait nous faire échouer au port.

— Ne crains rien, j'aurai l'œil à tout.

Les deux hommes se serrèrent la main et s'en allèrent chacun à la besogne qu'il devait accomplir ce jour-là.

V

Quelques heures plus tard Valentine se trouvait chez madame Blum, couturière à la mode, dont les dernières créations avaient été fort remarquées aux courses pendant la grande semaine d'été. Ses ateliers occupaient, rue Tronchet, trois étages d'un immeuble, ancien hôtel particulier, récemment aménagé en une sorte de temple de la couture et de la fanfreluche.

Sous les lambris dorés, la patronne, une femme encore jeune, séduisante et distinguée, trônait au milieu des mannequins et des premières, des

clientes et des vendeuses, allant des unes aux autres, téléphonant des ordres brefs et sans réplique, donnant avec condescendance des conseils rapides: — Mettez une épingle ici. — Choisissez plutôt cette teinte, vert pâle. — La jupe à plis ne se porte plus.

Dans les ateliers, les petites mains, la tête légèrement inclinée, les cheveux ébouriffés, travaillaient avec cette dextérité et cette grâce qui font toujours la joie et l'étonnement des profanes, et les langues allaient presque aussi vite que les aiguilles.

Les jeunes et jolies fées qui sont les ouvrières de Paris, ne sauraient travailler en silence. Il faut qu'elles fredonnent ou qu'elles babillent, qu'el-

— Oui, sur le devant.

— On peut l'allonger d'un demi-centimètre.

Valentine, complètement étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle, ne prenait aucune part à cet échange d'observations.

Sa pensée était ailleurs.

Elle attendait Marguerite; elle attendait sa fille avec une impatience fébrile. Encore quelques heures et elle partirait; elle s'en irait loin de Paris, loin de cette ville maudite qui avait été témoin de tant de crimes.

Depuis sa violente explication du matin avec Maurice, elle n'avait plus de doute. Elle avait, au contraire, la certitude. C'était lui qui avait tué son père!



NOCTURNE

★

*Accablé de subir un coeur aussi torride
Dont l'approche brûlait la chair des horizons,
Le soleil, veine ouverte, étale son suicide.
Le village se tait; le troupeau des maisons
Semble mort de chaleur. L'oiseau repu d'azur
S'endort, le bec mouillé d'une goutte d'étoile.
Au loin, les champs rasés seraient d'un lisse pur
Où des astres pourraient voguer comme une voile;
Mais des meules de foin sont encor là, debout.
Brandissant vers le ciel leur chapeau d'anamite.
La couleuvre, vivante émeraude, dissout
En rampant ses reflets, miroitantes pépites
Au minéral de l'herbe. Le groseiller rougeaud
Voit le soir enrober sa fruitière vendange.
Un parfum se déchire aux crocs de l'artichaut.
On entendrait bouger l'ombre qui se dérange,
Tant voulut se feutrer le passage du soir.
Et la lune longtemps penchée à sa fenêtre
Songe que le sentier si clair en bas, doit être
L'un de ses colliers d'or qu'elle aura laissé choir.*

MEDJE VEZINA

Extrait de « Chaque Heure a son Visage »
Les Editions du Totem, Montréal.

les échangent des propos malicieux sans méchanceté, qu'elles racontent des historiettes, quelquefois un peu épicées, moyennant quoi elles travaillent pendant de longues heures avec entrain et bonne humeur et font les jolies choses que vous admirez.

Madame Dormeuil était depuis trois quarts d'heure aux mains d'une première, mademoiselle Roche, une jeune femme grande et blonde qui, avec la légèreté d'une danseuse, tournait autour d'elle et lui essayait deux toilettes d'été.

Miss Ferguson, assise sur un fauteuil bas, causait avec la première, donnait son avis de temps à autre.

— Il me semble que la jupe est un peu courte.

— Vous trouvez, mademoiselle?

— Pourquoi a-t-il commis cet abominable forfait, ne cessait-elle de se demander.

Et, dans l'ignorance où elle se trouvait des circonstances du drame, elle ne pouvait que répondre:

— C'est pour le voler, sans doute!

Ainsi, elle avait pour mari, sa fille avait pour père, un voleur, un assassin, un parricide.

Et elle était obligée de garder le silence, de faire taire sa pitié filiale pour sauver l'honneur et l'avenir de l'enfant, pour éviter à la petite-fille de la victime une flétrissure imméritée!

Mais, elle, comment pourrait-elle vivre, désormais, avec le poids d'un tel secret sur la conscience?

C'en était trop, vraiment trop.

En présence de tant d'infamie et d'horreur, c'était à se tuer et à chercher l'oubli dans la mort.

Depuis qu'elle avait repris conscience, après l'évanouissement qui avait suivi l'aveu de Dormeuil, un spectre la hantait, la suivait dans tous ses déplacements.

C'était le spectre de son père aux prises avec Maurice, se débattant sous les coups de l'assassin.

Quelle scène!

Était-ce bien possible?

Quelquefois elle se demandait si elle n'était pas folle, si tout cela n'était pas le produit d'une imagination surexcitée. Mais hélas, non. Tout cela n'était que trop réel.

Comme il lui tardait d'être loin, d'être seule, pour pouvoir mettre un peu d'ordre dans ses pensées, pour chercher à voir clair dans son âme, pour prendre une décision définitive, pour rompre à jamais avec ce passé maudit!

Car l'aveu de Maurice avait tout remis en question.

Que ferait-elle? Elle ne le savait plus.

Elle ne le saurait qu'après quelques jours de solitude, dans la montagne, loin de tout ce qui la rattachait au criminel.

Les heures passaient.

Les aiguilles tournaient régulièrement au cadran de l'horloge, pendant que mademoiselle Roche piquait des épingles, plissait des étoffes.

Et soudain Valentine s'aperçut que l'aiguille marquait quatre heures.

Elle se tourna brusquement vers miss Ferguson.

— Marguerite devrait être là, voici qu'il est quatre heures.

L'Anglaise sourit:

— Vous lui accorderez bien dix minutes de grâce. Vous avez dit à Louise d'amener mademoiselle à quatre heures. Mais, à Paris, il est bien difficile d'être exact à un quart d'heure près.

Les dix minutes, le quart d'heure de grâce passèrent. Valentine s'était rhabillée. Elle était prête à partir.

Et une impatience, une inquiétude de plus en plus grandes la gagnaient.

— Mais ce n'est pas naturel. Il est arrivé quelque chose. Quatre heures vingt... Un accident, un malheur sans doute!

Sans vouloir l'avouer, miss Ferguson commençait à être inquiète, elle aussi.

Quatre heures et demie maintenant.

Valentine ne tenait plus en place. Elle allait de la cheminée sur laquelle était posée la pendule à la fenêtre ouverte. Elle se penchait, explorait toute la rue Tronchet. Mais rien, toujours rien.

Elle sentait des gouttes de sueur perler à son front.

— S'il est arrivé un accident, pourquoi Louise ne vient-elle pas nous prévenir, pourquoi n'envoie-t-elle pas quelqu'un?

L'Anglaise ne savait que répondre; elle ne savait comment tranquilliser la malheureuse mère.

Cinq heures sonnèrent.

— C'est évident, il est arrivé quelque chose, s'avoua la gouvernante à elle-même, mais quoi?

Puis, d'une voix qu'elle essayait de raffermir, elle dit à Valentine:

— J'ai une idée. Nous allons envoyer le chasseur à la maison.

— Oui, envoyons le chasseur.

Mademoiselle Roche se précipita au téléphone et fit monter le garçon.

Miss Ferguson et Valentine, parlant toutes les deux à la fois, lui donnèrent en même temps des instructions brèves et contradictoires.

Un peu ahuri tout d'abord, le chasseur, un garçon de quinze à seize ans, à l'air déluré, finit cependant par comprendre ce qu'on attendait de lui.

Il prendrait un auto-taxi, il irait boulevard Malesherbes, chez M. Dormeuil, et, là, il demanderait aux domestiques où était mademoiselle Marguerite, et pourquoi elle ne venait pas rejoindre sa mère chez madame Blum. Si elle était à la maison, il la ramènerait avec lui, ainsi que la bonne.

— Vous avez bien compris?

— Oui, madame.

Le jeune homme répéta la leçon.

— Très bien. Je vous en supplie, revenez le plus tôt possible.

— Ce ne sera pas long, je vous le promets, madame.

Une demi-heure s'écoula.

La mère s'était effondrée sur un fauteuil, dans le petit salon d'attente. Respectant son inquiétude et ses angoisses, la première et la patronne s'étaient retirées, fermant la porte, donnant des ordres pour que personne ne vint la déranger, ni la troubler.

Seule avec miss Ferguson, elle pleurait.

Elle versait des larmes silencieuses en murmurant d'une voix brisée:

— Je le savais bien ! je le savais bien !

Assise à côté d'elle, la gouvernante essayait de la consoler.

— Il ne faut pas vous frapper ainsi, ma chère enfant. Ce n'est peut-être rien. Un accident, sans conséquence, un simple malaise.

Mais la mère secouait la tête.

— Non, non. C'est une nouvelle catastrophe. J'en ai l'intime conviction.

Enfin le chasseur revint.

— Eh bien? interrogea Valentine, les yeux hagards.

— Mademoiselle et sa bonne ne sont pas rentrées à la maison.

— Où sont-elles alors?

— Personne n'en sait rien.

— C'est impossible. On me cache quelque chose.

— Non, madame, je vous assure. Vos domestiques ont été extrêmement surpris lorsque je leur ai demandé : où est mademoiselle?

— Mais elle est sortie avec sa bonne, ont-ils répliqué. Ils ont aussitôt ajouté: "Nous savons que la bonne a reçu l'ordre de conduire mademoiselle à quatre heures chez madame Blum."

— Mais elle n'est pas venue, ai-je remarqué.

— Alors ils ont levé les bras au ciel, disant qu'ils n'y comprenaient rien.

Valentine regardait miss Ferguson d'un air suppliant, de l'air du noyé qui implore le secours du sauveteur.

— Que faire, miss.

— Attendre encore. Il n'est que cinq heures et demie.

— Il n'est que cinq heures et demie? Une heure et demie de retard. Que vous faut-il de plus?

Le chasseur, que les deux femmes semblaient avoir oublié, leur rappela sa présence:

— Madame, fit-il d'une voix polie.

Et lorsque madame Dormeuil se fût retournée de son côté, il ajouta :

— Ce n'est pas tout.

— Ah! il y a autre chose?

— Au moment où j'allais quitter vos domestiques un commissionnaire est arrivé et leur a remis un pli, en leur disant: "C'est une lettre assez urgente pour madame Maurice Dormeuil." Cette lettre la voici.

Le garçon tendit une enveloppe.

Valentine la prit d'un geste brusque.

Elle la regarda; elle lut son nom; elle reconnut l'écriture.

C'était celle de son mari.

Une lettre de Maurice!

Ce fut un éclair dans la nuit.

Soudainement, sans qu'elle pût dire d'où elle venait, cette pensée lui déchira le cœur.

— C'est lui qui m'a pris l'enfant, sachant bien que je ne résisterai pas à ce dernier coup!

Avant d'ouvrir la lettre, elle eut la présence d'esprit de renvoyer le chasseur, éprouvant le besoin de rester seule avec sa fidèle gouvernante.

Dès qu'il fut parti, elle déchira l'enveloppe d'une main qui tremblait et elle lut toute la lettre.

— C'est bien ce que je pensais, s'écria-t-elle en se laissant tomber sur le divan, comme si elle n'avait plus la force de rester debout.

Mais pas une larme ne brilla à ses yeux. La colère était plus forte que l'émotion.

Bientôt elle se leva.

Elle relut la lettre.

"Madame,

"Ne vous préoccupez pas de Marguerite. J'ai remarqué qu'elle était "pâle ces jours-ci. Le séjour de Paris, en cette saison ne peut que lui "être funeste; aussi je l'envoie à la "campagne. Quand vous recevrez ces "mots, elle sera très loin de nous, au "grand air et confiée à des soins dévoués.

"Ce dernier détail pour vous rassurer complètement. Et maintenant "un conseil: croyez-moi, ne faites aucune esclandre. Je suis le père et j'ai "la loi pour moi. D'ailleurs dans deux "jours je vous ferai connaître ce que "j'ai décidé.

"Je veux bien vous rendre votre "liberté personnelle, mais j'entends "régler moi-même les conditions de "notre séparation.

"Agréez, madame, l'hommage de "mon respect.

"Maurice DORMEUIL."

— Le misérable, hurla presque Valentine. Il croit me tenir maintenant mais il ne me connaît pas. Du moins il ne sait pas ce que c'est qu'une mère. J'ai été faible tant qu'il s'est agi hélas! de la mémoire de mon père.

"Mais il ose s'attaquer à ma fille, à mon enfant! Il ignore donc que le sentiment maternel rend courageux et même agressif l'animal le plus lâche et le plus poltron?

"Venez, miss, venez.

"N'ayez aucune crainte. Je suis une autre femme maintenant qu'il s'agit de défendre et d'arracher aux griffes d'un monstre ce que j'ai de plus cher au monde, mon enfant!

Elles sortirent de chez madame Blum et elles rentrèrent à pied boulevard Malesherbes.



Succès point n'attend qui trop tard se rend !

QUAND il faut obtenir une commande, assister à une conférence ou se rendre au travail — il est important d'arriver à l'heure. Depuis 25 ans, le "Big Ben" est le fidèle compagnon de tous ceux qui doivent être à l'heure. Il doit sa vogue à sa grande ponctualité.

Le "Big Ben" n'est pas un simple chronomètre. Avec lui, il est plus agréable de se lever, car son appel est la discrétion même. Il commence d'abord par vous murmurer que le moment est venu de sortir du lit. Si vous restez sourd à son appel, il élève la voix — il crie! Et son tic tac, guère plus bruyant que celui d'une montre, ne vous dérange pas dans votre sommeil.

Demandez à voir cet excellent réveil chez un dépositaire. S'il importe pour vous de vous lever à l'heure, le "Big Ben" n'est pas un luxe, mais une nécessité.

Le nom "Westclox"

vous permet de reconnaître tout un assortiment de chronomètres de qualité, y compris le "Big Ben" à \$4.50; le "Baby Ben" au tic tac régulier, silencieux et au carillon moelleux, à \$3.95; autres modèles à ressort à partir de \$1.25, et modèles électriques à carillon, ainsi qu'horloges murales électriques, à partir de \$3.00. Il y a aussi la nouvelle montre "Ben" à \$1.75 et la "Dax" à \$1.25. Certains réveils Westclox ont un cadran lumineux que vous pouvez voir dans l'obscurité.

Fabrication canadienne par la

Western Clock Company Ltd
Peterborough, Ont.

Cela vaut la différence
pour avoir un

BIG BEN... \$4.50

AVEC TIC TAC SILENCIEUX et CARILLON A 2 VOIX



D'abord il murmure...

... puis il crie



Un douche complète est si importante

Les médecins spécialistes s'accordent à dire qu'une douche complète est un point très important de l'hygiène féminine. Vous ne pouvez être trop prudente dans le choix de la seringue. La seringue Viceroy est construite de façon à atteindre toutes les parties, assurant ainsi un lavement complet de toutes les membranes.



Pour les SOINS D'URGENCE



JOUEZ LA GUITARE HAWAIIENNE

APPRENEZ A JOUER la guitare hawaïenne, par correspondance. Cours complet, Méthode facile, Examens, diplômes, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATUITS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles, diplômés recommandent notre cours. Informez-vous. Écrivez AUJOURD'HUI pour plus de détails.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIIENNE
251-S RUE ST-JOSEPH
QUEBEC, P.Q.



Naturellement, tous les projets de départ pour la Suisse étaient abandonnés. La jeune femme ne pouvait partir sans sa fille.

L'automobile attendrait à Vincennes, tant pis.

Bientôt, cependant, Valentine se ravisa.

Il valait mieux avertir Georges Anderson et son ami. Son ami, pour qu'il n'attendit pas inutilement pendant des heures, Georges pour qu'il sût les complications nouvelles qui se présentaient.

D'ailleurs, elle ne partirait plus en automobile.

Elle y était absolument décidée, à présent.

Ce n'est plus en cachette qu'elle quitterait Paris et le domicile conjugal.

C'est ouvertement et au grand jour. Elle emmènerait sa fille, comme le voulait la loi naturelle, comme la loi humaine ne pouvait pas ne pas le vouloir.

Elle pria donc miss Ferguson d'aller en automobile à Vincennes et de revenir le plus tôt possible.

Quant à elle elle attendrait Maurice et, dès qu'elle l'aurait vu, elle quitterait pour toujours l'appartement du boulevard Malesherbes.

— Vous me ferez retenir, dit-elle à l'Anglaise, deux chambres à l'hôtel Victoria.

Miss Ferguson se rendit à Vincennes.

Elle trouva à l'endroit convenu l'ami de Georges Anderson, celui-là même dont Eugène Livet avait surpris la conversation le matin.

Elle ne le connaissait pas, mais elle savait son nom et elle avait de lui un signalement très précis. En outre, elle connaissait le numéro de la voiture.

C'est donc sans hésitation qu'elle s'approcha de lui :

— Pardon, monsieur, n'êtes-vous pas M. Julien Bréchamp ?

— Parfaitement, et je vous attendais, miss Ferguson.

— Eh bien ! cher monsieur, je vous exprime tous mes regrets de vous avoir dérangé pour rien. Nous ne partons pas ce soir. Nous vous évitons, ainsi, une véritable corvée.

— Ce n'était pas une corvée, vous le savez bien.

— Oui, je sais ; vous êtes un véritable ami de mon cousin Georges. Mais lui-même où est-il ? Je désirerais lui parler.

— Je vais vous conduire auprès de lui. Il nous attend un peu plus loin, à deux cents mètres d'ici.

Georges Anderson attendait, en effet, dans une allée déserte, à l'extrémité du bois de Vincennes.

Il se précipita vers l'automobile dès qu'il la reconnut.

L'Anglaise remarqua qu'il était très pâle.

Il devint blême, quand il s'aperçut que Valentine ne se trouvait pas à côté de sa gouvernante.

La voix anxieuse, il questionna :

— Que se passe-t-il ?

La vieille fille descendit de voiture et lui fit connaître l'enlèvement de la petite Marguerite.

Par discrétion, Julien Bréchamp s'était écarté.

Quand elle eut terminé, Georges s'écria :

— Mais comment cet homme a-t-il pu connaître tous nos projets ? Qui donc l'a renseigné ? C'est inimaginable...

— Que voulez-vous dire, mon ami ?

Le jeune homme se mordit les lèvres et ne répondit rien. Il venait de s'apercevoir qu'il avait laissé échapper des paroles qu'il aurait mieux valu ne pas proférer.

— Vous croyez, reprit l'Anglaise, que Dormeuil savait que Valentine devait partir ce soir ?

Et comme il ne répondait toujours rien, la gouvernante continua :

— Mais alors il sait tout... Il connaît votre existence. C'est évident... Ah ! que j'étais sotté de n'y avoir pas songé plus tôt !

Miss Ferguson, en effet, comme Valentine elle-même, avait cru que c'était par suite d'une coïncidence malheureuse que Maurice désirant se créer des armes pour lutter contre sa femme, avait enlevé ce jour-là la petite Marguerite.

Elle n'avait pas songé que Dormeuil pouvait connaître dans tous leurs détails les projets formés par Georges et par Valentine.

L'exclamation du jeune homme fut pour elle un trait de lumière.

Il n'y avait pas à en douter.

L'enlèvement de la fillette avait eu lieu au moment précis où il devait produire tous ses effets. C'était pour empêcher sa femme de partir que Maurice avait enlevé l'enfant. Il n'ignorait donc rien de leurs intentions.

L'Anglaise ne se demanda pas comment il avait pu le savoir.

Elle ne songea qu'aux dangers de la situation.

Et il lui parut que Georges était le plus gravement exposé.

— Ah ! mon cher enfant, méfiez-vous de cet homme. Je vous en supplie, ne haussez pas les épaules. Vous ne le connaissez pas. C'est un monstre. Il est capable de toutes les perfidies.

Et plus bas, en lui prenant les mains :

— Il est capable d'un crime !... Evitez-le comme on évite une bête venimeuse. Ne rentrez plus chez vous... Le jeune homme eut un sourire de fierté.

— Moi, fuir cet homme ? Que me conseillez-vous là, chère miss. Rassurez-vous d'ailleurs. Qu'ai-je à craindre de lui ?

— Je ne sais pas. Mais je vous l'avoue, je suis pénétrée d'inquiétude, et je ne sais pourquoi, à vous regarder, je me figure qu'il s'est déjà passé quelque chose. Vous étiez bien pâle quand je vous ai aperçu tout à l'heure.

— J'étais ému à la pensée que Valentine allait partir.

— N'était-ce pas naturel ?

— Assurément. Et cependant... Georges jurez-moi...

Elle n'acheva pas.

Dans la confusion de ses pensées, elle ne savait plus ce qu'elle craignait ; elle ne savait plus ce qu'elle aurait voulu savoir.

— Que faut-il que je vous jure, chère miss ?

— Vraiment, mon enfant, vous ne me cachez rien ?

— Rien. Que pourrais-je vous cacher ?

L'Anglaise poussa un long soupir. Il en profita pour détourner la conversation.

— Alors vous dites que Valentine est rentrée chez elle ?

— Oui, pour avoir une dernière explication avec son mari. Mais elle ne veut plus habiter sous le même toit que lui. Dès ce soir, elle s'installera à l'hôtel Victoria.

— Ne pourrais-je pas la voir, ne serait-ce que quelques secondes ?

— Aujourd'hui ?

— Oui.

— C'est impossible. Qui sait à quelle heure Dormeuil rentrera ? Or, il est bien évident qu'elle l'attendra toute la nuit au besoin.

— Et s'il ne rentre pas cette nuit ? Miss Ferguson leva les bras au ciel.

D'une voix suppliante, le jeune homme reprit :

— Je voudrais la voir aujourd'hui même. Je sais bien que ce n'est pas raisonnable ce que je demande là. Ne me dites pas, chère miss, que j'agis, en ce moment, comme un enfant, je le sais. Mais c'est plus fort que moi, je veux la voir. J'ai besoin de la voir. Je sens que je braverai la mort même pour arriver jusqu'à elle.

La gouvernante fut pénétrée de l'accent presque farouche du jeune homme et elle céda à cette volonté dont l'ardeur et la force dominaient sa faiblesse.

— Eh bien ! soit, j'essaierai de la faire sortir, ce soir, quelques instants. Trouvez-vous au parc Monceau, vers neuf heures.

— J'y serai, et dites-lui bien que je l'attends. Si elle ne venait pas, je me présenterais chez elle.

— Oh ! Georges !

— Au point où nous en sommes, croyez-vous que nous ayons encore quelque chose à cacher ?

L'Anglaise remarqua de nouveau l'air étrange de son jeune ami.

Et elle le quitta, après un dernier serrement de main où elle mit toute l'affection qu'elle ressentait pour lui.

Elle poussa un profond soupir et elle rentra à Paris, l'esprit assailli et torturé de craintes, de doutes et des plus sombres pressentiments.

Dans le salon du boulevard Malesherbes, où elle s'était réfugiée, Valentine ne pouvait tenir en place. Elle allait et venait comme une lionne en cage.

Quels étaient les projets de Maurice ?

Où avait-il envoyé sa fille ?

Autant de questions qu'elle se posait sans pouvoir leur donner une réponse.

Les domestiques, que la visite du chasseur de la maison Blum avait fort intrigués, l'avaient accueillie avec une surprise mêlée de crainte.

— Eh bien ! madame, où est mademoiselle Marguerite ?

Certes, les serveurs de monsieur et madame Dormeuil n'ignoraient rien des graves dissensions qui les séparaient. Ils avaient assisté, le matin même, à la scène la plus pénible qu'on puisse imaginer. Rien ne pouvait donc les surprendre.

Une pudeur retint cependant l'aveu de la vérité sur la bouche de Valentine.

Elle répondit simplement :

— Tranquillisez-vous, mes amis. Mademoiselle est pour quelques jours à la campagne. C'est le médecin qui a conseillé de ne pas la laisser à Paris par ces fortes chaleurs.

Les domestiques n'osèrent pas poser de nouvelles questions ; ils eurent l'air d'accepter cette explication ; mais, bien entendu, ils n'en crurent pas un mot.

— En voilà une nouvelle histoire ! s'écria la cuisinière, dès que Valentine se fut retirée dans sa chambre.

— Pour sûr qu'il va y avoir encore du grabuge avant peu, fit le cocher.

— Quel malheur, tout de même !

— On n'a pas idée de ça !

— Où a-t-on bien pu envoyer mademoiselle ?

— Ne serait-ce pas son père qui l'aurait enlevée pour en priver madame, comme qui dirait pour la punir et l'amener à composition ?

— Il en est bien capable et ça ne m'étonnerait pas de lui.

— C'est un véritable monstre !

— Je ne suis qu'une domestique, mais vrai, s'il a eu ce toupet, je me charge de lui dire son fait.

— Enlever un enfant à sa mère ! Faut-il tout de même être canaille pour oser une chose pareille !

Sauf Louis, tous les domestiques étaient favorables à madame Dormeuil et hostile à Maurice.

Bien qu'il ne se montrât pas exigeant et qu'il fût absent la plus grande partie de la journée, il n'était pas aimé.

On sentait trop chez lui l'égoïsme féroce et le secret mépris du parvenu pour tous les inférieurs qui, plus honnêtes, n'ont pas pu s'élever au-dessus de leur condition.

— Et Louise ? demanda la cuisinière. Est-ce qu'elle est allée avec mademoiselle à la campagne ? Si oui, elle doit être furieuse, car elle n'aura même pas une chemise de rechange.

Les serviteurs parlaient encore de cet événement quand le timbre de l'escalier de service retentit, et Louise, la bonne de Marguerite, parut.

— Comment, c'est elle ? s'exclamèrent-ils tous en même temps.

La figure bouleversée, la bonne d'enfant demanda :

— Madame est rentrée ?

— Oui, elle est là.

— Je vais vite la voir. Quel après-midi j'ai passé ! Si vous saviez... Quant à moi, je ne sais plus où j'ai la tête !

— Mais où est mademoiselle ?

— Tout à l'heure je vous raconterai ça...

Et, sans plus se soucier de la curiosité bien naturelle des autres domestiques, elle pénétra en coup de vent, sans frapper, dans le salon où se trouvait sa maîtresse.

— Louise, où est ma fille ? s'écria la pauvre mère, dès qu'elle l'aperçut.

— Madame, je n'en sais rien. Monsieur l'a emmenée avec lui. Mais où ? Il ne me l'a pas dit.

LE BAUME PERSAN. — Indispensable à toute la famille. Pour la maman, c'est un aide à sa beauté. Pour l'enfant, un baume adoucissant. Pour le papa, un fixatif des cheveux et une excellente lotion pour la barbe. Le Baume Persan vivifie et rafraîchit la peau. Il satine et blanchit les mains. Pour toutes les femmes élégantes. Une très légère friction et il est absorbé par les tissus, embellissant merveilleusement la peau.

La brave femme pleurait, et c'est les yeux humides qu'elle fit le récit exact de l'enlèvement, un récit que la mère interrompit souvent de demandes, d'exclamations de surprise et de larmes.

Il était juste trois heures.

La fillette et sa bonne, assises sous les frais ombrages du parc Monceau, se reposaient un instant quand Dormeuil parut.

Toutes deux se levèrent, étonnées à sa vue.

Très aimable et le sourire sur les lèvres, le père s'approcha de l'enfant.

— Alors on ne joue pas ? On reste assise comme ça, bien sage, sur un banc ? C'est vrai qu'il fait si chaud aujourd'hui. Veux-tu faire avec moi une petite promenade en automobile ?

L'enfant regardait son père de ses grands yeux étonnés.

Ce fut la bonne qui répondit :

— Nous n'avons pas le temps, monsieur, d'aller nous promener. Nous devons rejoindre madame à quatre heures chez la couturière.

— Ne craignez pas d'être en retard, Louise. Je vous déposerai chez madame Blum, rue Tronchet, à l'heure dite.

La fillette ne montrait aucune enthousiasme pour cette promenade. La bonne le voyait bien.

Mais le moyen de résister au désir, qui était presque un ordre, exprimé par le père ?

— Allons, venez, dit-il, d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Une automobile stationnait à l'entrée du parc, boulevard de Courcelles, près de la grille monumentale aux lances dorées.

Elles y montèrent bon gré, mal gré.

Et la voiture partit à une vitesse folle.

Elle franchit les fortifications ; elle traversa la banlieue.

— Mais où allons-nous ? demanda pour la troisième fois la bonne, dont l'inquiétude, d'abord vague et irraisonnée, se précisait et augmentait avec les kilomètres parcourus.

— Vous, fichez-moi la paix ? répondit Maurice, d'une voix dure. Taisez-vous ! Vous le verrez bien ou nous allons.

L'enfant, enfoncée dans un coin, partageait, sans savoir pourquoi, les craintes de sa bonne.

Elle avait envie de pleurer. Elle faisait effort pour cacher qu'elle avait le cœur gros. La voiture filait toujours. Bientôt on traversa une agglomération. La bonne reconnut Maisons-Laffitte.

Elle eut envie de crier pour arrêter et amener les passants ; mais l'auto marchait à une telle allure qu'elle comprit que ce serait une peine inutile.

On arriva dans la forêt de Saint-Germain.

A un endroit désert la voiture s'arrêta. Maurice Dormeuil commanda :

— Louise, descendez la première !

La bonne obéit.

La fillette, aussitôt, voulut la suivre.

— Toi, reste là, ordonna le père, d'une voix si brutale que la petite éclata en sanglots.

— Veux-tu te taire, mouchonne, et ne pas bouger ! Eugène, tiens-la et donne-lui une gifle au besoin.

Livet, qui avait fait le trajet à côté du chauffeur, prit à l'intérieur, la place de Maurice pour surveiller l'enfant.

(Suite à la page 27)

"PAS DE VETEMENTS CHANGÉS PENDANT LES 6 ANNÉES QUE J'AI EMPLOYÉ LE CHIPSO"

dit Mme John Boyle, jr

MERCEDES BOYLE

MME BOYLE

JOHN

PATRICIA



"SAVONNAGE PLUS FORT CONTRE LA SALETTE"

"NOS LAVAGES FACILES étonneraient toute femme qui ne connaît pas le Chipso. Le savonnage Chipso contient beaucoup de savon. Après avoir trempé 10 à 15 minutes dans ce riche savonnage, nos vêtements sont nettoyés

sans aucun frottage ardu. Nos tissus blancs sont immaculés comme la neige. Et Chipso n'altère nullement les couleurs ! Les robes de ma fille, lavées pendant près d'un an au Chipso, sont encore comme neuves."



"PEU COUTEUX, IL EST TOUJOURS SUR"

"Le GROS CARTON de Chipso, d'un COUT MINIME, donne une grande quantité de savon riche et sûr. Il est si profitable. Vous n'avez pas besoin d'ajouter du savon quand vous avez des lavages difficiles de tissus pesants. Et Chipso n'endommage rien ! Après avoir été souvent lavée au Chipso pendant deux saisons, ma robe tricotée à la main est restée aussi souple et aussi blanche qu'une boule de laine neuve."

Demandez Chipso chez votre épicière. Chipso prolonge la durée du linge.



Recettes de Cuisine

Par LUCILE ST-DIDIER, directrice de la Chronique Culinaire



Pour vous aider à Réussir vos Pâtes

A cause des faibles quantités requises, la poudre à pâte, la soude et le sel sont, dans toutes recettes, les trois ingrédients les plus difficiles à mesurer correctement. La réussite de vos pâtes repose en grande partie sur le mélange bien étudié de ces trois ingrédients.

Vous vous éviterez bien des désappointements en employant pour toutes vos pâtes, la Farine Préparée XXX Brodie.

Cette célèbre farine préparée contient exactement ce qu'il faut de poudre à pâte, soude et sel pour faire des beignets, gâteaux, croûtes de tartes, etc., parfaitement réussis. Vous n'avez plus besoin de mesurer vous-même ces importants ingrédients. Essayez-en un paquet — en vente chez tous les bons épiciers.

{ Faites venir nos bonnes recettes, expédiées gratis sur votre simple demande. }

**FARINE PRÉPARÉE
XXX
BRODIE**

Bas de soie gratuits

Vous pouvez échanger contre de beaux bas de soie façonnés et autres primes attrayantes les coupons des paquets de Farine Préparée Brodie XXX et autres produits de qualité Brodie & Harvie. Collectionnez les coupons et faites venir notre liste de primes.

BRODIE & HARVIE LIMITED
914, rue Bleury, Montréal

Bouillon aux tomates

1 boîte de tomates; $\frac{1}{2}$ c. à thé de soda; sel, poivre; 1 feuille de laurier; 2 branches de céleri; 1 pinte d'eau; 1 oignon haché menu; 2 c. à table de fécule de maïs; quelques grains de poivre rouge. — Faire cuire le tout excepté la fécule de maïs jusqu'à ce que l'oignon soit tendre. Passer au tamis et remettre bouillir. Ajouter la fécule délayée; servir avec croûtons passés au beurre.

Petits pâtés aux salsifis

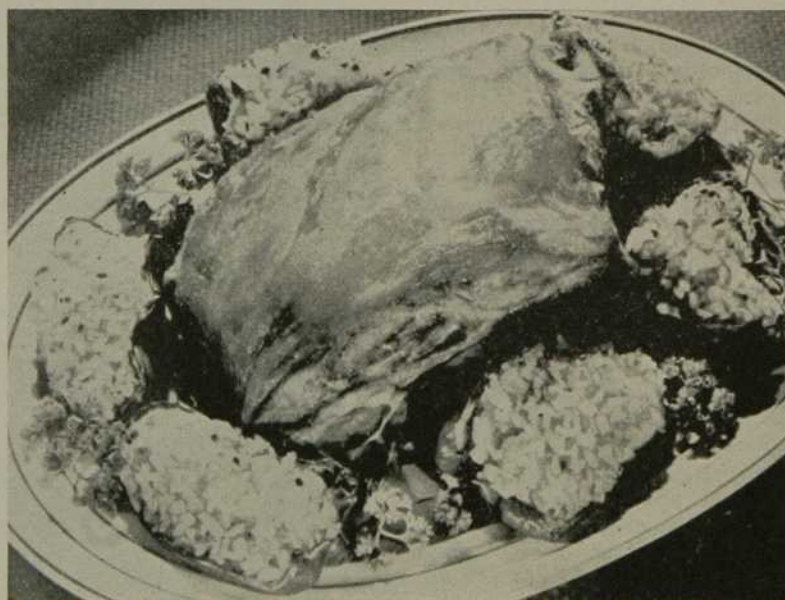
5 ou 6 salsifis; 1 c. à table de graisse; 1 chopine de lait; 1 c. à

rer le dessus du pâté avec un jaune d'oeuf battu avec un peu d'eau froide. Cuire au four chaud. Lorsque les pâtés sont cuits, mettre dans chacun 1 cuillerée de la préparation ci-dessus. Servir très chaud.

Pouding au fromage

1 chopine de pain émietté; $\frac{1}{2}$ livre de fromage; sel, poivre, panure; $1\frac{1}{2}$ chop. de lait bouillant; 2 oeufs; 1 c. à table de beurre. — Verser le lait bouillant sur le pain, laisser reposer un quart d'heure, ajouter le fromage haché ou râpé, le sel, le poivre, les oeufs battus. Verser dans un plat creux beurré. Sau-

SUPRÊME DE ROTI D'AGNEAU



$4\frac{1}{2}$ ou 5 livres d'épaule d'agneau
2 cuillerées à thé de sel
 $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de poivre
3 cuillerées à soupe de farine

3 gros piments verts
2 tasses de riz cuit
 $\frac{1}{2}$ tasse de céleri haché
4 cuil. à soupe de Sauce Chili Heinz

Essayez bien le rôti avec un linge humide, frottez-en la surface avec du sel, du poivre et de la farine. Faites roussir à four chaud (500° F.) puis réduisez à four modéré (350° F.) et laissez cuire pendant deux heures. Coupez les piments en deux, dans le sens de la longueur, enlevez les grains et les fibres et remplissez avec le mélange de riz, céleri et Sauce Chili. Disposez autour du rôti et laissez cuire jusqu'à ce que les piments soient tendres (environ 40 minutes). Arrosez fréquemment. Servez sur un plat garni de persil.

table de beurre; 4 c. à table de farine; jus d'oignon, sel et poivre; pâte brisée. — Ratisser les salsifis, les mettre au fur et à mesure dans de l'eau acidulée de vinaigre; les faire cuire dans de l'eau en ébullition. Faire un roux blanc avec les ingrédients ci-dessus, assaisonner au goût. Après parfaite cuisson des salsifis, les couper et les mettre dans la sauce. Préparer une bonne pâte brisée; l'abaisser, la tailler en rondelles avec un emporte-pièce. Placer chaque rondelle sur une assiette à tartelette, humecter le pourtour à l'aide d'un pinceau, recouvrir d'une seconde rondelle au milieu de laquelle on laisse une ouverture; do-

poudrer de panure et de beurre fondu. Cuire une demi-heure à trois-quarts d'heure.

Sagou au lait

1 pinte de lait; $\frac{1}{2}$ tasse de sagou; $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de sel. — Faire chauffer le lait au bain-marie, y verser le sagou en pluie. Brasser pendant la première partie de la cuisson, ajouter le sel. Laisser cuire environ 15 minutes ou jusqu'à ce que le sagou soit transparent. Servir avec sucre d'érable ou autre.

Desserte de viande à la sauce tomate

Restes de boeuf ou de mouton. Sauce: 1 boîte de tomates ou le jus

de 10 tomates; 1 branche de persil ou de sarriette; $\frac{1}{2}$ tasse de crème douce ou 1 cuillerée à table de beurre; 1 oignon, sel, poivre; $\frac{1}{2}$ c. à thé de bicarbonate de soude (soda à pâte); 2 c. à thé de fécule de maïs. — Faire chauffer les tomates avec le bicarbonate de soude, enlever l'écume qui se forme à la surface; ajouter les légumes et l'assaisonnement; laisser cuire; tamiser la préparation, remettre sur le feu, faire la liaison avec la fécule délayée. Quelques instants avant de servir, ajouter la crème; émincer la viande, la faire réchauffer avec un peu de graisse de rôti et la masquer de la sauce.

Petits poissons blancs rôtis

18 à 20 petits poissons; 2 ou 3 cuillerées à table de graisse; farine; sel et poivre. — Laver les poissons, les épousser, les saupoudrer de farine; faire chauffer la graisse dans une poêle ou lèchefrite, y déposer les poissons, les faire saisir; assaisonner de sel et de poivre. Faire cuire sur le poêle ou dans le fourneau pendant 25 à 30 minutes. Les servir très chaud.

Fricassée de morue

Restes de morue; 8 à 10 pommes de terre; persil; assaisonnement; 1 pinte de sauce béchamelle. — Enlever les peaux et les arêtes de la morue. Couper les pommes de terre en petits morceaux. Les faire cuire et les mêler à la morue; ajouter la sauce, assaisonner. Laisser mijoter quelques minutes et servir. Saupoudrer le dessus de persil haché.

Tapioca au lait

1 chopine de lait; 1 tasse de tapioca; 1 chopine d'eau; 1 pincée de sel. — Laver le tapioca et le laisser tremper dans très peu d'eau pendant 1 heure; faire chauffer le lait et l'eau, y verser le tapioca en pluie, brasser constamment pendant la première partie de la cuisson; ajouter le sel. Laisser cuire pendant une heure et demie à deux heures.

Pain doré

3 oeufs; 10 tranches de pain rassis; 1 c. table de beurre; $1\frac{1}{2}$ chopine de lait; 1 tasse de sucre granulé; 2 c. à table de graisse. — Battre les oeufs, ajouter le lait. Trancher le pain de trois-quarts de pouce d'épaisseur, le faire tremper dans le lait et les oeufs. Faire chauffer le beurre et la graisse dans une poêle, y mettre les tranches de pain, les faire dorer des deux côtés; les déposer dans un plat. Saupoudrer le dessus de chaque tranche de sucre granulé. Continuer jusqu'à ce que la préparation soit épuisée.

Bon?... C'est merveilleux! Facile...? Absolument!

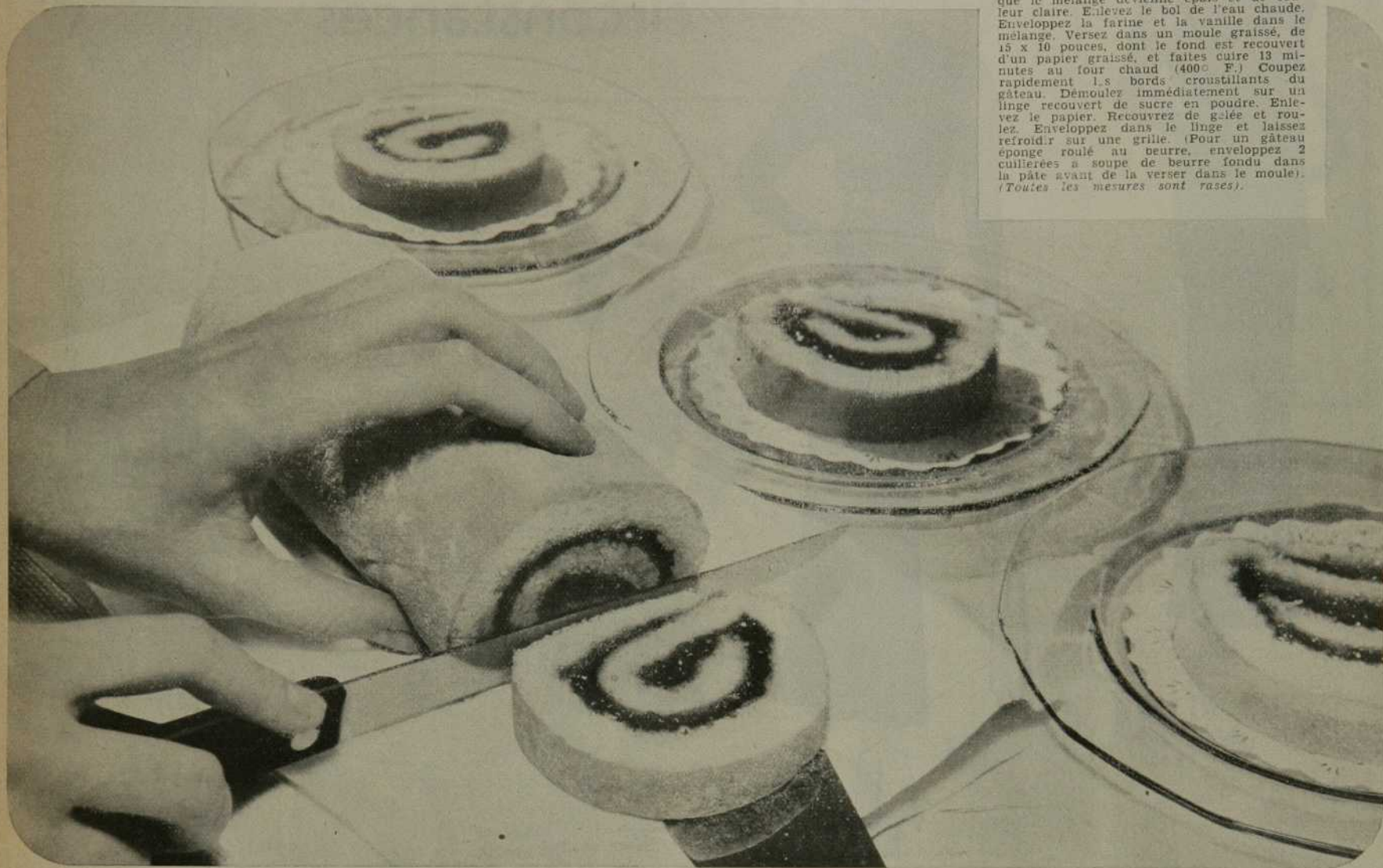
GÂTEAU ROULÉ À LA GELÉE

Vieille Mode

(4 oeufs)

- $\frac{3}{4}$ tasse Farine à Gâteaux Swans Down tamisée
- $\frac{1}{4}$ cuillerée à thé poudre à pâte
- $\frac{1}{4}$ cuillerée à thé sel
- 4 oeufs
- $\frac{3}{4}$ tasse sucre tamisé
- 1 cuillerée à thé vanille
- 1 tasse gelée (au choix)

Tamisez la farine une fois; mesurez-la. Mettez la poudre à pâte, le sel et les oeufs dans un bol. Placez au-dessus d'un bol plus petit contenant de l'eau chaude et battez avec un batteur d'oeufs rotatif, en ajoutant le sucre petit à petit jusqu'à ce que le mélange devienne épais et de couleur claire. Enlevez le bol de l'eau chaude. Enveloppez la farine et la vanille dans le mélange. Versez dans un moule graissé, de 15 x 10 pouces, dont le fond est recouvert d'un papier graissé, et faites cuire 13 minutes au four chaud (400° F.). Coupez rapidement les bords croustillants du gâteau. Démoulez immédiatement sur un linge recouvert de sucre en poudre. Enlevez le papier. Recouvrez de gelée et roulez. Enveloppez dans le linge et laissez refroidir sur une grille. (Pour un gâteau éponge roulé au beurre, enveloppez 2 cuillerées à soupe de beurre fondu dans la pâte avant de la verser dans le moule). (Toutes les mesures sont tassées).



MAIS RAPPELEZ-VOUS QUE... vous ne pouvez avoir un gâteau comme celui-ci avec de la farine ordinaire!

ECOUTEZ... vous qui faites des gâteaux! Timides... audacieuses... jeunes mariées... ménagères expérimentées... écoutez!

Avez-vous jamais désiré de pouvoir faire vous-même un gâteau roulé à la gelée qui soit parfait? Très bien, arrêtez de désirer! Entrez vivement dans votre cuisine — faites la recette donnée ci-dessus — *Servez-vous de Farine à Gâteaux Swans Down*, exactement comme il est indiqué. Puis...

Regardez et voyez — comme votre délicat gâteau éponge se tient parfaitement roulé! Si fin — si tendre — sans aucune crevasse! Touchez-le! Goûtez-le! Chaque tranche dorée... veloutée... légère comme une plume, vous dit: "Madame, vous êtes une fée!"

Et remerciez-en la Farine Swans Down! Vous n'obtiendrez jamais cette texture — ce gâteau éponge bien uniforme et facile à rouler — avec de la farine ordinaire.



Le secret de la Swans Down est simple! La Swans Down provient de blé spécial! De blé ayant un gluten tendre et pliable — levant rapidement sous l'influence du levain léger des pâtes à gâteaux. Très différent du gluten dur des blés ordinaires qui fournissent la farine ordinaire.

De plus, la Swans Down est 27 fois plus fine que la farine ordinaire. La Swans Down vous assure une texture plus fine dans *chaque* gâteau — gâteaux éponge, gâteaux des anges, gâteaux beurre. Elle donne à vos gâteaux, même les plus simples et les plus économiques, l'apparence et le goût de gâteaux coûteux. Essayez la Swans Down et voyez par vous-même — vous la trouverez chez votre épicier.

Les Championnes se servent de la Swans Down — la première et toujours la meilleure des farines à gâteaux! Chaque année, les gâteaux faits avec la Swans Down obtiennent le plus grand nombre de prix aux expositions, d'un océan à l'autre!

Occasion! Nouveau Réfrigérant pour Gâteaux, très utile! Voici un petit réfrigérant pour gâteaux, l'article le plus pratique que vous ayez jamais vu. C'est une grille en fil métallique, faite spécialement pour refroidir les gâteaux. Vous faites glisser le gâteau du moule sur la grille et il refroidit en très peu de temps. Ce réfrigérant pour gâteaux et un exemplaire du livre intitulé "La Méthode Swans Down pour faire des Gâteaux Parfaits" vous seront envoyés pour 25c. Ou le livre "La Méthode Swans Down pour faire des Gâteaux Parfaits" seul, sera envoyé gratuitement. Envoyez le coupon.



(Indiquez l'offre que vous préférez, nous paierons l'affranchissement)
S2F34M

SERVICE DES CONSOMMATEURS,
GENERAL FOODS LIMITED,
3510 RUE ALBERT,
ST. HENRI, MONTREAL, QUE.

- ☐ Veuillez m'envoyer un exemplaire gratuit du livre intitulé: "La Méthode Swans Down pour faire des Gâteaux Parfaits".
- ☐ Ci-inclus 25c pour lesquels veuillez m'envoyer le Réfrigérant pour Gâteaux décrit ci-dessus, ainsi qu'un exemplaire du livre "La Méthode Swans Down pour faire des Gâteaux Parfaits".

Nom _____
Rue _____
Ville _____
Province _____

• Swans Down Cake Flour •

FAITE AU CANADA

Des robes pour toutes les circonstances



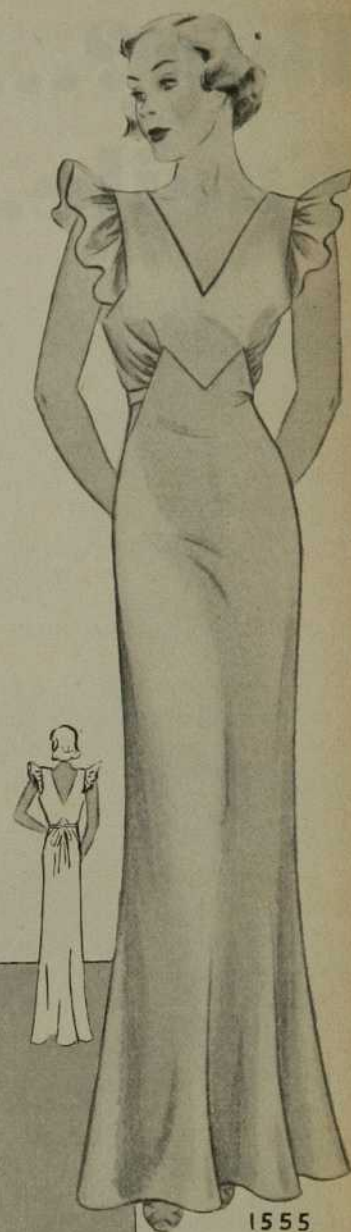
1540



1519



1512



1555



8080

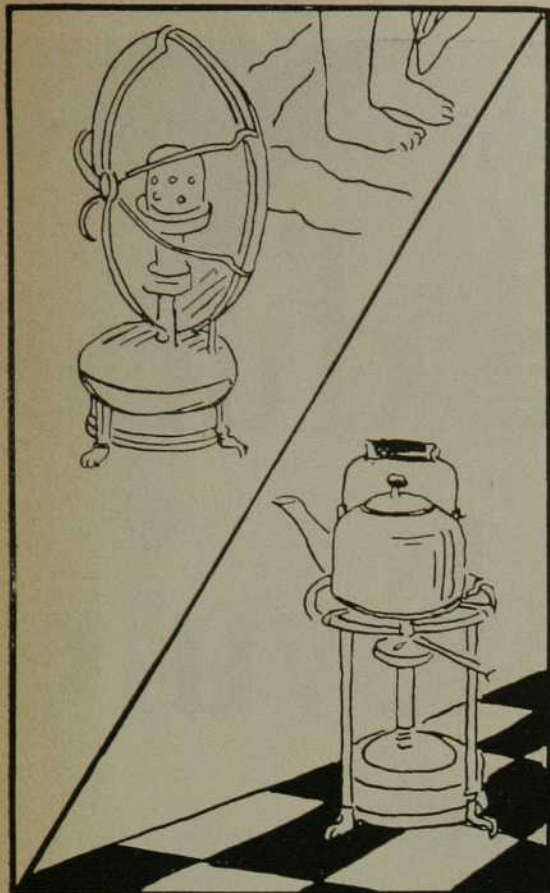
1540 — Pour dame et jeune fille. Grandeurs 14 à 18 ou 36 à 38. Pour un 36, $3\frac{3}{8}$ verges de 36, $3\frac{1}{4}$ verges de 39 et $2\frac{1}{4}$ verges de 54. Contrasteant: $\frac{1}{4}$ verge de 36 ou de 39. — 15 cents.

1519 — Une robe d'après-midi ou d'intérieur, dans les grandeurs 14 à 18 ou 36 à 40. Pour un 36, $3\frac{3}{8}$ verges de 36, $3\frac{1}{4}$ verges de 39 et $2\frac{1}{4}$ verges de 54. Contrasteant: $\frac{1}{4}$ verge de 36 ou de 39. — 15 cents.

1512 — Une jolie robe de fillette. Pour un 12, $3\frac{1}{8}$ verges de 36, $2\frac{7}{8}$ verges de 39 et 2 verges de 54. $\frac{1}{8}$ verge de 36 ou 39 de contrasteant pour la ceinture. $3\frac{1}{2}$ verges de bordure de $\frac{1}{4}$ de pouce; 1 verge de cordon. — 15 cents.

1555 — Une élégante robe du soir dans les grandeurs 32 à 44. Pour un modèle 36: $3\frac{3}{4}$ verges de 36 ou $3\frac{5}{8}$ verges de 39. — 15 cents.

8080 — Robe très seyante pour dame ou jeune fille. Grandeurs: 14, 16 et 18 ou 36, 38, 40 et 42. — Le 36 demande $4\frac{1}{8}$ verges de 36 ou $3\frac{3}{4}$ verges de 39. — 25 cents.



Voici un petit poêle à kérosène fort commode. Il sert à cuire des aliments, et il constitue en plus un excellent réchaud pour chambre de bain.

Du Nouveau



Un nettoyeur efficace! Il se vend en boîte sous forme de savon en poudre. Une cuillerée à table dans un peu d'eau chaude suffira le plus souvent.



Cet ensemble est muni de deux brassières: l'une (telle qu'illustrée) pour le jour, et l'autre, sans dos, pour les robes du soir.



En réaction contre le large décolleté, un couturier a lancé cette robe ornée d'une immense boucle qui ressemble réellement à des ailes de papillon.



Le tricotage est à la mode. Aussi, vous trouverez indispensable ce bracelet de celluloid servant à porter la balle de laine.



Les plus nouveaux collets de fourrure. Celui du haut: astrakan modèle Ascot. Celui du bas: renards argentés réunis par une rosette de tulle.

Les Dernières Nouveautés
Service hebdomadaire exclusif au "Samedi"

Le DR. R. E. LEE, directeur du laboratoire

La découverte d'une levure

Le DR. R. E. LEE, depuis des années directeur du laboratoire de recherches Fleischmann, est l'une des plus grandes autorités sur le sujet de la Levure pour la Santé.

Mise à l'épreuve dans des centaines de "cas chroniques" dans 25 cliniques à travers le monde médical. LISEZ CE QU'ON EN DIT !

Voici quelques opinions émises par les médecins qui en firent l'épreuve : "Merveilleuse." "Jamais levure n'a donné des résultats aussi rapides." "Des cas de constipation furent soulagés *en quelques jours*." "Corrigea des troubles cutanés dans un nombre étonnant de cas." "La mauvaise digestion fut vite soulagée." "Les patients se portèrent mieux presque immédiatement."

La Levure "XR" agit plus rapidement que les anciennes levures parce qu'elle est riche en substances pareilles aux hormones, qui stimulent la sécrétion et l'action des sucs digestifs.



de recherches Fleischmann, annonce —

nouvelle d'action plus rapide!

— elle corrige constipation, mauvaise digestion, troubles cutanés et épuisement beaucoup plus vite que jamais! Elle est riche en substances pareilles aux hormones*

VOICI une excellente nouvelle pour des millions de personnes! Si vous avez essayé, ou même songé à essayer la levure, lisez ce qui suit au sujet de cette étonnante levure nouvelle! Le Dr Lee répond ici à vos questions:—

1. Est-ce vraiment une nouvelle levure?

Oui, c'est une variété nouvelle, qui agit plus vigoureusement, plus vite, dans votre organisme!

2. Qui l'a découverte... comment?

Un fameux bactériologiste d'une grande faculté de médecine. Après des années de recherches, il réussit à isoler cette nouvelle variété, à la cultiver, et il fut émerveillé de son action.

3. Qu'ont démontré les essais?

Des docteurs du monde médical entier firent des épreuves sur des centaines de personnes et eurent des résultats extraordinaires. (Voir la page opposée.)

La constipation et la mauvaise digestion sont ordinairement causées par un ralentissement des sucs et des muscles digestifs.

4. Comment agit-elle?

La "nouvelle Levure "XR" est riche en substances pareilles aux hormones (comme dans les glandes du corps humain) qui stimulent la sécrétion des sucs digestifs et l'action des muscles du système digestif comme rien autre chose ne peut le faire!

5. Comment corrige-t-elle plus vite constipation et mauvaise digestion?

En activant la sécrétion de vos sucs di-

Une nouvelle et plus forte variété de levure découverte par une grande faculté de Médecine, active la sécrétion des sucs digestifs et fortifie les muscles du système digestif. La vitamine A (nouvellement ajoutée) combat les rhumes!

gestifs et le travail des muscles de votre système digestif — de l'estomac en descendant! Vos aliments étant mieux "barratés", amollis, digérés, vous n'éprouvez plus après les repas cette sensation de gonflement et de brûlement d'estomac. Les déchets sont ensuite plus rapidement éliminés.

Combien mieux que les cathartiques violents qui n'agissent, et d'une manière irritante, que sur une partie des intestins. La Levure "XR" Fleischmann "normalise" votre système digestif... corrige constipation et mauvaise digestion.

6. Pourquoi enraye-t-elle plus vite les affections cutanées (boutons, clous, etc.)?

Votre peau contribuant à l'élimination (comme reins et intestins) se couvre d'éruptions quand l'organisme est chargé d'impuretés.

En vous débarrassant de ces poisons plus vite, la Levure "XR" tonifie le sang et éclaircit le teint en moins de temps, faisant disparaître clous, boutons, etc.

7. Remédie-t-elle plus vite à l'épuisement?

Oui, lorsque cet état est causé par l'auto-intoxication. Nombre de personnes se portent mieux au bout de 24 heures. Pour ce qui vous concerne, le

temps dépendra de votre condition. Vous profiterez plus de votre nourriture, vous aurez meilleur appétit, plus d'entrain.

8. Guérira-t-elle le rhumatisme?

Non, mais elle produira un excellent effet dans une foule de cas! Le rhumatisme, très souvent, est le résultat de l'accumulation de poisons dans le système digestif — condition que la Levure "XR" corrige.

9. Retarde-t-elle la vieillesse?

Une vieillesse prématurée, avec perte de vigueur, est causée par un ralentissement des sécrétions digestives, et survient plus rapidement après 40 ans. La Levure "XR" corrige cette condition d'une façon étonnante.

10. Fait-elle cesser les migraines?

Souvent, les maux de tête sont occasionnés par la présence de toxines dans le sang ou (comme le croient certains médecins) par la pression sur les nerfs — choses que la Levure "XR" rectifie promptement.

11. Empêchera-t-elle les rhumes?

Elle aide à vous en protéger en débarrassant votre organisme des poisons et en vous fournissant la vitamine A — que

l'on trouve aussi dans l'huile de foie de morue — et qui empêche l'infection. Chaque gâteau de Levure "XR" renferme les quatre vitamines qu'il nous faut — A, B, D et G.

12. Pourquoi est-elle d'un crème plus foncé?

C'est à cause de la très importante vitamine A qui lui a été ajoutée — celle qui donne aux carottes et à la citrouille leur couleur jaune et une large part de leur valeur hygiénique.

13. Comment doit-elle être mangée?

Deux gâteaux par jour — nature ou dissoute dans le tiers d'un verre d'eau — de préférence une demi-heure avant les repas.

IMPORTANT!

La Levure "XR" étant un aliment, l'on devrait continuer d'en manger même après avoir eu des résultats. Si vous faites usage de cathartiques, discontinuez graduellement. Mangez de la Levure "XR" régulièrement, jusqu'à ce que vous soyez parfaitement bien. Commencez dès maintenant avec 6 morceaux — assez pour les 3 premiers jours. Plus vite vous commencerez, plus vite vous en bénéficierez!

Achetez des produits canadiens



Levure XR Fleischmann POUR LA SANTE

(Aussi bonne que jamais pour la cuisson!)

DESESPERANCE

— Vous avez l'air triste, docteur?
— Oui, mon pauvre ami, malgré tous mes soins ma belle-mère est guérie...

UNE VERITE

Si un mari est affable pour sa femme, les voisines l'appellent bonasse, s'il n'est qu'affable, elles l'appellent brute.

LES RAISONS HEROIQUES

— Comment! toi, le meilleur chasseur du monde, tu ne rapportes même pas une perdrix?
— Tu sais bien qu'il n'y en a plus! je les ai toutes tuées l'année dernière!

C'EST SUR

— Si vous aviez à choisir entre le million et moi, que prendriez-vous?
— Le million d'abord, mademoiselle, après cela votre conquête ne serait pas difficile.

SON IDEE

— Quelle idée te fais-tu d'une héroïne?
— Ce serait, par exemple, une femme qui ne parlerait pas, bien qu'ayant le pouvoir et le droit de le faire.

RUELLE X...

— Tiens, vois-tu ce type-là?
— Oui.
— C'est lui qui m'a présenté celle qui est aujourd'hui ma femme.
— Veux-tu que je le frappe de ma gauche ou de ma droite?

PROPOS DE CHASSEURS

— Quelle est donc cette dame qui t'accompagne?
— C'est ma belle-mère.
— Et tu l'amènes à la chasse?
— Oui, à cause des accidents.

BIEN FEMININ

— Vous êtes fou monsieur, de me regarder comme cela!
— Pardonnez-moi, madame, je ne recommencerai plus.
— Demandez-moi seulement pardon.

L'IMPRUDENT

— Qu'est-ce qui l'a ruiné si vite et si complètement?
— Il a voulu s'habiller aussi bien que sa femme.

EXAMEN DE PHARMACIE

— Comment reconnaît-on si un gaz est toxique?
— Il suffit de le respirer. Si l'on tombe mort, c'est qu'il était toxique.

DOUCE PERSPECTIVE

— Votre belle-mère doit partir pour un climat plus chaud.
— Elle va sûrement y aller, si elle continue à empirer.

SUR LA RUE

— Voulez-vous que je vous donne un pas de conduite, mademoiselle. On rencontre tant de drôle de gens, le soir.
— Oui, je m'en aperçois.

AUTOUR D'UNE GROSSE DOT

— Monsieur votre père vous a-t-il dit, mademoiselle, que je vous aime exclusivement pour vous-même?
— Oui, il me l'a dit. Et il a ajouté que, pour si bien mentir, vous deviez être moins bête que vous en aviez l'air.

PETIT DIALOGUE

— Comment trouvez-vous ma femme, docteur?...
— Beaucoup mieux.
— C'est égal, vous devriez l'envoyer voyager.
— Elle n'en a pas besoin.
— Elle, non; mais moi!

NE TAQUINEZ PAS LES IDIOTS

Le policeman.— Pourquoi le regardez-vous comme cela, la bouche ouverte?

Béloni.— C'est pour attraper les mouches.

Le policeman.— C'est-y tout? je croyais que vous vouliez m'avaler.

Béloni.— Oh, non! Je n'aime pas le veau.

CONCLUSION APPROPRIEE

M. X... lit dans un journal du soir, dont les correcteurs ont quelquefois des distractions:

"M. et Mme B...avaient deux enfants... (avaient pour avaient).

Il prend un crayon et s'apitoye en marge sur le sort de cette malheureuse famille.

"Pour les parents comme pour les enfants, écrit-il, c'est une faim bien triste".

PREVISIONS JUSTES



— Je vois que vous allez causer une grande déception à une personne qui vous est proche.

— Heu! je m'aperçois que j'ai oublié mon portefeuille... cette personne est probablement vous, Madame.

Nos Pages



— Je ne te comprends pas, Georges, je prends une femme de chambre pour que nous puissions sortir et laisser bébé à la maison, et maintenant, tu ne veux plus jamais sortir!

UN ITEM DE L'ACTIF

— Mais enfin, à part sa richesse, qu'avait ce vieux bonhomme pour plaire à ta cousine?
— Il avait une maladie de coeur.

IL Y A CELA

— Ce sont les actes qui comptent; non les paroles.
— Envoyez un télégramme pour voir.

ENTRE APACHES

— Qu'est-ce que tu vas faire?
— Je vais ouvrir une boutique de bijoutier.
— Tu as des fonds?
— Non, j'ai une pince.

LES CONSONNANCES EMBETANTES

— D'où donc viens-tu avec cet air serein?
— Pardon, fais-moi le plaisir d'être poli.

DOLEANCES

— Monsieur le pharmacien, vous avez donné une trop forte dose... Ce pauvre Machin est mort...
— Monsieur Machin!... Ah!... c'est déplorable. Il était mon meilleur client.

HARMONIE IMITATIVE

Lui.— Votre père a dit que j'étais la brebis noire de la famille.
Elle.— Et qu'avez-vous répondu?
Lui.— Bah!

COMPENSATION

Au moins, Adam n'eut pas les oreilles cassées avec la fameuse question: "Suis-je la première femme que tu as aimée, mon loup?"

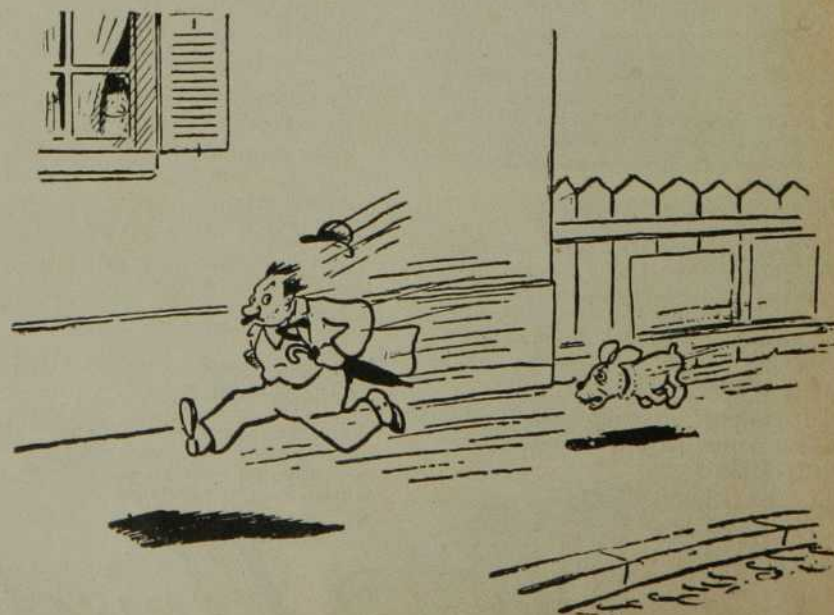
ARITHMETIQUE

— Si je te prouve que ces deux chevaux en valent trois, m'en donnes-tu un?
— Oui, tout de suite.
— Eh bien! ton noir, ça fait un, ton blanc en fait deux, deux et un font trois. Lequel veux-tu me donner?
— Prends le troisième, j'y suis moins accoutumé qu'aux autres.

PAS DE DANGER

Un Montréalais est réveillé par une sonnerie appelant les pompiers. Il ouvre sa fenêtre et s'informe:
— Où est le feu?
— Chez le laitier.
— Alors je suis tranquille... L'eau n'est pas loin!
Et il se recouche.

EFFET CONTRAIRE!



— Il est méchant!... Et dire que je viens de me faire inscrire à la Société Protectrice des Animaux!...

Amusantes



Le propriétaire. — Mais pourquoi voulez-vous une nouvelle baignoire ?
La locataire. — Celle-ci ne peut pas contenir une demi-tonne de charbon !

DIVAGATIONS

— J'aime que l'âme erre, sur la mer, après avoir pris l'amer, avec sa mère ?

ENTRE VOISINS

— Votre garçon a lancé une pierre à mon chien.
 — L'a-t-il blessé ?
 — Non, il l'a manqué.
 — Manqué ? Ce ne doit pas être mon garçon.

ANTIQUITE

— Alors cette chaise est vraiment de l'époque ?
 — Oh ! madame, je crois bien. Quand je l'ai achetée, elle était si vermoulue que j'ai dû faire remplacer le dossier, le siège et les quatre pieds.

AVANT LE BAL

Un tout jeune homme, au moment d'entrer dans la vie, prend conseil d'un vieux viveur.
 — De quoi faut-il parler à sa danseuse ?
 — De sa beauté.
 — Mais si elle est laide ?
 — De la laideur des autres.

IL LA CONNAIT

Elle. — Tu m'attendras au coin pendant que j'irai m'acheter des gants.
Lui. — Mais, Céline, je n'ai que trois heures à ma disposition.

CHEZ LE COIFFEUR

— Vous m'avez coupé les cheveux trop ras !
 — Mais monsieur, vous disiez tout le temps : "Coupez court !" — Mais c'est à l'histoire que vous me racontiez que j'en avais...

HELAS !

— Vous rappelez-vous le jour où je vous refusai ma main ?
 — Ce fut le plus beau jour de ma vie, madame, mais ce n'est que plus tard que j'en fus convaincu.

DON MACABRE

On organisait une loterie de charité. Chacun était appelé à y participer selon ses moyens. Le fossoyeur de l'un des cimetières de la localité s'est présenté au comité pour lui faire don du lot suivant :
 "Bon pour deux fosses à creuser dans le courant de l'été."
 On a refusé.

TEMPS DE CRISE



— Enfin chère madame Lanturlu, Trouvez-vous un avantage à avoir renvoyé votre bonne ?
 — Certainement !... Depuis que je fais moi-même la cuisine, mon mari mange dix fois moins !

QUELQUES PENSEES

Un sage cesse d'être sage quand il commence à parler de sa sagesse.

Ne prenez pas le parapluie d'un homme plus gros que vous et qui n'entend pas la risée.

On est surpris du nombre d'amis qu'on a quand ils ont besoin de nous.

On parle d'une femme tellement distraite qu'elle oublie quelquefois de mettre ses bagues pour jouer au bridge.

ATTRAPE

Elle. — J'ai invité pour luncher un de mes anciens amoureux. Est-ce que cela te contrarie ?

Lui. — Au contraire. J'aime à voir de près les gens qui ont été chanceux dans leur vie.

CRITIQUE SEVERE

— C'est vous qui avez écrit ces vers ?
 — Oui, monsieur.
 — Pourquoi ?
 — !!!
 — Si vous savez pourquoi, vous ne méritez aucune pitié ; si vous ne le savez pas, vous en méritez encore moins.

SUR LES BORDS DU FLEUVE

— Vous n'avez jamais pêché la nuit ?
 — Ma foi non... Et vous ?
 — Moi si.
 — Et avec quoi amorcez-vous ?
 — Avec des vers de couleur.
 — A votre place, moi j'amorcerais avec des vers luisants.

LE SEIGNEUR ET LE FERMIER

Le seigneur d'un village était à dîner : il permit à l'un de ses fermiers de s'approcher de la table pendant qu'il conversait avec lui.
 — Quelles nouvelles, l'ami ? demanda le seigneur.
 — Aucune, que je sache, répondit le fermier, si ce n'est qu'une de mes truies a une portée de treize cochons, et elle n'a que douze mamelles.
 — Que fera donc le treizième ? demanda le seigneur.
 — Ce que je fais moi-même dans ce moment : il regardera manger les autres.

PLUMAGE PLUS FACILE

— Voulez-vous jouer au bridge avec nous ?
 — Je ne suis pas très habile.
 — Tant mieux : on joue pour de l'argent.

RESTAURATEURS

— Savez-vous pourquoi les patrons de restaurants pourraient, tant que dure leur vie, concourir pour le prix d'éloquence ?
 — C'est parce qu'ils restent... orateurs.

HISTOIRE FREQUENTE

Lui. — Ce fut un cas d'amour à première vue.
Elle. — Pourquoi donc ne l'avez-vous pas épousée ?
Lui. — C'est que, par malheur, je l'ai rencontrée plusieurs fois après.

UN BEAU CARACTERE

Lui. — Les cris de ce bébé me rendent fou.
Elle. — Je vais chanter pour l'endormir.
Lui. — Chanter ! Bonté divine ! j'aime encore mieux l'autre affaire.

CHAMBRE DE MALADE

— Qu'est-ce qui te prend à piouetter comme cela ? es-tu devenu fou ?
 — Non, mais j'avais oublié de secouer le médicament avant de le prendre, alors je le fais après.

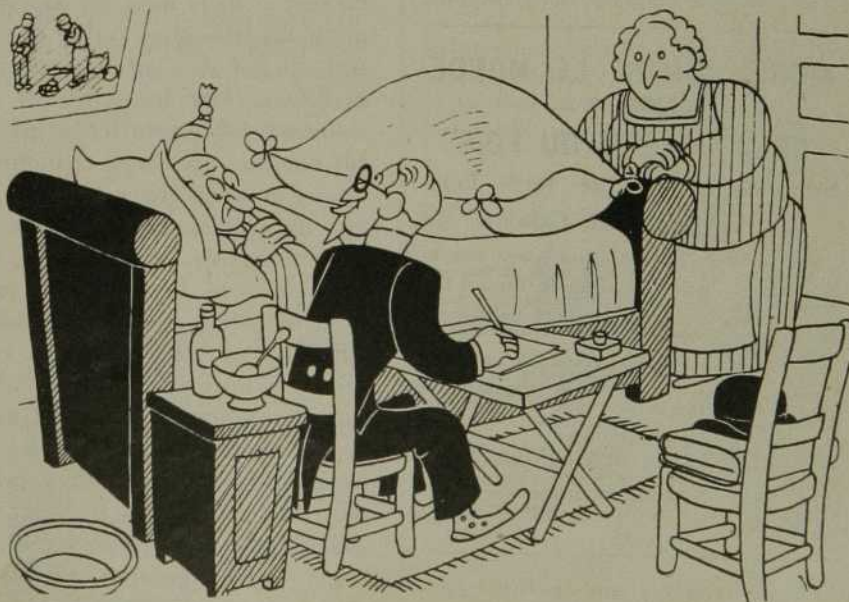
LEÇON FACILE

Le vieillard. — Rappelle-toi, mon petit Eustache que pour réussir dans la vie il faut savoir dire Non. Y penses-tu ?
Le petit Eustache. — Non.

DANGER DE LA POESIE

Le poète X... a laissé trainer sur son bureau ce premier vers d'un poème inachevé :
 "O femme ! pare-toi d'une robe nouvelle !"
 Quelques jours après, un employé se présente avec une boîte et un facture assez lourde (la facture).
 — Qu'est-ce cela ? interpelle notre poète en s'adressant à sa femme.
 — Mais mon ami, j'ai suivi ton conseil, et tu vois, je suis allé au magasin et j'ai commandé une robe neuve...

HABITUDE



— Eh quelles sont vos dernières volontés ?
 — Ah bien ! M'sieu le notaire... demandez donc ça à ma femme...

Mal de dos signe d'affection rénale

C'est par le mal de dos que la nature vous avertit que le rein ne va pas. Ne négligez jamais cet avertissement, sans quoi le mal de dos est souvent suivi d'affection rénale plus grave: rhumatisme, hydropisie, mal de Bright même. Au premier signe d'affection rénale, comme le mal de dos, prenez sans hésiter les Pilules Dodd—qui depuis plus de trois générations sont le tonique et remède par excellence pour le rein.

262F

Pilules Dodd pour le Rein

SE DISSOUT RAPIDEMENT
SE MELANGE PARFAITEMENT

LA GÉLATINE
en poudre instantanée

Cox
Fabriquée en Ecosse

Pour obtenir la brochure gratuite contenant quantité de recettes éprouvées, s'adresser à Cox Gelatine, Case postale 73, Montréal, Dépt. E.

LES BONNES CUISINIÈRES EN FONT USAGE DEPUIS 1845

JEUNES MARIÉES

N'oubliez pas que la maladie inspire la sympathie — jamais l'amour. Veillez à votre santé et dès que vous éprouverez les premiers symptômes de maladies féminines, employez sans tarder les **PILULES FEMOL** — le remède par excellence des femmes. Des milliers de jeunes mariées en ont fait l'expérience et s'en sont bien trouvées — suivez leur exemple.

En vente partout \$1.00 la boîte. Expédiée poste payée ou C. O. D. INSTITUT CAZO (S. A.) Place Royale—Montréal.

PILULES FEMOL

AIGRIS CONTRE LE MONDE ENTIER ? — CELA DEPEND DU FOIE

Stimulez la Bile de votre Foie
— Pas besoin de Calomel

Maints gens qui se sentent aigris contre le monde entier, indolents et dans un état de débilement général commettent l'erreur de prendre des sels, huiles, eaux minérales, bonbons ou gomme à mâcher laxatifs ou céréales qui font simplement mouvoir les intestins et ignorent le foie.

Ce dont vous avez besoin, c'est de stimuler la bile de votre foie. Commencez à faire déverser par votre foie ses deux livres quotidiennes de liquide biliaire dans vos intestins. Faites recouvrer à votre estomac et à vos intestins leur action normale.

Les Carter's Little Liver Pills (Petites Pilules Carter pour le Foie) vous remettront bientôt. Purement végétales. Inoffensives. Sûres. Rapides. Demandez-les par leur nom. Refusez les succédanés. 25c chez tous les pharmaciens.

51F

Comme vermicide, une excellente préparation est le Mother Graves' Worm Exterminator. Il a sauvé la vie à des quantités d'enfants.

LA REPONSE DU VENT

(Suite de la page 5)

mais tueur d'hommes aussi, et traître, et sans pitié.

Quand elle eut séparé son enfant d'avec le vent de mer, elle se rassura et pensa:

"Il est si jeune, qu'il oubliera. Rien ici ne ressemble plus aux grèves, rien ne passe qui ressemble aux voiles, et ma voix sera plus forte que le souvenir, chaque jour affaibli. Il m'aime, il m'écouterait; je veillerai près de lui, et lui grandira près de moi."

Mais nous ne savons jamais par quel fil mystérieux la pensée est ramenée vers le visage des choses qui l'ont tentée, ni quels rappels du passé elle trouve dans le présent. Le petit avait obtenu la permission de rapporter, du premier domaine dans le second, un couple de cygnes, qu'on avait lâchés dans une rivière lente, élargie de main d'homme, que des rideaux de peupliers protégeaient tout l'été et couvraient de feuilles jaunes pendant deux mois d'automne. Chaque matin et chaque soir, il leur portait leur nourriture; et il n'aimait rien tant que les voir nager, le col droit, les ailes souflées et rapprochées en berceau de neige. A quoi songait-il? ...

Un jour, il demanda:

— Pourquoi ne s'envolent-ils pas?

— Parce que le fouet de l'aile a été coupé.

— Et s'ils ont des enfants de cygnes?

— On coupera l'aile aussi aux enfants.

— Oh! je vous en prie, qu'il y en ait un au moins auquel on ne coupe pas les plumes!

Le printemps suivant il y eut quatre petits cygnes, poilus, qui avaient d'air d'une grosse graine de pissenlit posée sur l'eau. Autour du père et de la mère, ils nageaient parmi les nénuphars, et de loin, le soir, quand ils s'enfouaient et se perdaient entre les gerbes de roseaux qui hérissaient les berges, on eût dit deux grands lis épanouis et quatre boutons gris perdus dans le vert des feuilles. Leurs promenades étaient courtes. Le plus jeune surtout, sorti de l'oeuf quatre jours après les autres, ne ramait pas longtemps, et, si faible que fût le courant, ne pouvait le remonter; alors l'un des parents s'arrêtait, tendait la large patte palmée et la laissait flotter en arrière; le petit y grimait, et, un peu soulevé par un mouvement de rejet du grand oiseau, s'aidant des ailes, des pattes, du bec, il se hissait entre les plumes, dans le berceau vivant et chaud,

qui l'emportait doucement, sans secousse, jusqu'à la cabane établie au bord de la rivière.

L'enfant, témoin de ce spectacle, appelait et disait:

"Mère, venez voir."

Elle venait, en deuil, triste et souriante, n'oubliant jamais de regarder l'enfant deux fois plus longtemps que ce qu'il montrait du doigt. Il ajoutait:

— Vous voyez, mère, les parents des cygnes les emmènent sur l'eau; les petits se penchent, et ils connaissent déjà le fond de la rivière, qui est, paraît-il, tapissé d'herbes merveilles.

— Donne-moi la main, André. Viens-t'en, viens-t'en.

Elle écartait l'enfant, et jalouse de la rivière comme elle l'avait été de la mer immense, craintive et poursuivie de la même vision, elle s'en allait avec lui par les sentiers des bois. Elle savait le secret de causer avec les enfants; elle tâchait d'intéresser à des histoires d'aïeux, à la beauté de la terre, aux travaux des hommes de la campagne, ce blondin, qui avait des yeux clairs, sauvages et inquiets comme ceux d'un goéland: elle n'y parvenait pas. Et peu à peu, elle dut convenir que la santé de l'enfant s'altérait, qu'il dépérissait, et que, trop jeune pour exprimer sa souffrance, il manquait néanmoins de quelque chose.

Elle le soignait, et ne voulait pas comprendre.

Un soir de printemps, à l'heure où on ne regarde plus que d'un seul côté, vers la lumière qui tombe, elle vit le dernier-né de la couvée de cygnes, celui dont on n'avait pas coupé le fouet de l'aile, s'élever, tout à coup en criant, et, le cou tendu, avec un bruit de rafale, essayant ses jeunes plumes, faire deux fois le tour des peupliers. André le vit aussi.

— Il va revenir, dit-elle, la force de ses ailes n'est pas assez grande; mais demain il partirait. Je vais donner l'ordre au jardinier de l'en empêcher; ce serait un cygne perdu.

— Où irait-il? demanda le petit.

La mère hésita un instant et répondit:

— Sans doute où le père et la mère ont été élevés. Ils ne sont chez nous que par contrainte.

L'enfant suivit des yeux, avec une émotion silencieuse, l'oiseau, qui achevait le second cercle de son vol, et qui, épuisé, rasait la cime des foins comme une grande faux blanche, et soudainement y sombrait, et demeurait étendu.

Ils rentrèrent. Mais le lendemain avant que personne au château fût levé, l'enfant courut à la cabane, s'agenouilla dans l'herbe toute mouillée de la rosée de la nuit, et entr'ouvrit la porte, que fermait une cheville de bois. Quatre têtes encore duvetées passèrent dans l'ouverture, et au-dessus, un peu en arrière, les becs noirs du père et de la mère sifflaient, tout prêts à mordre.

"Viens, toi, le plus jeune," dit l'enfant.

Il connaissait les quatre frères, et, sans se tromper, il attira par le col le plus jeune, qui n'avait pas eu l'aile coupée. Il le serra contre lui, tandis que les grandes ailes blanches battaient l'air, et, sous les plumes, avec beaucoup de mal et de temps, il parvint à fixer un papier plié, long et mince, assujéti par un brin de fil. Quand la lettre fut solidement attachée ainsi au corps de l'oiseau, il écarta les bras.

"Tu me rapporteras la réponse, dit-il: envole-toi."

Le cygne marcha quelques pas en roulant, se secoua, s'étira, et, regardant le ciel, battit l'air de ses deux ailes étendues. Il monta en tournant; les autres criaient et souriaient désespérément. Il monta au-dessus des arbres; le rose de la lumière matinale illumina son ventre; il plana, chercha sa route, dans le cercle de prairies et de bois dont la cabane était le centre; puis il piqua au sud, décrut rapidement, diminua jusqu'à ne plus être qu'un petit trait blanc dans l'azur, et disparut.

"André! André!"

La mère, inquiète, appelait son fils.

Il courut à elle, pâle, triomphant, remué dans l'intime profond de son âme jeune.

"Regardez!" dit-il.

Elle ne dit rien.

"Il s'est enfui par là, dit l'enfant; et par là, c'est la mer. J'en suis sûr à présent."

Elle pensa qu'elle avait un fils extraordinaire, bien impatient du nid et bien difficile à garder; sa tendresse s'émut et pleura. Le petit devint plus pâle de jour en jour, parce que, de jour en jour, il attendait la réponse qui ne venait pas.

Il avait écrit et confié au cygne cette lettre au vent de mer:

"Vent de mer, qui m'as parlé, je t'envoie le quatrième de mes cygnes, qui n'a pas eu le fouet de l'aile coupé. Je ne t'entends plus jamais. Je veux que tu saches où je suis, afin que tu viennes et que je t'entende de nouveau, et que ma mère t'entende aussi. Dis-lui que je veux être marin sur la mer, que je mourrai si elle me refuse: mais si

(Suite à la page 40)

(Suite de la page 17)

— Mais c'est horrible, s'écria Louise, ce que vous faites là ! Au secours ! Au secours ! C'est un guet-apens !

Une main d'acier s'abattit sur elle, lui ferma la bouche, et c'est bien en vain qu'elle essaya de lui échapper.

— Vous allez vous taire, vous aussi, ma fille, ou gare à vous ! Il n'y a ici aucun guet-apens. Je suis le père et j'ai le droit de faire ce qui me plaît. Vous allez suivre à pied cette route qui est là, à votre gauche. Elle va tout droit à Maisons-Laffitte. Une fois là, vous prendrez le tram pour Paris.

— Madame est avertie que j'emmène mademoiselle Marguerite à la campagne. Vous lui expliquerez ce qui s'est passé.

— Et pas d'esclandre. Il ne servirait à rien. Encore une fois, je suis le père ; j'ai la loi et le droit pour moi.

Ceci dit Maurice Dormeuil tourna les talons, se précipita dans la voiture, dont le moteur n'avait pas cessé de ronfler.

— Démarrez ! cria-t-il au chauffeur.

L'auto repartit à une allure vertigineuse.

La scène n'avait pas duré plus de deux minutes.

Maintenant, seule au milieu de la route, Louise, interdite, regardant, sans faire un mouvement, fuir la voiture rapide. Bientôt, elle ne la vit plus. Alors une peur folle la prit de se sentir isolé au milieu de la forêt. Elle se mit à courir et ne s'arrêta que lorsqu'elle aperçut les premières maisons.

La pauvre fille n'en pouvait plus. Elle se laissa tomber au bord du chemin et réfléchit longuement.

Que devait-elle faire ?

Aller trouver le commissaire de police de Maisons-Laffitte, ou retourner sans tarder à Paris ?

Si elle allait trouver le commissaire de police, à quoi cela servirait-il ? Un père n'a-t-il pas le droit d'emmener sa fille ?

Elle comprit que le plus sage était de retourner sans retard boulevard Maiesherbes afin d'avertir madame Dormeuil.

Elle se rendit donc à la gare et prit le premier train pour Paris.

Pendant ce temps, l'automobile avait ralenti sa marche.

L'enfant ne cessait de pleurer.

A travers ses larmes et ses gémissements, elle demandait sa maman, elle réclamait sa bonne.

Maurice avait pris une voix moins dure pour lui faire la leçon.

— On va te mener à la campagne, dans une jolie maison où l'on aura bien soin de toi.

— Non, je ne veux pas y aller.

— Tu iras. Ce monsieur qui est avec nous va t'y conduire. Tu feras tout ce qu'il te dira. Dans trois jours, ta maman viendra te prendre.

— Je veux qu'elle vienne tout de suite.

UNE MEDECINE DOMESTIQUE.— Ceux qui sont au courant des brillantes qualités de l'huile Electrique du Dr Thomas dans le traitement de nombreux maux ne voudraient pas en manquer à la maison. C'est véritablement un remède domestique et il est efficace dans de nombreux maux de même qu'il est peu dispendieux. Alors, ayez-en à la maison car vous pouvez en avoir besoin quand vous ne vous y attendez pas.

— Assez. Je te défends de pleurer. On ne veut pas te faire du mal, mais si tu n'es pas sage, on t'enfermera seule dans une chambre noire.

Les sanglots de l'enfant redoublèrent.

Mais personne ne pouvait les entendre. L'automobile roulait toujours, mais à une allure modérée, à travers la forêt.

Eugène Livet se pencha vers la fillette. Il essaya de la consoler, lui prit les mains, qu'elle n'eut pas la force de retirer.

— Voyons, mon enfant, regarde-moi, est-ce que j'ai l'air méchant ? Nous passerons ensemble deux jours à la campagne. Je te ferai sauter à la corde. Nous attraperons des papillons.

Dormeuil interrompit son compliment.

— Nous arrivons à Poissy. Je vais descendre et rentrer à Paris. N'oublie pas mes recommandations et chapitre une dernière fois la mère Chapizot.

— Tu peux être tranquille.

— A ce soir ?

— Oui, à ce soir vers huit heures.

Maurice sauta de la voiture qui s'était à peine arrêtée.

Il la regarda un instant filer. L'automobile rentra dans la forêt. Il était en effet convenu avec Eugène Livet qu'elle n'arriverait qu'assez tard à Meulan, où l'ancienne concierge, déjà prévenue, attendait la fillette et la garderait pendant quelques jours.

Louise raconta à sa maîtresse tout ce qu'elle savait de l'enlèvement, sans omettre un seul détail.

Une crise de larmes secoua la malheureuse mère quand elle apprit de quelle façon brutale la bonne avait été séparée de l'enfant, en pleine forêt.

Louise, très attachée à la petite, pleurait aussi.

Elle recommença plusieurs fois son récit sans que jamais la mère se lassât de l'entendre.

— Oui, madame, dès le départ de Paris, la pauvre mignonne avait le cœur bien gros.

— Elle comprenait que quelque chose se préparait dont elle allait souffrir.

Quand miss Ferguson rentra de Vincennes, elle trouva Valentine et la bonne ensemble en train de ressasser le même récit sans fin.

On la mit au courant.

Elle comprit aussitôt l'idée infernale de Dormeuil, mais elle ne montra pas la même émotion.

Elle rassura la mère.

— On ne lui fera aucun mal. Vous pouvez en être sûre... Dans quelques jours on vous la rendra... sans doute sous certaines conditions.

Le sort de la petite Marguerite n'avait pas l'air de préoccuper beaucoup l'Anglaise, ni même de l'émouvoir.

La facilité avec laquelle elle semblait prendre son parti de cet enlèvement ne fut pas sans choquer la mère. Toutefois Valentine ne manifesta pas sa surprise.

La gouvernante paraissait cependant très soucieuse. Mais de toute évidence elle pensait à autre chose.

Elle pensait aux dangers que pouvait courir Georges Anderson.

Quels dangers ?

Elle n'aurait su le dire.

Elle craignait tout sans savoir quoi.

COURSE À TROIS



QUI arrivera le premier ?... le Bébé, le Médecin, l'Infection ? Angoissante question !... non seulement pour la Mère, mais aussi pour le Praticien qui ne connaît que trop les périls de cette minute émouvante. Quant à l'Enfant, sa vie même est en jeu.

Que le médecin arrive bon premier... et tout ira bien. Sinon, la situation peut devenir redoutable.

D'après l'Office Fédéral des Statistiques, plus de 1200 femmes meurent en couches chaque année au Canada.

Compte tenu des 225,000 naissances annuelles dans le Dominion, ce chiffre n'est pas très élevé, — mais il pourrait l'être moins encore, minime même, si toutes les futures mamans comprenaient les précautions à prendre avant l'accouchement.

Un fort pourcentage de ces morts durant l'enfantement résulte d'empoisonnement septique, chose qui ne se produit presque jamais si le sujet consulte régulièrement son médecin, une fois par mois durant la grossesse, et si l'accouchement est pratiqué dans un hôpital ou une maternité réputés.

En de tels établissements, soyez certaine que le désinfectant "LYSOL" aidera à sauvegarder la naissance de l'enfant. Les difficiles interventions de l'obstétrique exigent la suppression intégrale

de tout organisme microbien. A cette fin, le "LYSOL" est le bactéricide standard et c'est pourquoi, dans tous les pays du monde, les grands hôpitaux et les médecins les plus renommés en préconisent l'usage.

D'autre part, la lutte de la désinfection doit continuer même après la naissance. Veillez à ce que tout ce qui le touche et tout ce qu'il peut toucher, dans la chambre des enfants, soit lavé avec une solution de désinfectant "LYSOL", préparée d'après le mode d'emploi que vous trouverez sur le flacon.

Nous nous empresserons d'envoyer, gratis et franco, à toutes celles qui attendent l'arrivée d'un enfant une brochure scientifique, intitulée « Comment on se prépare pour Bébé ».

Le "LYSOL" détruit les microbes. N'offrant aucun danger, c'est EN TOUT TEMPS un puissant bactéricide. Les médecins et les infirmières de tous les pays le recommandent depuis plus de quarante ans. Les hôpitaux modernes l'ont adopté comme antiseptique standard. Aucun autre produit analogue n'a su enlever si universellement les suffrages professionnels — aucune autre préparation n'est si communément recommandée pour l'usage au foyer.

Méfiez-vous ! Refusez toute contrefaçon ! Le véritable "LYSOL" est présenté dans un flacon brun, contenu dans un carton citron portant le nom "LYSOL".



Lysol
Disinfectant

MARQUE DE FABRIQUE "LYSOL" DEPOSEE AU CANADA

LYSOL (CANADA) LIMITED, SERVICE S-11
9 avenue Davies, Toronto 8, Canada.

Veillez m'envoyer les trois brochures françaises de la Collection LYSOL, intitulées : "Protégeons le Foyer contre la Maladie", "Éléments d'Hygiène Féminine" et "Comment on se prépare pour Bébé."

Nom _____
No _____ Rue _____
Ville _____ Province d _____ LF-3

N'OUBLIEZ PAS QUE

BOVRILVÉRITABLE
THÉ DE BOEUF

38FM

**DONNE SANTÉ
ET FORCE****GRATIS****FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET
EMBEILLISSEZ VOTRE
POITRINE****Toutes les femmes doivent être
belles et vigoureuses, et toutes
peuvent l'être grâce au Réfor-
mateur Myrriam Dubreuil**

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

**Réformateur
Myrriam Dubreuil****Engraissera rapidement les
personnes maigres**

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons **Gratis** notre brochure illustrée de vingt-quatre pages, avec échantillon **Myrriam Dubreuil**.

Notre **Réformateur** est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement
Confidentielle.

Les jours de bureau sont :

Jeu et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, CANADA.

Du moment que Dormeuil connaissait l'existence de son rival—et elle était sûre maintenant qu'il la connaissait—elle n'était plus tranquille. Elle s'attendait à quelque coup de Jarnac. C'est pourquoi elle attachait moins d'importance à la violence dont la fillette avait été victime.

Valentine, au contraire, ne pensait qu'à l'enfant. Elle avait presque oublié qu'elle avait promis sa main et son affection à un homme, et que cet homme devait horriblement souffrir, lui aussi, en présence de la catastrophe qui les atteignait tous les deux, qui se dressait, tel un nouvel obstacle, sur la route où ils devaient se réunir.

Miss Ferguson se rendit compte de cet état d'esprit et en personne adroite et prudente, elle attendit que la douleur de la mère se fût calmée pour rappeler à Valentine qu'elle n'était pas seule à se lamenter.

Elle raconta par bribes sa rencontre avec Georges à Vincennes, la douleur et la résignation du jeune homme, enfin son désir de la voir dans la soirée.

Mais la jeune femme ne protesta pas comme l'Anglaise l'avait craint, lorsqu'elle lui proposa d'aller au-devant de lui, vers les neuf heures.

— Je n'ai plus aucun ménagement à garder, dit-elle; les précautions ne sont plus de saison. J'irai au parc Monceau. D'ailleurs, j'ai besoin moi aussi de le voir. J'ai besoin de courage. Qui m'en donnerait si ce n'est lui ?

Et sur le coup de neuf heures, elle sortit avec la gouvernante.

Elle avait compris que Maurice ne rentrerait — s'il rentrait — que très tard dans la soirée et elle était heureuse de pouvoir abréger les heures cruelles de l'attente.

A la porte même du parc elle rencontra Georges.

Le jeune homme s'avança dès qu'il la vit, lui prit les deux mains et les garda longtemps dans les siennes sans dire un mot.

Valentine se taisait aussi.

Une émotion indicible les empêchait de parler.

Ils marchèrent. Ils s'enfoncèrent dans le parc recherchant les allées les plus désertes les moins éclairées. A petits pas ils firent le tour des pelouses, des pièces d'eau, des massifs de verdure au milieu desquels se dressait de loin en loin la blancheur d'un marbre, pieux souvenir des vivants à l'adresse d'un mort illustre.

Autour d'eux, c'était la paix, le calme, la sérénité des soirées d'été. C'était une oasis de silence au milieu du bruit de la grande ville.

Ils parlaient peu, car ils n'avaient pas besoin de mots pour se communiquer leurs pensées.

Ils songeaient l'un et l'autre à l'étrangeté, à l'amertume de leur destinée. Quand donc auraient-ils fini de souffrir ? Jamais sans doute. Ils s'étaient rencontrés trop tard... La vie aurait été trop belle pour eux s'ils s'étaient connus plus tôt. Les dieux sont jaloux des hommes. Ils ne peuvent supporter de les voir pleinement heureux. Le sort de l'homme est de souffrir et les meilleurs souffrent davantage parce qu'ils offrent plus de prise aux meurtrissures de la vie.

Sous le choc de ces pensées, une mélancolie triste et tendre envahis-

sait l'âme de Georges et de Valentine.

Lui si fort, si courageux d'ordinaire, ne savait ce soir-là que se plaindre et gémir. Il évoquait le bonheur qu'il aurait ressenti à se promener ainsi avec elle sous d'autres cieux, loin de ce Paris maudit, et il en parlait comme d'une chose qui ne se réaliserait jamais.

— Bien souvent, en rêve, disait-il, je me suis vu marchant à vos côtés, sous un ciel resplendissant d'étoiles, goûtant une félicité inconnue des mortels. Nous allions à pas lents sous les magnolias en fleurs dont le parfum nous grisait. Tout était bleu autour de nous. Où étions-nous ? Sur les sommets du Tyrol ? Sur les bords du lac de Palanza ? Dans les bois d'oliviers où si souvent votre image m'apparut?... Je ne sais. Qu'importe du reste ? Le rêve, c'est le meilleur de la vie et vous m'avez donné le plus doux qu'on puisse avoir ici bas.

Il parlait au passé.

L'avenir n'existait-il donc plus pour lui ?

Valentine ne le remarquait pas encore, trop inclinée elle-même à penser et à parler comme lui.

Elle répondit :

— J'ai fait bien souvent le même rêve. J'y mettais peut-être moins de poésie, mais à coup sûr autant de bonheur. Vivre près de vous, Georges, n'entendre jamais qu'une parole loyale, sentir près de moi battre un cœur sincère, lire dans les yeux de celui qu'on aime comme dans un livre et derrière les prunelles bleues sentir la flamme de l'amour, voilà le songe que j'ai caressé, le songe qui me berce et qui souvent me visite la nuit...

— Ma chère aimée, que n'aurais-je donné pour pouvoir réaliser votre rêve ?

— Eh ! quoi, l'espoir de transformer un jour la rêve en réalité ne lui est-il donc plus permis ?

Ce fut miss Ferguson qui fit cette remarque à voix basse.

Elle les accompagnait dans leur promenade, mais de façon si discrète, qu'ils avaient oublié sa présence. Elle s'approcha d'eux et elle gronda le jeune homme, comme son âge le lui permettait.

— Voyons, Georges, vous êtes un homme, et vous montrez la faiblesse d'une femme ou d'un enfant. Quel courage aura Valentine quand vous en avez si peu ?

Georges se cabra et réagit sous le reproche comme le cheval qui s'est assoupi en route se réveille sous le coup de fouet.

— Vous avez raison, miss. Je vous demande pardon, Valentine, de me plaindre quand je ne devrais penser qu'à vous et à vos propres souffrances.

Il essaya de reconforter la jeune femme et de descendre du rêve dans la réalité.

Mais, insensiblement et toujours, la conversation reprenait le tour mélancolique du début et quand ils se quittèrent en se donnant rendez-vous, le lendemain, à l'hôtel Victoria, Valentine était peut-être plus découragée que lorsqu'elle était arrivée.

Elle rentra chez elle.

Naturellement, Maurice n'avait pas paru.

— Je vais l'attendre toute la nuit, dit-elle à l'Anglaise. Voulez-vous

coucher ici ? Vous me ferez plaisir en restant.

Miss Ferguson avait une chambre toujours prête, auprès de celle qu'elle chérissait comme son enfant. Souvent elle ne rentrait pas chez elle et couchait boulevard Malesherbes.

Sans hésitation, elle répondit :

— Oui, mon enfant, je coucherai ici. Je voudrais toutefois passer chez moi quelques instants.

— Il est bien tard.

— Ma bonne doit m'attendre. J'ai des ordres à lui donner.

— Ne pourriez-vous envoyer Louise ?

— Je préfère y aller moi-même.

— Comme vous voudrez. Alors, à tout à l'heure !

— A bientôt, mon enfant.

L'Anglaise déposa un baiser sur le front de la jeune femme. Et avec la légèreté qui la caractérisait et qui lui donnait l'allure d'une souris qui trotte, elle s'en alla.

Valentine resta seule dans sa chambre, en proie à ses pensées. Plusieurs fois, ses lèvres attendries murmurèrent deux mots, toujours les mêmes :

— Georges ! Marguerite !

Ces deux noms, ces deux êtres, c'était toute sa vie.

C'était eux seuls qu'elle aimait ; pour eux qu'elle souffrait, pour eux qu'elle gardait le terrible secret, l'abominable révélation dont le poids pèserait toujours sur sa conscience. Elle songeait à l'un à l'autre, aimant également l'enfant et l'ami qui demain deviendrait son époux.

Et à penser à eux, le temps passa très vite.

Quand miss Ferguson arriva, elle ne songea pas à lui faire remarquer qu'elle avait été bien longtemps absente, qu'il était plus de minuit.

Elle la regarda avec des yeux si pleins d'une autre image qu'elle n'observa pas que l'Anglaise avait une figure bouleversée.

Il fallut que la vieille fille se laissât tomber dans un fauteuil, avec un soupir et un geste de lassitude infinie, pour qu'elle s'en aperçût.

— Mais que vous arrive-t-il, miss ? Vous êtes pâle à faire peur. On dirait que vous allez vous trouver mal.

Elle se précipita, prit sur une coiffeuse un flacon de sels, le fit respirer à la vieille gouvernante qui effectivement avait fermé les yeux et se trouvait mal.

Elle les rouvrit aussitôt.

— J'ai eu un étourdissement. Je suis brisée ! Ne vous effrayez pas, ce ne sera rien.

Valentine la regardait sans oser préciser les craintes qu'elle éprouvait. Pourtant elle demanda :

— Que vous est-il arrivé ? Est-ce que vous avez appris quelque chose ?

— Au fait, vous êtes restée bien longtemps dehors. Dites-moi la vérité... Il s'agit de Marguerite, n'est-ce pas ?

— Non, vous vous trompez.

— Je le jure. Je n'ai rien appris au sujet de la chère enfant.

— Alors quoi ?

— C'est autre chose que j'ai appris.

— Quelque chose de grave ?

— Oui.

— Mais quoi donc ? Vous me faites mourir !

— Je suis moi-même plus morte que vive.

— Que se passe-t-il ? Voyons, parlez, je vous en supplie.

— Ils vont se battre en duel.
— Se battre... en duel... Je ne comprends pas.

— Dormeuil a provoqué Georges. Ils vont se battre... à l'épée... dans quelques heures, aux premières lueurs du jour, comprenez-vous?

Valentine poussa un cri.

— Si je comprends!... Mais il va le tuer! C'est un nouveau crime, miss, qui se prépare. J'en suis certaine, il le tuera. Maurice est de première force à l'épée, et la trahison aidant... Georges est un sentimental, un rêveur; depuis longtemps, il a renoncé à faire des armes; je vous le répète, miss, il est perdu!

Puis, avec une autorité farouche:

— Non, non, il n'est pas perdu, car ce duel n'aura pas lieu, je vous le jure, miss Ferguson. Ce monstre ne me pendra pas, après avoir tué mon père, après m'avoir enlevé mon enfant, il ne me prendra pas ce qui me reste de plus cher au monde, non, non, c'est impossible!

— "Il ne peut pas tout me prendre. Ce serait à douter de la justice divine!... Georges ne se battra pas... Je vais le lui défendre. On ne se bat pas d'ailleurs avec un criminel, avec un assassin!"

L'Anglaise crut que le jeune femme divaguait:

— Calmez-vous, mon enfant!...

— Le mot m'a échappé, tant mieux. Ah! le bandit, il lui faut encore la vie de Georges, il ne l'aura pas... Il va me trouver devant lui, et à la face de tous, je crierai, s'il le faut, que l'on ne se bat pas avec un parricide... On l'envoie au bagne, à l'échafaud, oui, je dis au bagne, à l'échafaud!

Miss Ferguson regardait son ancienne élève d'un air égaré, se demandant si elle ne devenait pas folle.

Alors, la malheureuse, s'approchant d'elle, lui prit les mains et lui dit:

— Vous croyez que je divague, parce que je traite Maurice d'assassin. En effet vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir! Mais je vais tout vous dire, ma chère miss. Vous connaîtrez aussi bien que moi l'indignité de l'homme dont je porte encore le nom—oh! pas pour longtemps. Aussi bien ce secret me tue, il m'étouffe. En vous le confiant, à vous qui aimez Marguerite et Georges comme je les aime, il me semble que je partagerai le fardeau et que le poids m'en paraîtra moins lourd.

Elle raconta alors à l'institutrice, terrifiée, ce qui s'était passé la nuit du crime, comment elle avait vu sortir, vers minuit, un homme de la fabrique, par la rue de Bagneux.

Elle dit ses premiers soupçons, ses doutes longtemps traités de folie, la quasi-certitude, acquise, un soir, sur son balcon, enfin l'aveu sorti le matin même de la bouche du coupable.

Elle dit tout cela dans une agitation extraordinaire, désordonnée, de lionne en cage, avec des éclats de voix suivis de silences et de mots chuchotés à l'oreille de la fidèle amie.

Elle conclut avec une âpreté farouche et sauvage:

— Maintenant, croyez-vous, miss, que Georges puisse se battre avec lui? Franchement, dites, est-ce qu'on se bat en duel avec un parricide?

Certes non, l'Anglaise ne croyait pas qu'un honnête homme pût se battre en duel avec un assassin.

Seulement Georges ignorait que Maurice avait tué, lâchement, pour voler peut-être!

Elle répliqua donc:

— Mais Georges ignore tout cela.

— J'irai le lui dire.

— C'est à la pointe du jour qu'ils se battent.

— Nous n'avons donc pas une minute à perdre. Venez avec moi, miss.

— Où voulez-vous aller?

— Chez Georges, à l'hôtel Royal.

— Maintenant, au milieu de la nuit?

— Il le faut bien, puisque vous me dites vous-même qu'ils doivent se battre à la première heure du jour. Je suis bien obligée de l'avertir, de lui faire connaître enfin la vérité.

— Et s'il ne vous croit pas. J'avertirai ses témoins. Tant pis. Je dirai tout. J'y suis résolue. Je crierai la vérité aux passants s'il le faut. Je n'ai plus rien à ménager du moment que la vie de Georges est en danger, car, je le sens, si ce duel a lieu, le malheureux est perdu!...

"Ah! que l'on sache tout. Que ce cauchemar finisse et que ce misérable soit puni... Vous le voyez vous-même, je n'ai que trop tardé de parler!"

Valentine allait et venait à travers la pièce dans un état d'exaltation incroyable.

— Donnez-moi mon chapeau, dit-elle. Venez, partons.

La gouvernante leva les mains au ciel, murmura une courte et ardente prière et sans formuler aucune nouvelle objection elle suivit la jeune femme.

Qu'aurait-elle pu dire? Le récit qu'elle venait d'entendre la faisait frissonner d'horreur.

Tant pis! Valentine avait raison. Le mieux était de faire connaître et au besoin de proclamer la vérité.

Le salut de Georges Anderson était à ce prix.

Il n'y avait pas d'autres moyens de le sauver.

Les deux femmes sortirent, descendirent à pied le boulevard Maeshers jusqu'à la Madeleine.

Là elles prirent la rue Royale, et ensuite la rue de Rivoli.

Elles arrivèrent en face de l'hôtel où Georges habitait.

Elles s'arrêtèrent quelques secondes sur le trottoir qui longe la terrasse du jardin des Tuileries.

— Il y a de la lumière chez lui, remarqua à voix basse miss Ferguson. Regardez au troisième étage, les deux fenêtres à gauche.

Georges Anderson, en effet, était chez lui.

Il écrivait, il prenait ses dernières dispositions pour le cas où le duel qui devait avoir lieu dans quelques heures lui serait fatal.

Il était brave et courageux et ne craignait rien pour lui-même.

Mais il redoutait tout pour Valentine.

Néanmoins, pas un instant il n'avait songé à se dérober.

C'était un homme d'honneur et, si indigne que fût Maurice Dormeuil—il ignorait d'ailleurs son crime,—il avait conscience qu'il devait la réparation que le mari de Valentine lui demandait.

Les choses s'étaient passées très simplement.

UNE INVITATION

Les meilleurs marchands du Canada vous invitent à essayer un **RONSON**, que vous aurez ou non l'intention d'acheter un. Ils veulent ainsi que vous sachiez pourquoi ils le **RONSON** le

MEILLEUR BRIQUET DU MONDE

Examinez les plus nouveaux avantages du **RONSON**. Expérimentez son fonctionnement d'une simplicité tout simplement merveilleuse. Un coup de pousse et tout est dit.

Commandez le

Catalogue gratuit de cadeaux plein d'excellentes suggestions pour cadeaux de toutes circonstances. (Indiquez le nom du marchand, si possible)



APPUYEZ—
il s'allume
LÂCHEZ—
il s'éteint

RONSON PRINCESS
Briquet de poche

C'est le moment
d'AVOIR un

RONSON

LE MEILLEUR BRIQUET DU MONDE

... et quel
CADEAU
à offrir!



RONSON PET
Compact et mince



RONSON RONDETTE
Forme de montre—
lignes modernes



RONSON TUXEDO
Porte-cigares et
briquet combinés



RONSON
Briquet de
table. Un des
nombreux modèles
pour maison
et bureau.

Allumez une fois avec un **RONSON** et vous ne voudrez plus entendre parler d'aucun autre briquet.

Chaque modèle **RONSON** est un trésor dont personne ne veut se départir.

Le fonctionnement d'un briquet n'a jamais été aussi simple, aussi pratique ni aussi efficace!

Comme matière première, dessin, finice qu'on peut acheter de mieux—le placement le plus avantageux et le plus durable.

Offrez des cadeaux **RONSON**—on vous en sera toujours reconnaissant.

MARCHANDS—veuillez nous envoyer le nom de votre fournisseur.

RONSON

Fabriqué au Canada par
DOMINION ART METAL WORKS, Limited
8 Commodore Building Toronto, Ont.



GRATIS

aux
Ménagères

Adressez-nous cette annonce avec un certificat attaché à une bouteille de Liquid Veneer et nous vous enverrons, ABSOLUMENT GRATIS, une magnifique cuillère à thé de modèle parisien gravée à vos initiales. Une seule annonce pour chaque certificat.

Le certificat vous donne également droit à une belle argenterie de table en argent plaqué, dont chaque morceau est gravé à vos initiales, contre la modique somme indiquée sur le certificat, pour payer la gravure et la poste.

LIQUID VENEER

ECHANTILLON
GRATIS

Ou si vous préférez, faites venir une bonne bouteille de Liquid Veneer de 10c gratis et apprenez ainsi comment vous procurer pour presque rien un "coffret d'argenterie" complet. Vous recevrez aussi une histoire intéressante : "Comment m'a enrichie le Liquid Veneer".

Le Liquid Veneer est merveilleux pour épousseter, nettoyer et polir. Il entretient à l'état de neuf meubles, boiserie et automobiles. Préserve indéfiniment tout fini.

LIQUID VENEER
CORPORATION
81 Liquid Veneer Bldg.,
Fort Erie North, Ont.



La Mixture Buckley bannit le rhume - A l'ouvrage le lendemain

Il n'est pas étonnant que Mme Withershaw, de Port Arthur, Ont., dise que la MIXTURE BUCKLEY est le meilleur remède qu'elle ait jamais employé pour le rhume. Elle écrit : "Mon mari a pris un mauvais rhume cette année. Je lui ai donné deux doses de Mixture Buckley et le lendemain matin, il était si bien qu'il se rendit à son ouvrage comme d'habitude."

C'est ce soulagement rapide et sûr qui fait de la MIXTURE BUCKLEY le remède pour la toux et le rhume qui se vend le plus au Canada. Si vous avez la toux, le rhume, la grippe ou la bronchite, prenez la Mixture Buckley.

"Elle est rapide comme l'éclair" — Une simple gorgée le prouve.

Refusez les substitutions.

NERFS TREMBLANTS

Quand vos nerfs sont aigüés... quand vous ne pouvez supporter le bruit des enfants... quand tout ce que vous faites est un fardeau... quand vous êtes irritable et morose... essayez le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, 98 femmes sur 100 disent en avoir bénéficié.

Il vous donnera le surplus d'énergie dont vous avez besoin. La vie vous semblera, de nouveau, digne d'être vécue.

Ne retardez pas un seul jour — recourez à ce remède qui vous soulagera. Achetez-en une bouteille aujourd'hui, chez votre pharmacien.

LE COMPOSÉ VÉGÉTAL DE

Lydia E. Pinkham

L'ASTHME NE DISPARAIT PAS TOUT SEUL. — Ne faites pas l'erreur d'attendre que l'asthme disparaisse de lui-même. Pendant que vous attendez, le mal prend sûrement une emprise plus forte et vous vivez dans le danger d'attaques de plus en plus fortes. Le Remède pour l'Asthme du Dr J. D. Kellogg pris à temps empêchera votre état de devenir chronique et vous épargnera des heures de terribles souffrances.

Maurice s'était présenté, à l'hôtel Royal, à deux heures, et lui avait fait passer sa carte.

La surprise de Georges avait été grande.

Il avait pâli. Un léger tremblement avait secoué sa main. Mais il n'avait pas tardé à reprendre son sang-froid et il avait dit au garçon, sans émotion apparente :

— Priez M. Dormeuil de vouloir bien entrer.

Dans le petit salon attendant à la chambre à coucher, les deux hommes restèrent quelques secondes en face l'un de l'autre, se toisant du regard.

— Vous êtes bien M. Georges Anderson? demanda Maurice Dormeuil d'une voix sèche.

— Oui, monsieur.

— C'est donc vous qui êtes l'ami de madame Dormeuil, et qui avez formé le projet de l'enlever aujourd'hui même? Inutile de nier. Tenez, voici mon gant que je vous jette à la figure, en attendant que nous nous rencontrions sur un autre terrain.

Dormeuil lança le gant qu'il tenait à la main.

Mais Georges reculant d'un pas sut l'éviter.

— C'est bien, monsieur, dit-il d'une voix calme. Je suis à votre disposition.

— Mes témoins vont venir vous trouver. Je me retire. Mais auparavant voulez-vous me permettre de vous adresser une demande?

Anderson inclina légèrement la tête en signe d'assentiment.

— Si vous le voulez bien, le nom de madame Dormeuil ne sera pas prononcé. Nos témoins eux-mêmes ignoreront la cause du duel.

Une émotion poignante étreignait le cœur de Georges. Il s'inclina une seconde fois pour acquiescer à la demande de Maurice et, dans le fond de son cœur, il lui en sut un gré infini.

— C'est donc entendu, reprit Dormeuil. Et puisqu'il faut une cause à un duel, je vous propose celle-ci : vous avez tenu sur mon compte des propos outrageants. Je vous en ai demandé raison et vous avez aggravé votre cas en me les répétant en face.

— Si vous voulez...

Les deux hommes croisèrent un dernier regard de haine et de défi et Maurice s'éloigna sans saluer.

Une heure après, ses témoins se présentaient à l'hôtel Royal.

Georges Anderson les mit immédiatement en rapport avec les siens.

Et toute tentative de conciliation paraissant devoir échouer, les témoins réglèrent les conditions de la rencontre et en fixèrent l'heure : le lendemain matin, à sept heures, dans l'île de la Grande-Jatte.

Maurice et Georges avaient donné à leurs amis des instructions précises ; le premier leur avait recommandé d'exiger pour le combat des conditions très dures. Il avait le choix des armes en qualité d'offensé. Il choisit l'épée où il était de première force.

Anderson avait donné l'ordre à ses témoins d'accepter sans soulever la moindre difficulté, les conditions proposées par l'adversaire.

Le duel devait donc être des plus sérieux.

L'un ou l'autre pouvait y laisser la vie.

Le sort de Valentine allait se jouer dès l'aurore, devant quatre témoins,

sous les grands arbres qui ont déjà vu tant de combats tragiques.

Mais la jeune femme était décidée à tout faire pour empêcher cette rencontre, avertie par un secret pressentiment que si elle avait lieu, elle serait fatal à l'homme qu'elle aimait, à celui des deux combattants qui était particulièrement digne d'estime et de sympathie.

C'est ce qui fait l'absurdité du duel, c'est ce qui le condamne irrémédiablement aux yeux de tous les gens sensés.

Le duel n'est pas seulement une institution archaïque et barbare, c'est surtout une institution absurde.

Deux hommes se rencontrent sur le terrain ; l'un a outragé l'autre, et comme réparation la victime reçoit un coup d'épée ! L'un est un honnête homme, l'autre un gredin ; c'est l'honnête homme qui est blessé, quelquefois mortellement, et le gredin s'en tire, n'ayant qu'une mauvaise action de plus sur la conscience.

Madame Dormeuil se rappelait un duel qui avait fait grand bruit, l'année précédente : un aimable jeune homme tué par un mari qui vivait de l'inconduite de sa femme, et dont la moralité valait celle de son mari.

Les coquins apportent dans le duel, comme dans toutes leurs entreprises, une audace, une ruse, un manque de scrupules qui aident singulièrement le hasard—ce hasard stupide qui fait mourir bêtement un grand savant comme Curie en le jetant sous les roues d'un camion ou d'un autobus.

— Non, non, se jurait à elle-même Valentine, ce duel n'aura pas lieu. Le coquin ne tuera pas l'honnête homme. Je saurai bien l'en empêcher !

Elle resta quelques minutes avec miss Ferguson, sur le trottoir, en face de l'hôtel, avant de se décider à y pénétrer.

La jeune femme n'hésitait pas, mais elle était très émue.

C'était là, derrière cette fenêtre entrouverte, que l'être si bon et si digne d'estime qui s'était dévoué pour elle, attendait le moment où il exposerait sa vie, où il croiserait le fer contre le véritable monstre qui l'avait fait tant souffrir !

Elle murmura dans un sanglot :

— Je serais une criminelle, digne de toutes les malédictions, si je laissais accomplir ce nouveau crime !

Sous les arcades, de l'autre côté de la chaussée, un homme faisait les cent pas. Il avait l'air d'un promeneur attardé. En réalité, il ne perdait pas de vue les deux femmes et quand elles traversèrent la rue, se dirigeant de son côté, il fit demi-tour et avant elles, il pénétra dans l'hôtel.

Madame Dormeuil et miss Ferguson s'adressèrent au veilleur de nuit :

— Nous désirons voir immédiatement M. Georges Anderson ; veuillez le lui faire dire ou mieux lui faire porter un mot que je vais écrire.

Le garçon toisa les deux femmes qui se présentaient à cette heure de la nuit pour voir un jeune homme.

Mais le regard sévère de l'Anglaise lui fit baisser les yeux et arrêta net les mauvaises pensées en train de germer dans son esprit.

— Si vous voulez me suivre, répondit-il, je vais vous donner du papier et de l'encre.

Valentin écrivit rapidement :

"Mon cher Georges,

"J'ai besoin de vous voir tout de suite. J'ai des choses graves à vous révéler."

"VALENTINE."

Elle mit la lettre sous enveloppe et cacheta.

Le veilleur sonna et un valet de chambre parut bientôt.

C'était Laurent, l'ami d'Eugène Livet.

— Remettez cette lettre à M. Anderson, lui dit le veilleur.

— Mais s'il dort, objecta le valet.

— Il y a de la lumière chez lui, répliqua vivement miss Ferguson. En tout cas, comme il s'agit d'une chose extrêmement urgente, au cas où il dormirait, ne craignez pas de le réveiller.

— C'est bien, madame.

Laurent s'éloigna rapidement et prit l'escalier.

Mais arrivé au troisième étage, il se garda bien de frapper à la porte de Georges Anderson. Il entra sans hésiter dans la pièce voisine, dans la chambre qu'avait louée Eugène Livet et qu'il avait eu la précaution de conserver.

Maurice avait chargé son complice de surveiller madame Dormeuil pendant toute la nuit.

Livet était revenu de Meulan à huit heures du soir, après avoir remis à la mère Chapizot la petite Marguerite, la pauvre mignonne toute en pleurs.

Maurice, dont la journée avait été très occupée, l'attendait cependant.

Après avoir reçu l'assurance que tout s'était bien passé à Meulan, il avait prié Eugène de consacrer sa nuit à surveiller sa femme.

— Je coucherai moi-même à deux pas de l'hôtel Royal, à l'hôtel Continental. Tu viendras m'avertir s'il y a du nouveau.

Le sang-froid de cet homme, pensant à tout dans cette journée mémorable, était véritablement extraordinaire.

A deux heures il avait provoqué Georges en duel.

Puis il avait constitué ses témoins.

Avant quatre heures il avait enlevé la fillette et l'avait conduite jusque dans la forêt de Saint-Germain.

Et le soir, à la veille d'un duel où il pouvait mourir, il n'oubliait rien ; il prenait encore des précautions.

De tels hommes seraient capables de grandes choses, s'ils appliquaient à une oeuvre utile et honnête les réelles qualités d'énergie et de sang-froid dont la nature les a doués.

Mais tous leurs instincts les poussent à mal faire. Le travail leur répugne. L'intrigue et la ruse seules les séduisent. Ils ne sont vraiment à leur aise que lorsqu'il s'agit d'assouvir leurs passions et de nuire à autrui.

Le seul génie qu'ils aient, c'est le génie du mal.

Eugène Livet avait donc suivi miss Ferguson et madame Dormeuil depuis le boulevard Malesherbes, et quand il avait été sûr qu'ils allaient voir Georges Anderson, il avait aussitôt pris les devants ; il était rentré dans sa chambre, avait averti Laurent de son retour et de l'arrivée imminente des deux femmes.

Quelques instants après, le valet de chambre mettait Eugène Livet au courant de ce qui se passait et lui montrait la lettre que Valentine avait écrite.

(Suite à la page 33)

Les Deux Orphelins

EPISODE NUMERO 21



1—Jack fut embauché sur le bateau où lui et son ami avaient été si bien accueillis. Il fut chargé de porter les repas aux officiers.



2—L'un de ceux-ci, le quartier-maître était sournois. Un jour Jack entendit que l'officier préparait une révolte contre le capitaine.



3—L'affaire était déjà décidée. Les conspirateurs mettraient d'un instant à l'autre leur projet à exécution. Il fallait agir vite.



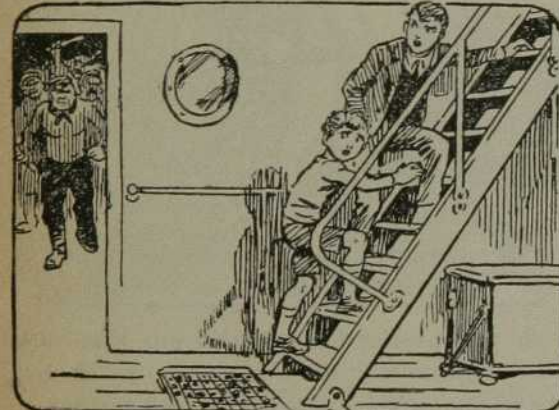
4—Rapidement, Jack alla prévenir son ami James de monter sur le pont. Mais James ne voulut pas croire à une telle révolution.



5—C'est à ce moment que nos deux amis entendirent le bruit des conspirateurs qui s'approchaient. L'instant était très critique.



6—En hâte, Jack et James grimpèrent les escaliers à pic. C'était la nuit et il faisait sombre, ce qui retardait beaucoup leur fuite.



7—Heureusement le quartier-maître, chef de la révolte, ne les vit pas car il les eût sans doute poursuivis et peut-être assommés.



8—Mais nos braves amis n'eurent pas le temps d'avertir le capitaine. Les révoltés étaient sur le pont et s'avançaient très vite.



9—Alors, Jack ouvrit promptement une boîte de fusées servant à signaler, il en alluma plusieurs qui montèrent bien haut.



10—Heureusement l'obscurité était encore assez grande pour que les signaux de détresse fussent vus de loin. Mais il était temps.



11—Les révoltés avaient déjà enfermés le capitaine et les officiers, en attendant de les jeter à la mer. Puis bientôt le jour parut.



12—Les deux enfants furent saisis. Les mutins étaient irrités de n'avoir pu les empêcher d'envoyer les signaux. Que feront-ils?

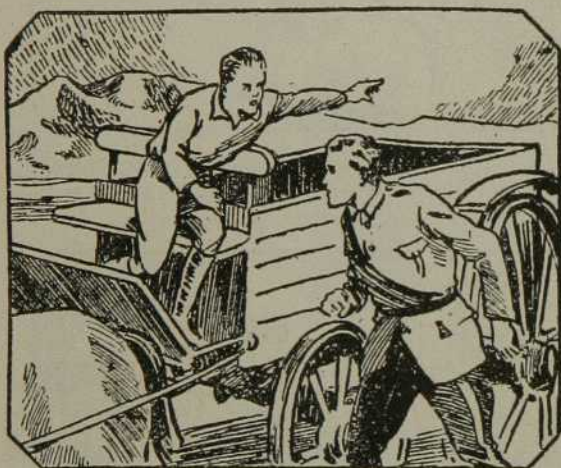
(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine)



Nouvelles Aventures du Capitaine Jolicoeur



EPISODE NUMERO 10



1—Grâce à son courage, le Capitaine Jolicoeur avait sauvé la vie d'un jeune garçon. Celui-ci ne tarda pas à lui en être reconnaissant.



2—Il raconta à son sauveteur comment, au cours de ses randonnées, il avait vu des hommes entrer dans une mystérieuse caverne.



3—L'officier comprit aussitôt que c'était là le repaire du Masque Noir et de sa bande. Le garçon lui en indiqua l'entrée.



4—Sans hésiter le capitaine entreprit de descendre sur le chemin en bordure du précipice. Il attacha une corde à la roue de la voiture.



—C'était un grand risque qu'il prenait car s'il était attaqué il ne pourrait pas résister à plusieurs adversaires dangereux.



6—La caverne descendait en une pente raide où se trouvaient de nombreuses marches. Le Capitaine arriva à une rivière souterraine.



7—Une vieille embarcation se trouvait attachée à un piquet. Une corde reliant les deux rives servait à tirer la chaloupe des deux bords.



8—Quelques instants plus tard, il se trouvait dans une seconde caverne au bout de laquelle brillait la lumière ardente du soleil.



9—Avec des précautions, le Capitaine Jolicoeur s'avança. Il aperçut alors un groupe de maisonnettes placées au fond d'un grand ravin.

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine)

(Suite de la page 30)

Sans une hésitation, Livet l'ouvrit et la lut.

— C'est bien ça, murmura-t-il. Elle a appris le duel. Elle vient pour l'empêcher; qui sait, peut-être, pour l'entraîner, pour lui faire quitter Paris à l'instant même.

"Diable, diable, voilà qui est grave.

Sans faire attention à Laurent, Eugène fit quelques pas à travers la pièce, tout en continuant à monologuer:

— Réussira-t-elle à l'entraîner? Ce garçon m'a l'air d'un homme d'honneur, c'est-à-dire d'un jobard. Il aura honte. Il ne voudra pas se dérober, se disqualifier, comme disent ces messieurs de la haute. Donc, il restera, il résistera à sa belle... Il a promis de se battre, il voudra tenir sa promesse.

"Oui, mais... les femmes ont des arguments auxquels on cède toujours. Les larmes d'abord, le reste ensuite... Quand je pense que Mercédès fait tout ce qu'elle veut de moi, qui suis un homme cependant!...

"Ce qui veut dire que si mon Anglais voit cette Valentine, s'il la reçoit chez lui, nous sommes roulés! Il ne faut donc pas qu'il la reçoive...

"Comment empêcher la rencontre?

"Faire dire par Laurent à madame Dormeuil qu'il ne veut pas la recevoir? Non, elle ne se tiendrait pas pour battue. Elle trouverait certainement autre chose. C'est sur lui qu'il faut agir.

Il continua de faire quelques pas en silence; puis il se frappa le front et s'écria tout joyeux:

— Cette fois, j'ai trouvé!

Il s'assit devant la table, remit la lettre de Valentine dans une enveloppe qu'il cacheta.

Puis, il prit une feuille de papier et il écrivit:

"Monsieur,

"Vous êtes un homme d'honneur. "Vous m'avez promis que le nom d'une femme ne serait pas prononcé à propos de notre duel. Je pense donc que vous ne recevrez pas la personne qui se présente chez vous à cette heure de la nuit. Ce serait m'outrager gravement; ce serait manquer à votre parole; ce serait me donner le droit de douter de votre probité.

"En vous refusant à l'entrevue qu'on sollicite de vous, en quittant l'hôtel Royal et en sortant par la rue Saint-Honoré, alors qu'on vous attend à la porte de la rue de Rivoli, vous agirez en honnête homme et je n'attends pas moins de vous.

"Maurice DORMEUIL."

Les coquins savent admirablement jouer, pour duper les honnêtes gens, des sentiments les plus nobles, qui leur sont d'ailleurs étrangers, mais dont ils se font une arme redoutable.

Eugène Livet avait pensé qu'il n'y avait qu'un moyen d'obliger Georges à ne pas recevoir Valentine: c'était de faire appel à son sentiment de l'honneur.

Il relut sa lettre et il murmura en la cachetant:

— Il ne connaît pas l'écriture de Dormeuil. Et puis, la connaîtrait-il, il sera trop troublé pour s'apercevoir que ce n'est pas la sienne.

Il donna ses instructions à Laurent:

— Tu vas entrer chez lui. Tu lui diras: "Une dame qui vous attend en bas et qui paraît très agitée, m'a char-

gé de vous remettre cette lettre." Ne te trompe pas, c'est celle-ci. Tu lui donneras le temps de la lire, et même de réfléchir.

"Puis, tu ajouteras: "Peu après l'arrivée de cette dame, un garçon est venu et m'a remis pour vous cette seconde lettre."

"S'il te demande si on peut sortir de l'hôtel sans être vu, tu lui expliqueras que c'est très facile par la rue Saint-Honoré.

"Il ne faut pas qu'il reçoive la dame qui demande à le voir. As-tu compris?"

— Parfaitement.

— Alors, va vite, car la dame finirait par s'impatisser; peut-être monterait-elle.

— Non, on ne la laisserait pas monter sans ordre.

— Enfin, il vaut mieux se hâter.

— Je file.

Laurent frappa à la porte voisine, et comme on ne répondait pas, il frappa de nouveau, plus fort, cette fois.

— Qu'est-ce qu'il y a, demanda Georges Anderson.

Laurent essaya d'ouvrir, mais la porte était fermée à clef.

— Monsieur, j'ai une lettre à vous remettre.

— Une lettre?

— Oui, monsieur.

La porte s'ouvrit. Le garçon entra et tendit l'enveloppe en disant:

— Elle m'a été remise par une dame qui attend en bas et qui paraît très agitée.

Anderson regarda le valet de chambre une seconde. Puis il décacheta le pli et lut les quelques mots qu'avait griffonnés Valentine.

Sa surprise fut telle qu'il ne fut pas maître de lui et qu'il porta la main à son cœur pour en comprimer les battements.

Valentine! C'était elle qui désirait lui parler. Mais que voulait-elle lui dire, à cette heure indue? Il fallait que ce fut bien grave pour qu'elle vint le trouver, en pleine nuit, à l'hôtel.

Et tout à coup il comprit.

Elle avait appris le duel. Miss Ferguson avait remarqué son air soucieux, la mélancolie de son dernier adieu.

Et elle venait peut-être pour lui donner du courage et lui affirmer qu'elle serait de cœur avec lui dans ce combat redoutable. Peut-être au contraire venait-elle pour le détourner de son devoir. Mais cette dernière supposition lui parut absurde; Valentine était courageuse, Valentine connaissait les devoirs, souvent pénibles que l'honneur impose.

Elle ne pouvait donc pas lui conseiller de se dérober, d'avoir l'air de fuir devant Dormeuil.

Venait-elle donc lui dire adieu?

Dans ce cas l'entrevue serait bien douloureuse. Comme il aurait mieux valu qu'elle ne sût rien!

Laurent l'observait de l'oeil. Quand il jugea qu'il lui avait laissé le temps suffisant pour réfléchir, il lui tendit la seconde lettre, celle que Livet avait écrite, en lui débitant le petit boniment que son complice avait préparé.

Georges Anderson fut si surpris qu'il hésita une seconde avant de prendre la lettre. Puis il la saisit d'un geste brusque, déchira l'enveloppe et chercha aussitôt la signature.

Maurice Dormeuil!

Comment corriger l'"indigestion acide"



Pour soulager le mal en quelques instants

Les médecins disent que beaucoup de personnes qui prétendent avoir un "estomac faible", ne souffrent pas d'autre chose que d'acidité d'estomac. Cela provient de ce que les aliments habituels sont trop souvent producteurs d'acidité. Par exemple, des aliments nécessaires à la vie tels que les viandes, les amidons, les sucreries.

Les effets en sont très incommodes... douleurs, gaz... lourdeur après les repas, qui empoisonnent votre vie. Cependant on peut ordinairement corriger cet état en quelques minutes.

QUE FAIRE

S'il vous arrive parfois que votre estomac est détraqué par l'acidité, prenez un peu de Lait de Magnésie Phillips après les repas. Celui-ci neutralise presque immédiatement l'acidité stomacale, cause de votre malaise.

Vous avez moins de maux de tête et d'indigestions. Vous vous sentez renaître. Et ce qui est mieux, vous pouvez bientôt manger encore comme les autres.

Essayez cela une première fois. C'est vraiment merveilleux. Prenez le PHILLIPS bien connu sous forme liquide, ou bien le nouveau Lait de Magnésie si commode en tablettes. Et assurez-vous que l'on vous donne le véritable Lait de Magnésie PHILLIPS.

FABRIQUE AU CANADA

Aussi en tablettes:

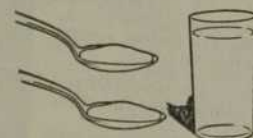
Les Tablettes de Lait de Magnésie Phillips se vendent maintenant dans toutes les pharmacies. Chaque petite tablette vaut une cuillerée à thé de véritable Lait de Magnésie Phillips.



LES SYMPTOMES D'"ACIDITE STOMACALE"

Indigestion	Manque
acide	d'appétit
Auto-intoxication	Maux de tête fréquents
Nausées	Faiblesse
Aigreurs	Insomnie
d'estomac	Acidité buccale

LE REGIME A SUIVRE



PRENDRE — 2 cuillerées à thé de Lait de Magnésie Phillips dans un verre d'eau le matin au lever. En prendre une autre cuillerée à thé trente minutes après chaque repas. Et une autre au coucher.

Lait de Magnésie PHILLIPS



Nouvelle édition plus complète

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS

Prix: \$1.25 En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU

Saint-Vincent de Paul (Comté Laval), P. Q.



Ayez toujours une boîte d'Huile 3-dans-Un dans votre auto. Pour empêcher les charnières de crier; pour desserrer les boulons rouillés; pour le générateur et le distributeur. En vente partout.

En NOUVELLES boîtes commodes et bouteilles
UN PRODUIT CANADIEN

Glace au Chocolat la plus Facile au Monde



Lait Eagle

GLACE AU CHOCOLAT MAGIQUE

2 carrés chocolat non sucré 1-1/3 tasse (1 boîte) Lait Eagle Condensé Sucré 1 cuil. à soupe eau

Faites fondre le chocolat au bain-marie. Ajoutez le Lait Eagle Condensé Sucré. Remuez au-dessus de l'eau bouillante 5 minutes, jusqu'à épaississement. (Imaginez! Cela épaissit parfaitement en 5 minutes!) Ajoutez l'eau. Refroidissez le gâteau avant de le glacer.

Seulement 5 minutes de cuisson, au lieu de 15! Et on réussit toujours! Jamais ni trop épaisse, ni trop claire! S'étend en riches ondulations! Mais n'oubliez pas—qu'avec le Lait Evaporé on ne peut pas réussir cette recette. Elle exige le Lait Condensé Sucré. Il suffit de vous souvenir du nom: Lait Eagle.

GRATIS "LES PLUS ÉTONNANTS RACCOURCIS!" Découpez la recette étonnante ci-dessus. Ecrivez-la vous-même. Puis, sans tarder, jetez ce coupon à la poste, afin d'apprendre une méthode de cuisiner entièrement nouvelle! The Borden Co. Limited, Yardley House, Toronto, Ont. Veuillez m'expédier GRATIS le livret "Les Plus Étonnants Raccourcis."

Nom _____
Rue _____
Ville _____ Province _____
(Ecrivez le nom et l'adresse lisiblement, en lettres moulées) 8-103-F

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Ville _____

Adresse _____

POIRIER, BESETTE CIE, LIMITEE
975, rue de Buillon, Montréal, Canada.



Il lut le texte et il crut comprendre que le mari avait suivi sa femme et qu'il était au courant de ses intentions.

C'était bien cela, Valentine venait pour l'empêcher de se battre. Elle l'aimait et elle avait peur pour lui.

Cette démarche au milieu de la nuit, au risque de tout compromettre, sa réputation comme sa sécurité, c'était la preuve éclatante de la profondeur de son amour.

Et, à cette minute tragique, cette pensée lui rafraîchit le cœur; elle lui fut douce et réconfortante comme la brise de mer un jour de canicule.

Ah! la chère créature, comme il la paierait de retour, si la destinée lui permettait de vivre! Mais pour l'instant, quitte à lui briser le cœur, il ne pouvait pas la recevoir.

Les termes de la lettre de Livet flamboyaient devant lui: "Vous êtes un homme d'honneur."

Oui, certes, il était un homme d'honneur et il le prouverait.

La seule idée d'une lâcheté ou d'une compromission le faisait rougir.

Sans doute, Maurice Dormeuil rôdait par-là, épiait sa conduite.

Eh bien! il lui montrerait ce qu'il valait.

Malgré les souffrances qu'il était sûr d'imposer à la pauvre femme, il ne la recevrait pas.

Il se priverait de cette joie et de cette douleur.

Pour ne pas paraître lâche, il fuyait.

Il suivrait le conseil qu'on lui donnait.

L'honneur avant tout!

En quelques secondes sa résolution fut prise.

Il demanda au garçon:

— Est-ce qu'on peut sortir de l'hôtel par la rue Saint-Honoré, sans être vu?

— Mais oui, monsieur. Rien n'est plus facile.

— Eh bien! je ne veux pas recevoir la dame qui est en bas et, comme elle insistera, je préfère m'éloigner.

— Comme monsieur voudra; encore une fois, c'est très facile.

Anderson prit quelques objets, les lettres qu'il était en train d'écrire, sa canne, son chapeau. Il passa dans le cabinet de toilette et glissa dans la poche intérieure de sa veste le miroir qui contenait la miniature représentant Valentine. Puis, il dit au valet de chambre:

— Montrez-moi le chemin. Ensuite vous irez dire à cette dame que vous ne m'avez pas trouvé, que je ne suis pas rentré ce soir et, au besoin, vous montrerez la chambre vide.

— Bien, monsieur.

Laurent guida le jeune homme à travers les couloirs et les escaliers. Il tira le verrou d'une porte de service et s'effaça pour laisser passer:

— C'est la rue Saint-Honoré, dit-il.

— Merci, répliqua Georges et, rapidement, il s'éloigna sans se retourner.

Pendant ce temps, madame Dormeuil et miss Ferguson attendaient dans le bureau de l'hôtel.

Elles trouvaient l'une et l'autre le temps long.

Elles pensaient que Georges était peut-être déjà en toilette de nuit et qu'il avait voulu se rhabiller.

Elles cherchaient une explication à

cette longue attente, mais elles étaient à cent lieues de la vérité.

Aussi leur étonnement fut inimaginable lorsque le valet de chambre parut et leur dit:

— Ces dames se sont trompées tout à l'heure. M. Anderson n'est pas chez lui.

— Comment il n'est pas chez lui? Mais nous avons vu de la lumière dans sa chambre.

— Vous vous êtes trompée, madame. Monsieur n'est pas rentré ce soir.

Les deux femmes se regardèrent, stupéfaites.

Que signifiait cette comédie?

Il n'y avait pas de doute possible; elles avaient vu la lumière.

Serait-ce le garçon qui y mettrait de la mauvaise volonté?

Non. Cette supposition était absurde ou tout au moins peu probable.

C'était sans doute Georges qui se refusait à l'entrevue pénible, quelques heures avant d'aller se battre.

— Il est dans sa chambre, affirma la jeune femme, et je veux le voir. Il le faut.

Et s'adressant au garçon sur un ton de prière:

— Je vous en supplie. Il y va de la vie d'une personne. C'est pour éviter un grand malheur que je désire le voir.

Laurent leva les bras au ciel.

— Je vous jure, madame, que M. Anderson n'est pas chez lui.

— Conduisez-nous à son appartement et nous verrons bien.

— Je ne demande pas mieux. Venez, si vous voulez.

Le veilleur de nuit, qui avait assisté à l'entretien et joué jusqu'alors un rôle muet, intervint; il se plaça devant les deux femmes comme pour leur barrer le chemin.

— Je ne sais pas, dit-il, si je puis laisser monter ces dames...

— Oh! je vous en prie, implora Valentine.

Et il y eut dans sa voix et dans son geste quelque chose de si pitoyable et de si douloureux que le veilleur les laissa passer en maugréant:

— Allez... puisqu'il n'y est pas!...

Les deux femmes prirent place dans l'ascenseur.

Avec une complaisance dont elles ne pouvaient deviner la cause, Laurent leur fit visiter l'appartement de Georges.

Valentine, qui craignait une supercherie de garçon, demanda à la gouvernante:

— C'est bien ici?

— Oui; voyez, là, sur cette table, sa photographie...

Une pâleur mortelle envahit les traits de madame Dormeuil.

Elle eut la certitude que Georges avait fui.

Elle sentait une odeur de tabac qui prouvait qu'il était là quelques instants auparavant.

Il avait fui, le malheureux, et aucun pressentiment ne l'avait averti que c'était le salut qu'elle lui apportait.

La pauvre femme resta quelques instants accablée sous ce nouveau coup de la destinée. Elle s'accusait elle-même. Vraiment, elle avait été maladroite. Elle aurait dû prévoir que le sentiment de l'honneur le mettrait en fuite. Elle aurait dû le surprendre, ou bien lui raconter par lettre l'indignité de Maurice. Mais non, il

ne l'aurait pas crue. Il fallait arriver chez lui à l'improviste.

Laurent surveillait de l'oeil les deux femmes. Il jouissait de leur trouble, de leur chagrin.

Il eut même la cruauté d'insinuer avec un sourire perfide:

— Si vous voulez attendre. Peut-être monsieur rentrera-t-il bientôt?

Valentine devina l'intention méchante. Elle comprit d'ailleurs que Georges n'avait pu s'échapper qu'avec la complicité de ce garçon, au regard faux et hypocrite.

Elle le toisa donc avec mépris et, sans lui répondre, elle s'adressa à l'Anglaise:

— Venez, miss. Nous n'avons plus rien à faire ici.

Quelques minutes après, elles se retrouvaient sur le trottoir, sous les arcades désertes et silencieuses.

Où aller? Que faire?

Elles marchèrent au hasard.

L'air frais de la nuit calma la fièvre intérieure qui dévorait la jeune femme.

Un nouveau courage lui vint.

Elle dit avec un calme effrayant:

— Il faut absolument empêcher ce duel, qui ne serait qu'un crime de plus.

Et prenant le bras de sa compagne, elle le serra avec force et elle répéta:

— Comprenez-vous, miss? Ce duel ne peut pas avoir lieu...

— Comment l'empêcher?

— Si nous allions prévenir la police?

Le premier mouvement de l'Anglaise fut de hausser les épaules.

— Ah! oui, la police!...

Mais comme elle ne voyait aucun autre moyen de mettre obstacle à la fatale rencontre, elle garda pour elle ses objections et ne fit aucune opposition aux projets de son amie.

Celle-ci expliquait avec volubilité:

— Les endroits où se rencontrent les duellistes sont connus et relativement peu nombreux. Il suffirait que l'on envoie quelques agents dans toutes les directions, et le duel n'aurait pas lieu.

Elle se raccrochait à cette idée avec une énergie désespérée.

— Venez, miss. Hâtons-nous. Le temps nous est mesuré et les heures passent avec une rapidité effrayante.

Elle entraîna la gouvernante vers la rue Royale.

Là, en face d'un restaurant de nuit, elle trouva un fiacre.

— Conduisez-nous au plus prochain commissariat de police, dit-elle d'une voix brève.

Et comme le cocher, un peu surpris par son ton saccadé, la regardait en ayant l'air d'hésiter, elle ajouta, employant l'argument décisif:

— Dépêchez-vous, il y aura pour vous un bon pourboire.

Le cocher monta sur le siège et fouetta le cheval:

— Hue! Cocotte!

Et rapidement, il conduisit les deux femmes au poste de police de la rue d'Anjou.

Une cruelle déception attendait Valentine.

Elle ne trouva ni le commissaire de police, ni son secrétaire, ni personne qui voulût ou qui pût lui venir en aide.

Trois agents cyclistes se reposaient entre deux rondes et causaient

avec leurs collègues de service de nuit. Le sujet de la conversation devait les intéresser vivement, car ils parlaient avec animation, et c'est à peine s'ils se dérangèrent pour recevoir les deux nouvelles arrivées.

— Que voulez-vous? demanda une voix bourrue.

— Je désirerais voir le commissaire de police.

— Pensez-vous, vraiment, ma bonne dame, que M. le commissaire est ici à pareille heure?

— Qui le représente en son absence?

— C'est nous. Encore une fois, qu'est-ce que vous voulez?

Les agents s'étaient rapprochés et, maintenant, ils faisaient cercle autour des deux femmes.

Ils les dévisageaient effrontément, de cet air habituel aux gens de police et si bien fait pour troubler les timorés, les innocents qui ont affaire à eux.

Toute à la pensée qui inspirait sa démarche, madame Dormeuil n'y prenait garde. Elle demeurait au milieu de ces hommes sans autre émotion que celle qui provenait du danger que courait l'être qu'elle aimait.

Elle exposa aux policiers ce qu'elle désirait, le secours qu'elle attendait de la police. Un duel devait avoir lieu le matin même, entre deux personnes qui, pour des raisons différentes, intéressaient également. La police ne pouvait-elle l'empêcher, ou tout au moins lui indiquer l'endroit du combat, pour qu'elle pût s'y rendre, et se jeter entre les combattants?

La fièvre intérieure qui la minait communiquait à ses paroles une chaleur persuasive, un accent impressionnant.

Elle parlait avec des sanglots contenus dans la voix; elle suppliait avec une autorité qui imposait l'attention.

Dès les premiers mots, quelques-uns parmi les agents avaient haussé les épaules, pensant:

— Elle est folle.

D'autres s'étaient détournés en murmurant, avec scepticisme:

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire?

Mais à présent, même ceux-là étaient revenus vers elle et l'écoutaient attentivement.

Quand elle eut fini, les agents se regardèrent.

Le désir de venir en aide à cette femme dont la sincérité paraissait évidente, dont la douleur était certaine, les animait les uns et les autres.

Mais que faire pour elle?

Que lui conseiller?

Surtout, comment savoir où aurait lieu le duel?

Chacun donnait son avis.

Tous parlaient en même temps.

Les "non", les "c'est impossible", "il n'y a rien à faire" s'entre-croisaient.

La jeune femme eut bientôt l'impression qu'elle était perdue au milieu d'un dédale inextricable.

Cependant, elle saisit au passage ce conseil:

— Vous devriez aller à la préfecture de police. C'est là seulement qu'on pourrait peut-être, quelque chose pour vous.

Et, aussitôt, laissant les agents discuter entre eux ce qu'il était possi-

Un service de boudoir

Pyralin



Le cadeau qu'elle appréciera

Pour la mère, la soeur, la fille, l'épouse ou la fiancée, aucun cadeau ne sera plus apprécié qu'un service en Pyralin pour table de toilette. C'est un service très joli et toujours utile—rappelant toujours le bon goût du donateur et de plus, est une source d'orgueil et de satisfaction pour l'heureuse propriétaire.

Le modèle "Luana," illustré plus haut, est un modèle Colonial



modifié — perle-sur-ambre—avec décorations or et noir. Les bijoutiers, les magasins à rayons et les autres marchands de services de table de toilette peuvent vous procurer le modèle "Luana" en rose, mais et jade. Service de trois morceaux à \$6.90, 7 morceaux à \$9.70, 10 morceaux à \$13.70 et 15 morceaux à \$19.50.

Un produit de la
CANADIAN INDUSTRIES LIMITED
DIVISION DE LA PYRALIN



P2F

SAVON



COMFORT

LES ménagères expérimentées choisissent le Comfort—le savon à laver jaune économique—le sachant toujours le même, inoffensif et digne de confiance.

Les coupons Comfort s'échangeant contre des cadeaux de valeur.

3P

MEILLEURE CUISSON

et PLUS FACILE!

MIXMASTER accomplit tout le travail harrassant de la cuisine; et plus EGALEMENT, plus COMPLETMENT qu'à la main — parce que les batteurs sont placés de telle sorte qu'aucune parcelle ne peut leur échapper. Vitesse appropriée à chaque travail; fonctionnant à l'électricité, MIXMASTER n'est jamais fatigant. Alors —

MELANGE
ECRASE
FOUETTE
BAT
en CREME

• Succès Complet
A CHAQUE fois

Servez-vous des batteurs simples ou doubles. Enlevez le moteur et les batteurs pour les employer sur le poêle, dans l'évier, etc. Le moteur s'incline à l'arrière pour nettoyer les batteurs ou enlever les bols.



Allez le voir dans une quincaillerie ou un magasin à rayons ou d'appareils électriques; ou écrivez à la fabrique: Flexible Shaft Co., Limited, 331, avenue Carlaw, Toronto, Ont.

MELE
BRASSE
REPLIE

MIXMASTER

Le meilleur malaxeur électrique
pour la cuisine

ble de faire en pareil cas, elle remonta dans le fiacre avec miss Ferguson, et se fit conduire boulevard du Palais.

— Arriverons-nous à temps? murmurait l'Anglaise.

Déjà l'aurore teintait de couleurs claires tout l'est de Paris. L'heure approchait, avec une rapidité foudroyante, où aurait lieu le combat meurtrier.

A la préfecture, le plus difficile fut de pénétrer à l'intérieur du sanctuaire de la police.

Les deux femmes durent parlementer et prendre une demi-heure avant le pouvoir entrer.

Enfin, quand Valentine eut exposé, avec la même chaleur persuasive qu'au poste de la rue d'Anjou, ce qui l'amena, quand elle eut déclaré ses noms et qualités, un agent la pria de s'asseoir et lui dit:

— Attendez, je vais prévenir mon chef.

L'attente fut longue.

A plusieurs reprises, la femme de Maurice manifesta son impatience.

— Dans une minute, répondait chaque fois l'agent de service.

Enfin, les deux femmes furent introduites en présence d'un fonctionnaire qui occupait un rang plus élevé dans la hiérarchie, et, pour la troisième fois, madame Dormeuil recommanda son récit.

Le fonctionnaire, un homme encore jeune, à l'air aimable, se tortillait les moustaches pendant qu'elle parlait. Il lui laissa tout le temps d'exposer en détail ce qu'elle désirait.

Il l'écoutait avec intérêt et même avec un air de bonté qui donnait de l'espoir à la jeune femme ainsi qu'à miss Ferguson. Était-il réellement ému? Jouait-il la comédie par bienveillance?...

Quand elle eut terminé, il eut un geste de regret et il déclara gravement:

— Le rôle de la police, madame, n'est pas d'intervenir dans des affaires de ce genre. Néanmoins, je comprends votre douleur et, pour vous être agréable, je veux bien, si je puis connaître l'heure et le lieu de la ren-

contre, vous en prévenir. Hélas! c'est tout ce que je peux faire pour vous.

— Je ne demande pas autre chose. Je me charge, moi, d'empêcher le duel. Mais je vous en supplie, tâchez de savoir tout de suite où il a lieu.

Le fonctionnaire eut un imperceptible mouvement d'épaules.

— Je vais m'y employer. En attendant, rentrez chez vous, madame; je vous ferai parvenir par un exprès les renseignements dès que je les recevrai.

— Vous me promettez, monsieur, de faire tout votre possible, sans retard?...

— Je vous le promets, madame.

Et sur cette vague promesse, madame Dormeuil et miss Ferguson s'en allèrent sans savoir ce qu'elles devaient espérer, sans savoir si le fonctionnaire de la préfecture de police avait réellement l'intention de leur venir en aide ou s'il avait voulu simplement se débarrasser d'elles poliment...

Et deux heures s'écoulèrent encore.

Deux heures d'attente vaine et de mortelles angoisses.

Maintenant, le soleil était déjà haut à l'horizon.

— A cette heure, ils se battent peut-être, songaient les deux femmes.

Et à cette pensée, un frisson d'horreur les secouait.

Quand elles ne purent plus espérer raisonnablement recevoir un avis quelconque de la préfecture de police, miss Ferguson, qui ne pouvait tenir en place, se disposa à sortir, désirant aller aux nouvelles.

— Je vais me rendre, dit-elle, à l'hôtel Royal et chez Julien Bréchamp, l'ami de Georges.

Valentine, accablée sous le sentiment de son impuissance et de l'implacable fatalité qui s'acharnait contre elle, ne conservait plus aucun espoir.

Elle était véritablement anéantie.

Elle ne répondit rien à la gouvernante, mais elle eut un geste de lassitude infinie qui signifiait:

— Faites ce que vous voudrez. Peu importe du reste. Maintenant, je le sens, tout est perdu.

L'Anglaise s'éloigna, et la jeune femme tomba dans une sorte de demi-inconscience, dans un de ces états de torpeur où l'on n'a plus le sentiment exact de l'heure qui passe.

Et quand la gouvernante revint, elle n'aurait pu dire combien de temps l'Anglaise avait été absente.

— Valentine, fit la vieille fille, d'une voix profonde et douloureuse, Valentine! ma chère enfant!...

La jeune femme se dressa. D'un bond, elle fut auprès de l'Anglaise.

— Eh bien? le duel a eu lieu, n'est-ce pas?

La gouvernante fit un signe affirmatif.

— Et il est blessé... mort peut-être?

— Non, il n'est pas mort mais il est blessé.

— Grièvement?

La vieille fille n'eut pas le courage de mentir.

Elle répondit dans un sanglot:

— Oui, grièvement.

Elles se jetèrent aux bras l'une de l'autre et, quelques instants, elles donnèrent libre cours à leur douleur.

Valentine répétait à travers ses larmes:

— Hélas! mon pressentiment ne m'avait pas trompée! Je sentais bien qu'il était perdu!

Cependant bientôt elle réagit.

Elle obligea miss Ferguson à la regarder en face et elle lui demanda:

— Vous ne me trompez pas, au moins. Il n'est que blessé?

— Je vous le jure.

— Alors, au lieu de nous lamenter, allons le retrouver. Nous aurons bien le temps de pleurer plus tard.

Elle posa un chapeau sur sa tête, et au grand ébahissement des domestiques, fort intrigués par ces allées et venues, elles sortirent précipitamment toutes les deux.

— Savez-vous où on l'a transporté, demanda Valentine lorsqu'elles furent sur le boulevard.

— Oui, à Neuilly, 27, avenue Victor-Hugo, à la clinique du docteur Lacas.

Une auto-taxi passait.

Elle le hêla et jeta l'adresse au chauffeur. Un quart d'heure après, elles se trouvaient à Neuilly, en présence du directeur de la maison de santé.

Pressé de questions, le médecin avoua:

— La blessure qu'a reçue M. Anderson est grave. Le professeur Lucas, que j'ai mandé par téléphone, va pratiquer l'opération de la parotomie, sans grand espoir d'ailleurs. Attendez, madame. Vous pourrez voir le malade après l'opération.

Et ce fut, dans le petit salon, tout fleuri d'oeillets et de roses, de la maison de santé, une nouvelle attente d'une heure, d'une heure de véritable agonie.

Le duel avait eu lieu dans l'île de la Grande-Jatte, avec le cérémonial usité en pareil cas et dont nous ferons grâce au lecteur. Quatre témoins et un médecin assistaient à ce spectacle de barbarie, dernier vestige d'époques à jamais disparues.

Maurice Dormeuil était de première force à l'épée.

Dès le premier contact, il fonda sur son adversaire avec une vigueur et un sûreté qui firent frémir les amis de Georges Anderson.

Un désir féroce, le désir de tuer, brillait dans les yeux du misérable.

— Le combat sera sanglant. Il n'y a plus à en douter, murmura l'un des témoins à l'oreille de son voisin qui, inquiet, répondit tristement:

— J'en ai peur!

Bien qu'il ne fréquentât plus, depuis longtemps, les salles d'armes, Georges Anderson n'était cependant pas un novice.

Sans être aussi fort que son adversaire, il savait néanmoins tenir une épée. Il para plusieurs fois les attaques, toutes plus perfides et plus dangereuses les unes que les autres, de Maurice Dormeuil. Mais, à la troisième reprise, il eut une défaillance, il ne put parer, tant l'attaque avait été foudroyante, et l'arme de son adversaire l'atteignit en plein ventre.

Les témoins n'eurent que le temps de se précipiter vers lui, et de le recevoir dans leurs bras.

Le médecin examina la blessure.

— C'est grave, murmura-t-il aussitôt. Il faut le transporter d'urgence à la clinique Lucas, qui n'est pas loin d'ici.

Et, s'adressant à l'un des témoins: — Demandez par téléphone une voiture d'ambulance. En attendant, je vais procéder à un pansement sommaire.

Le vainqueur se tenait à l'écart.

L'air modeste et impressionné, il échangeait quelques banales paroles avec ses deux amis.

Quand il connut la gravité du coup qu'il avait porté, il sut cacher la joie infernale dont son âme perverse débordait. Il sut jouer une indigne comédie. L'air très ému, il s'approcha des témoins de son adversaire et il eut l'aplomb de leur exprimer tous ses regrets!

Mais dès qu'il se fut éloigné d'eux, toute sa figure resplendit d'un sourire de triomphe. Décidément, il avait eu raison d'avoir confiance en son étoile! La chance le favorisait jusqu'au bout.

VI

Maintenant à la clinique Lucas, Georges Anderson agonisait.

L'opération tentée par le célèbre chirurgien n'avait même pas été achevée. A quoi bon?

Il n'y avait rien à faire. Les intestins avaient été perforés de part en part.

De la salle d'opération, le malheureux garçon avait été transporté dans une chambre, et bientôt madame Dormeuil et miss Ferguson obtinrent la permission d'y pénétrer.

Pâle et les yeux mi-clos, le blessé semblait dormir.

Pour lui éviter toute émotion, les deux femmes firent l'effort surhumain de refouler leurs sanglots et de dompter l'émotion de leur cœur.

Elles s'installèrent en silence à son chevet et ne le quittèrent plus.

Les piqûres de morphine avaient apaisé les douleurs du moribond.

Une expression de douceur et de calme avait envahi son visage, et ses mains pâles et fines se détachaient sur la blancheur du drap.

Penchée sur lui, un mouchoir sur les lèvres pour étouffer le bruit des sanglots, les yeux mouillés de larmes, Valentine resta là, dans la même position, des heures entières.

A plusieurs reprises, elle se pencha encore plus près, effleurant de ses lèvres les cheveux blonds et bouclés.

Le mourant avait-il conscience — une conscience obscure — de la présence de la femme aimée?

Sans doute. Et c'est ce qui donnait à ses traits cette douceur et cette sérénité.

Dans l'après-midi il eut un instant de lucidité; il ouvrit les yeux, il vit auprès de lui celle qu'il adorait, celle pour qui il mourait.

Ses prunelles élargies et profondes exprimèrent une joie sans mélange.

— Ma Valentine, soupira-t-il.

— Mon ami, répondit-elle très doucement en déposant sur son front un baiser.

Mais ce ne fut qu'un éclair. Les paupières s'abaissèrent aussitôt et demeurèrent closes.

Muette, le cœur broyé, la jeune femme reprit sa veillée sans retirer la main que le moribond avait prise dans la sienne et qu'il gardait jalousement.

Les heures passèrent.

Le soleil déclina, et les forces du mourant s'en allèrent avec le jour.

Comme Valentine, miss Ferguson n'avait pas quitté la chambre. Accroupie au pied du lit, la vieille institutrice pleurait en silence.

Elle pensait à l'enfance heureuse du pauvre garçon, aux jolis cheveux blonds qu'il avait, à ses manières si douces, si affectueuses, et elle souffrait doublement, comme Valentine elle-même, de le voir mourir et de n'avoir rien pu pour lui éviter la mort.

L'heure suprême arriva.

Quand s'allumèrent les étoiles au ciel limpide et chaud de cette nuit d'été, la respiration s'arrêta, le pouls cessa de battre, sans que le visage perdît son expression de calme beauté !

Et quand Valentine eut compris que c'était fini, quand elle eut déposé sur les yeux déjà empués de ténèbres un dernier baiser, ses forces la trahirent, elle s'évanouit et on dut la transporter hors de cette chambre dont l'air surchargé d'odeurs de roses où se mêlait le relent des drogues pharmaceutiques était devenu irrespirable et donnait des nausées.

Trois jours plus tard, la jeune femme était à Orgemont, dans la belle propriété de l'Aisne où elle avait passé une partie de son enfance.

C'était le docteur Mantelet qui avait pris l'initiative de ce déplacement et qui l'avait accompagnée. Car la malheureuse était malade, grièvement malade, et le bon docteur éprouvait des craintes sérieuses sinon pour sa vie, du moins pour sa raison.

Elle n'avait pu résister à des coups si violents et si rapprochés. Le médecin craignait qu'elle ne fût folle ou qu'elle ne le devint.

Tantôt, dans un état de surexcitation extraordinaire, elle tenait des propos qui paraissaient à tous incohérents. Elle accusait formellement son mari de crimes monstrueux. Elle voulait aller trouver le procureur de la République pour le dénoncer.

— Je veux venger mes chers morts, criait-elle en se tordant les mains. Il n'est pas possible que de tels crimes demeurent impunis !

Miss Ferguson avait écarté tous les domestiques, sauf la fidèle Louise, dont la discrétion n'était pas douteuse.

Et c'est en la seule présence de la gouvernante, de la bonne et du docteur que madame Dormeuil se livrait à ces éclats.

— Elle délire, pensait le médecin.

Il connaissait le duel.

Il en devinait les causes et, dans son immense indulgence, il excusait à la fois la faiblesse de Valentine qui, délaissée par son mari, avait cherché ailleurs appui et affection, et la colère de Maurice, qui avait voulu se venger.

Mais il ignorait le parricide et les calculs infâmes du mari assassin. Il était à cent lieues de supposer la vérité. Il ne pouvait donc que traiter de folie les accusations de la jeune femme.

Dailleurs, ces éclats duraient peu.

La malheureuse tombait bientôt dans un état de torpeur qui se prolongeait pendant des heures entières. C'était, après une surexcitation effrayante, une sorte d'inconscience, un calme non moins effrayant. Elle n'avait plus le souvenir exact du passé ni du présent. Elle s'asseyait à

l'écart, comme une petite fille boudeuse, éloignant, d'un geste puéril, le médecin et Miss Ferguson elle-même.

— Laissez-moi, laissez-moi, murmurait-elle.

Et, les yeux perdus dans le vague, elle restait ainsi, sans prononcer un mot, sans faire un mouvement.

A quoi pensait-elle ? Nul n'aurait pu le dire.

Le docteur et l'institutrice la surveillaient à la dérobée ; mais son visage fermé ne laissait rien transpirer des émotions qui l'agitaient.

Quelquefois, des mots, des phrases sans suite sortaient de ses lèvres :

— Georges !... Marguerite !... Où sont-ils ? Pourquoi ne les ai-je pas vus aujourd'hui ?

Avant d'accompagner la malade à Orgemont, miss Ferguson avait eu une entrevue avec Maurice Dormeuil.

D'accord avec le médecin, elle avait fait tout ce qu'il fallait pour empêcher que sa chère Valentine ne revît son mari.

Elle ne savait que trop que d'une pareille rencontre, il ne pouvait résulter rien de bon.

Quelle scène si la malheureuse se trouvait en présence de son bourreau ! La vieille fille n'osait y penser.

Elle frémissait du reste à l'idée de revoir elle-même le misérable qui venait de charger sa conscience d'un nouveau crime. Car elle n'en doutait pas, il n'avait provoqué Georges que pour le tuer perfidement.

L'Anglaise, cependant, se résigna à l'entrevue indispensable.

Pendant que le docteur et Louise veillaient sur la malade, elle s'absentait une heure et se rendit à la fabrique Verdurel, où Maurice l'attendait.

Depuis le duel, le mari de Valentine n'avait pas reparu boulevard Malessherbes. Le docteur lui avait expressément recommandé d'éviter toute rencontre avec sa femme et il avait eu l'air de céder à ses prières. En réalité il préférait ne plus revoir Valentine, sûr qu'il était maintenant d'être le plus fort.

Quant à miss Ferguson, au contraire, il n'était pas fâché d'avoir une conversation avec elle et de pouvoir lui faire connaître ce qu'il désirait.

Il la reçut dans un salon du premier étage, où nul ne pouvait écouter et surprendre leur entretien.

La gouvernante semblait avoir vieilli de vingt ans en moins de trois jours.

C'est à pas très lents et en s'appuyant lourdement à l'admirable rampe en fer forgé, qu'elle gravit le grand escalier d'honneur, parure de l'hôtel de la rue du Cherche-Midi.

Ses jambes tremblaient ; son dos se voûtait sous la légère mante de dentelles comme sous une charge trop lourde et les rides paraissaient se creuser plus profondes sur son visage que les larmes avaient sillonné pendant deux jours et deux nuits.

La vieille Catherine, qui conservait seule la garde de l'hôtel depuis la mort de M. Verdurel, éprouva un étonnement pénible en la voyant. Elle ne la reconnaissait plus ! Elle en fit naïvement la remarque :

— Ma pauvre demoiselle, comme vous êtes changée ! Vous qui étiez si vaillante, vous voilà donc atteinte à votre tour ? Je n'en suis pas autrement surprise, car c'est comme un

Entre vous et moi..



"J'AI TROUVE QU'IL N'Y A RIEN COMME LE OLD DUTCH POUR NETTOYER LA PORCELAINE ET L'EMAIL PARCE QU'IL POLIT TOUT EN NETTOYANT."

"VOUS AVEZ RAISON, ET IL EST TOUT AUSSI BON POUR LES PLANCHERS, LA BOISERIE OU LES MURS PEINTURES — DE FAIT POUR TOUTE SURFACE QUI PEUT ETRE LAVÉE."



Il n'y a qu'une raison à tout cela—Old Dutch est à la base de "SEISMOTITE" pure

"Seismotite" (prononcez sîs'-mo-tîte) est une incomparable substance à polir et à nettoyer d'origine volcanique. Elle nettoie plus vite, nettoie un plus grand nombre de choses et n'égrotte pas. Les particules de "Seismotite" sont très fines. Elles couvrent plus de surface parce qu'elles sont floconneuses et plates comme le fait voir cette vignette.



C'est pourquoi Old Dutch va plus loin et vous permet de nettoyer davantage pour chaque sou déboursé. Evitez les nettoyeurs renfermant du gros gravier dur.

Old Dutch *polit tout en nettoyant* les beaux articles d'émail et de porcelaine et il est idéal sur toute surface qui peut endurer l'eau. Il n'abîme pas les mains, n'obstrue pas les renvois, est inodore et dissipe les odeurs — c'est le seul nettoyeur qu'il vous faut.

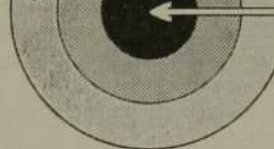
Achetez un paquet de Old Dutch et comparez-le à tout autre nettoyeur.

N'égrotte pas

FABRICATION CANADIENNE



Right in the Center of the TIMES SQUARE DISTRICT



Un hôtel moderne, bien situé et où tout le monde s'applique à rendre votre séjour agréable.

700 chambres à partir \$2.50 par 700 bains de 2 jour

HOTEL

CHARLES L. ORNSTEIN, Manager

PARAMOUNT

46th Street, West of Broadway, NEW YORK

MAL DE DOS

Les douleurs au dos sont le plus persistant symptôme du mal de reins. Les Pilules du Dr Chase pour les Reins et le Foie débarrassent entièrement le système des poisons qui causent les douleurs au dos, le lumbago et les autres affections cruelles et dangereuses. Prises une ou deux fois par semaine, elles assurent l'action hygiénique du foie, des reins et des intestins.

PILULES...
du Dr CHASE pour les Reins et le Foie



Lisez LA REVUE POPULAIRE
UN ROMAN COMPLET DANS CHAQUE NUMERO

Dans tous les dépôts de journaux - 15 cents

Un paquet de DY-O-LA de 10c teint de 1 à 3 liv. de linge.

POUR COULEURS LAVABLES

POUR PLEINE FORCE

POUR NUANCES PLUS RICHES

Les résultats que l'on obtient en teignant à la maison dépendent largement de la qualité de la teinture employée. Sachant cela, la plupart des femmes se servent de DY-O-LA.

C'est la sorte de teinture dont les teinturiers professionnels font usage. Elle donne de riches nuances parce qu'elle se dissout parfaitement, avec uniformité et sans faire de taches. Le même paquet peut teindre ou nuancer soie, coton, laine, rayon, toile ou tissus mélangés. Rien n'est supérieur à DY-O-LA.

Vous pouvez joliment nuancer rideaux, sous-vêtements, etc., en faisant dissoudre quelques grains de DY-O-LA dans l'eau de rinçage. Demandez la brochure gratuite DY-O-LA chez votre marchand.

TEINTURE DY-O-LA

TEINT DANS L'EAU BOUILLANTE

NUANCE DANS L'EAU FROIDE

F-80G

vent de mort qui souffle sur cette maison depuis que notre bon maître a été assassiné ! Baptiste est à l'hôpital, à l'agonie.

— « Oui, mademoiselle, il est bien malade, le pauvre homme ! Quant à madame Valentine, vous le savez mieux que moi. Elle se consume dans la douleur. Moi-même je n'ai plus que le souffle. J'irai sans doute bientôt rejoindre le cher défunt. »

L'Anglaise, très essoufflée par la montée de l'escalier, reprenait force et courage pendant que Catherine parlait.

— M. Dormeuil est là ? demanda-t-elle.

— Ah ! lui, gronda la vieille servante, c'est le contraire de nous tous ; il se porte comme un charme. Il n'y a rien de tel comme d'avoir mauvais cœur pour vous conserver ou vous rajeunir un homme.

— Est-il là ? répéta la gouvernante.

— Oui, il est là. Et si vous voulez le voir...

Catherine l'introduisit dans le salon où Maurice Dormeuil en effet l'attendait.

Dès qu'elle l'aperçut, une flamme colora les joues pâles de la vieille fille. En elle un ressort de colère et de haine se détendit qui sembla lui rendre une agilité et une force dont elle ne se serait pas crue capable.

Elle marcha sur lui, menaçante, le bras levé comme pour frapper, ou pour maudire.

— Qu'avez-vous fait, misérable, assassin, parricide !...

Maurice dut reculer devant cette femme qui ressemblait à une furie. Il pâlit et il frissonna jusqu'au plus profond de son être sous l'épithète insultante.

— Assassin ! parricide !

Déjà Valentine l'avait souffleté de ces deux mots infamants. Et voici que l'Anglaise, à son tour, les répétait, et qu'il éprouvait à les entendre le même effroi. Il se croyait plus fort. Comment pouvait-il, lui qui ne reculait pas devant les plus sinistres réalités, fléchir dès qu'on prononçait un mot ! C'est cependant si peu de chose qu'un mot.

Oui mais ces deux ou trois syllabes évoquent des choses redoutables ; le déshonneur, la prison, une vie de bagne, à la place de l'existence de fêtes et de dissipation que l'aventurier a toujours rêvée !

Un instant, moins d'une seconde, il vit rouge, et le désir de faire taire la bouche qui proférait de tels mots le domina. Ah ! s'il pouvait la saisir à la gorge, celle-là aussi et l'écarteler de son chemin !...

Mais il se ressaisit vite.

Il recula encore ; il eut la force et l'habileté de se taire, de laisser passer le premier mouvement de colère sans exaspérer la vieille fille.

Il attendit pour prononcer un mot que l'amie de Valentine, la parente de Georges Anderson, eût déversé le flot d'injures et de paroles vengeresses qu'elle ne pouvait plus contenir. Et c'est quand il comprit que sa colère s'était calmée qu'il se décida à rompre le silence.

— Vous serez puni un jour, disait maintenant la vieille gouvernante, d'un accent pénétré, mais sans violence. Tout se paie et le châtimement vous atteindra.

— Dans l'autre monde, ricana le misérable.

— Non, dans celui-ci.

Il haussa les épaules.

Elle reprit :

— Pour sauvegarder l'honneur et

la réputation de Marguerite, de la pauvre innocente, que vous avez eu la cruauté d'enlever à sa mère, nous ne dirons rien, ni Valentine, ni moi. Vous le savez bien d'ailleurs, que nous ne parlerons pas et vous avez raison d'être tranquille de ce côté.

— Mais le châtimement viendra quand même. Oui, riez, ricanez tant que vous voudrez. Il viendra et si, par hasard, il ne venait pas, alors c'est moi, moi, vous entendez bien, qui le déchainerais sur votre tête maudite, et je vous en préviens, ce châtimement-là serait terrible !

L'Anglaise parlait avec une telle autorité que Maurice Dormeuil ne put s'empêcher de frémir, malgré le vague de cette menace.

Elle était dite sur un tel ton, d'une telle voix, que le misérable en fut impressionné.

Il sut cependant cacher son trouble. Et lorsque miss Ferguson se tut, il demanda, jouant la désinvolture :

— Vous avez fini ? Tant mieux. Nous allons donc pouvoir parler sérieusement. Je ne répondrai rien à vos menaces, pas plus qu'aux accusations absurdes et folles, inventées par l'imagination malade de madame Dormeuil.

— Inventées ?

— Oui, inventées. Mais je passe. J'ai tué en duel, loyalement...

— Loyalement ? Allons donc ? Comment osez-vous prononcer un tel mot ? Est-ce que vous êtes capable de faire quelque chose loyalement ?

Maurice haussa les épaules.

— Si le mot vous offusque, je le supprime. Je reprends. J'ai tué l'homme qui m'avait gravement outragé, avec votre complicité, à vous qui faites de la morale aux autres et qui avez prêté la main à un adultère.

— Je vous admire, vraiment ! Vous osez parler d'adultère, après votre conduite envers votre femme, après la séparation de fait, sinon de droit, qui existait depuis sept ans entre vous !

— J'ai la loi pour moi.

— La loi est inique.

— Elle n'en est pas moins la loi, et vous devrez la subir. J'ai en outre enlevé ma fille, je l'ai fait conduire en lieu sûr ; d'ailleurs, nulle force humaine ne peut me la reprendre. J'ajoute, du reste, que je suis prêt à la rendre, mais donnant donnant. Madame Dormeuil va, paraît-il, partir pour Orgemont. Eh bien, remettez-lui ceci...

Et en disant ces mots, Maurice tira de sa poche une liasse de papiers.

— C'est un acte qu'a préparé Me Marquetty, notre notaire. Que ma femme y appose sa signature, et je lui rendrai immédiatement sa fille.

— Vous voulez la lui rendre, n'est-ce pas ?

— Venant de vous, le mot ne me choque pas. Je désire, comme vous le savez, la direction de la fabrique, moyennant quoi, madame Dormeuil sera entièrement libre. Elle vivra, agira à sa guise. Elle divorcera, ou ne divorcera pas. Elle gardera ou ne gardera pas sa fille auprès d'elle. Elle ne me verra jamais plus.

— C'est tout ce qu'elle désire et moi aussi.

— En effet, vous voulez l'argent, et elle ne demande qu'à être débarrassée

de la présence de l'odieux personnage que vous êtes.

Dormeuil ricana une fois encore :

— Puisque nos désirs ne se contraignent pas, les choses peuvent donc s'arranger facilement.

Miss Ferguson avait pris l'acte notarié et elle le tenait entre ses doigts.

— Vous partez ce soir pour Orgemont, continua Maurice. Demain je me présenterai, non pas au château, mais au pavillon d'entrée. Rapportez-moi l'acte signé, et un quart d'heure après, Marguerite vous sera rendue.

L'Anglaise regarda un instant bien en face l'homme sans cœur qui trafiquait ainsi de sa fille ; elle le regarda comme si elle avait voulu lire au fond de sa pensée.

Elle allait répliquer :

— Qui me garantira que vous rendrez l'enfant, quand Valentine se sera dépouillée pour vous d'une partie de son patrimoine ?

Mais elle comprit aussitôt qu'il n'y avait rien à craindre de ce côté.

Maurice Dormeuil n'aurait plus aucune raison de retenir l'enfant, quand il aurait l'argent, la seule chose qu'il désirât.

Le misérable eut conscience de ce que pensait la gouvernante, car il dit vivement :

— Si madame Dormeuil signe cet acte, je m'engage de mon côté, à signer tout ce qu'elle voudra, à lui rendre sa liberté, et même à abandonner tous mes droits sur ma fille.

— C'est bon, fit l'Anglaise. Venez demain à Orgemont et je vous ferai connaître ce que Valentine aura décidé.

Elle le toisa une dernière fois avec mépris, et elle s'en alla, la tête haute, sans le saluer, sans ajouter un autre mot.

Dans la voiture qui la ramenait boulevard Malesherbes, elle lut rapidement l'acte préparé par le notaire.

C'était une convention par laquelle la fille de M. Verdurel abandonnait entièrement à son mari la direction et les produits de la fabrique. Mais elle conservait ses immeubles et ses rentes, c'est-à-dire de quoi vivre encore très largement.

— C'est encore heureux, soupira la vieille gouvernante, qu'il ne demande pas plus !

A première lecture, la convention lui parut acceptable.

Valentine n'était évidemment plus en état de s'occuper d'aucune espèce d'affaire. Au surplus, quoi qu'il arrivât, ses immeubles lui resteraient, et ils constituaient une fortune suffisante, même pour une personne habituée à un grand train de vie.

Néanmoins elle ne voulut pas prendre sur elle de faire signer à son amie un acte d'une telle gravité.

Avant de partir pour Orgemont, elle alla rapidement consulter le notaire et lui demander quelques explications.

Puis elle consulta le docteur Mantet, qui était un vieil ami de la famille, au courant de toutes leurs affaires, aussi bien que de la brouille profonde du ménage.

Le docteur lut l'acte à son tour.

Il fit les mêmes réflexions que miss Ferguson.

— Valentine, dit-il, est dans un état très grave. Recouvrera-t-elle la plénitude de sa raison? Je ne sais. En tout cas, il faudra du temps. En attendant, il faut que la fabrique marche. Or, malgré ses vices, Maurice est un garçon intelligent, très capable de bien faire s'il le veut.

— D'autre part, il est assez avisé pour comprendre que la fabrique constituant l'unique source de ses revenus, il est nécessaire qu'elle neériclité pas. Son intérêt le poussera, à défaut d'autres sentiments, à s'en occuper sérieusement.

— Je crois donc qu'en conscience nous pouvons prendre sur nous de faire signer madame Dormeuil. A tout considérer, et en nous plaçant au seul point de vue de l'avenir de la petite Marguerite, ce n'est pas la plus mauvaise des solutions.

Le lendemain comme il était convenu, Maurice se présenta à Orge-mont.

Valentine y était arrivée la veille, dans la soirée, avec miss Ferguson et le docteur Mantelet.

Elle avait manifesté une sorte de joie enfantine à revoir le pays, à se retrouver dans la maison où s'était écoulée son enfance.

Une seule pensée semblait occuper son esprit, c'est qu'elle allait pouvoir monter à cheval, libre et seule, et parcourir en tous sens la forêt.

Elle manifesta son désir dès que l'automobile qui la conduisait eut pénétré dans les bois et il fallut toute l'autorité du docteur pour l'empêcher de monter à cheval en descendant de voiture.

L'Anglaise, navrée, devant l'ébranlement de la raison de sa chère enfant, ne disait rien.

La nuit arrivait. Vraiment, on ne pouvait pas laisser Valentine s'aventurer dans la campagne à cette heure.

Mais on lui promit que le lendemain sa monture serait prête dès le lever du soleil.

Ce n'est que sur cette promesse que la jeune femme consentit à entrer dans le château, à dîner, et à se coucher ensuite.

Elle ne dormit guère. Elle se leva avant l'aube, et miss Ferguson et le docteur, avertis par la bonne, la trouvèrent habillée en costume d'amazone, la cravache à la main.

Elle manifestait une impatience fébrile.

— Le cheval est-il prêt? demanda-t-elle avec angoisse aussitôt qu'elle les vit, avant même de leur donner le bonjour habituel.

— On le prépare. Ne soyez pas si impatiente, mon enfant.

Des ordres furent donnés.

Le docteur craignait un accident, mais n'osant s'opposer au désir de la malheureuse, il avait prescrit qu'on fit faire au cheval qu'elle devait monter une longue course pour briser sa fougue et le fatiguer. Un garde devait, en outre accompagner sa maîtresse, et ne pas la quitter un seul instant.

Malgré ces précautions, le docteur était inquiet.

Il se demandait s'il ne devait pas s'opposer à ce caprice.

Mais comment résister à cette volonté si étrange et si tenace? Ne

serait-ce pas aggraver l'état de la malade?

Elle était d'ailleurs excellente cavalière. Elle montait à cheval dans la perfection. Et des promenades en forêt ne pouvaient que lui faire du bien.

Le médecin se résigna donc à la laisser sortir.

Mais auparavant il voulut lui faire signer l'acte que son mari devait venir chercher un peu plus tard.

Il le lui présenta.

Il essaya de lui expliquer ce qu'il contenait.

Mais visiblement la jeune femme ne l'écoutait pas. Son esprit était ailleurs.

Et comme il insistait:

— La fabrique, dit-elle d'un air surpris, ah! oui la fabrique! Que m'importe! Je ne sais pas. Laissez-moi. Le cheval est prêt. Je veux aller le retrouver.

Le docteur et miss Ferguson se regardèrent atterrés. Que faire?

— Ne la tourmentez pas plus longtemps, murmura l'Anglaise Tenez, voici la plume et faites-la signer. Je suis certaine que si sa raison revient, elle ne blâmera pas notre conduite. Je prends tout sur moi.

Le docteur Mantelet prit la plume et s'adressant à la jeune femme:

— Asseyez-vous, Valentine, et signez ceci. Vous pourrez ensuite monter à cheval.

Madame Dormeuil hésita une seconde.

— Vous voulez que je signe ce papier? Pourquoi?

Mais aussitôt et sans attendre la réponse, elle se pencha sur la table et elle apposa sa signature au bas du papier timbré.

— Je puis sortir, maintenant? demanda-t-elle d'une voix peureuse.

— Oui, mais soyez prudente, mon enfant.

Le cheval, un bel alezan doré, à longue queue, attendait dans la cour. En une minute, elle fut en selle.

Elle leva la cravache:

— Hop, Sultan!

Et l'alezan s'élança, emportant vers la forêt l'élégante amazone, déjà ivre de la senteur des bois et du plaisir qu'elle se promettait d'une course échevelée à travers collines et vallées.

Quelques heures plus tard, Maurice Dormeuil se présentait à Orge-mont.

Il s'arrêtait au pavillon d'entrée et faisait appeler miss Ferguson.

La vieille fille vint aussitôt.

— Eh bien? demanda Maurice.

La gouvernante dompta le malaise que la vue seule de l'assassin provoquait en elle. Elle réprima avec peine le sentiment de colère qui l'agitait.

A quoi bon recommencer la scène de la veille?

Elle n'avait qu'un désir: en finir avec lui rapidement.

— Sur mon conseil, dit-elle, et sur celui du docteur, Valentine a signé l'acte que vous avez préparé.

Dormeuil ne broncha pas. Il sut cacher sa joie.

Il ne répondit rien. Il laissa l'Anglaise ajouter:

— J'ai l'acte sur moi. Rendez-nous Marguerite. Signez votre renoncia-

tion à tous vos droits sur elle et je vous le donnerai.

— Voici l'acte signé. Ma fille est à quelques pas d'ici, dans l'automobile qui nous a amenés. Voulez-vous que j'aille la chercher ou préférez-vous venir avec moi au-devant d'elle?

Miss Ferguson hésita un instant. Puis:

— Je vais avec vous, dit-elle.

Le chemin ne fut pas long.

Au détour d'une allée l'automobile stationnait. Eugène Livet était assis à l'intérieur à côté de l'enfant, dont le cœur palpitait comme celui d'un oiseau pris au piège.

Ah! quelles cruelles journées elle avait vécues depuis qu'on l'avait arrachée à sa bonne!

Certes, la mère Chapizot n'était pas une méchante femme. Elle avait fait tout ce qu'elle avait pu pour essayer de l'appivoiser et calmer son chagrin.

Mais, farouche comme un petit animal sauvage soudain mis en cage, l'enfant, obstinément, avait refusé ses services, avec une ténacité que rien n'avait pu vaincre.

Pendant vingt-quatre heures c'est en vain que l'ancienne concierge de Livet avait tenté par tous les moyens de la faire manger.

La mignonne créature avait repoussé tous les mets qu'on lui offrait. Elle avait refusé avec un même entêtement les viandes et les légumes; elle avait refusé de boire, bien qu'il fit très chaud et qu'elle eût très soif.

Elle ne cessait de pleurer et d'appeler sa mère.

Mais la nature est plus forte que la volonté d'un enfant. Après avoir supporté vaillamment, des heures entières, le supplice d'avoir faim et soif, la tentation fut trop forte quand, à son réveil, elle trouva sur sa table un bol de lait et de belles tartines beurrées.

Elle mangea, elle but, mais elle ne se départit pas un seul instant de sa méfiance, et la mère Chapizot ne put lui arracher une seule parole.

Ce matin, elle avait ressenti un nouvel effroi quand Dormeuil et Livet étaient venus la prendre de très bonne heure.

Elle avait subi froidement les caresses de son père, et elle avait gardé un silence obstiné, même lorsque Maurice lui avait annoncé qu'elle allait revoir sa mère et miss Ferguson.

Elle ne le croyait pas: elle avait peur qu'on la conduisit encore plus loin, elle ne savait où.

Lorsque l'automobile s'arrêta et que son père en descendit, son émoi et sa frayeur redoublèrent.

Qu'allait-il se passer?

Elle fermait les yeux n'osant regarder.

Tout à coup, elle entendit la voix de son père qui disait:

— Descends, Marguerite. Voilà miss Ferguson qui vient te chercher.

Elle ouvrit les paupières; elle aperçut la vieille fille, mais un instant elle douta de la réalité de cette vision.

Elle n'osait bouger.

(A suivre dans le prochain No)

ELLE ATTESTE LA VERITE

Nerveuse et Fatiguée. Maintenant la Santé et les Nerfs Sont Bons. Donne Crédit aux Fruit-a-tives

Pendant des années, Mme Burrows, 129 Vauxhall Street, London, Ont., eut une si pauvre santé qu'elle devint nerveuse, irritable—sans patience avec ses enfants. Elle est maintenant en santé et heureuse de nouveau, et elle veut que d'autres bénéficient de son expérience. Plus que cela, Mme Burrows a eu la bonté de consentir à faire sa déclaration sous serment, devant notaire, afin que tous soient assurés de sa véracité. Elle dit:— "Pendant des années, j'ai été absolument misérable, me sentant fatiguée et nerveuse... hargneuse avec mes enfants. Puis une amie me suggéra les Fruit-a-tives. J'en fis l'essai et maintenant je ne suis jamais irritable. Mes nerfs sont bons et je me sens toujours forte et en bonne santé."

Suivez l'exemple de Mme Burrows. Si vous ne vous portez pas bien, commencez à prendre des Fruit-a-tives aujourd'hui.

Une copie de la déclaration assermentée de Mme Burrows sera envoyée sur demande. Ecrivez à Fruitatives Limited, Ottawa, Canada. FRUIT-A-TIVES—25c et 50c PARTOUT

Les vers sont entretenus par les estomacs et les intestins malades et c'est ce qui les fait subsister. Miller's Worm Powders changeront ces conditions presque instantanément et chasseront les vers. Aucun parasite nuisible ne peut vivre en contact avec ce remède qui, non seulement détruit les vers mais restaure la santé et la constitution des jeunes enfants.



Ne Souffrez Plus!

Le
Traitement Médical
F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de vingt-quatre pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation:

Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Bolte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard

AGENTS DEMANDÉS

pour vendre des cravates de soie pour nous. Nous vous vendrons à un prix qui vous permet de faire 100% de commission. Ecrivez-nous aujourd'hui pour échantillons et renseignements. Ontario Neckwear Co., Dépt. 515, Toronto 8, Ontario.

Le Liniment Egyptien Douglas, toujours rapide, toujours certain, arrête instantanément le saignement. Cautérise les plaies et prévient l'empoisonnement du sang. Merveilleux pour rhumatisme musculaire.

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI"

De tous les jeux à la fois utiles et agréables, celui des mots croisés est peut-être aujourd'hui le plus répandu dans le monde entier. C'est pour répondre aux désirs de notre clientèle que nous lui donnons à résoudre chaque semaine, un problème de mots croisés.

SOLUTION
DU
PROBLEME
No 151



PARU
dans
"LE SAMEDI"
de la
SEMAINE
DERNIERE

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 152



HORizontalement

VERTicalement

1. Ce que l'on boit (plur.). — Qui contient de l'esprit de vin.
2. Qui appartiennent à la campagne. — D'une manière agréable.
3. Terminaison de verbes. — Deuxième terminaison.
4. Usages. — Fourrure allongée que les dames portent autour du cou. — Interjection qui marque le dégoût.
5. Deux lettres de vie. — Pronom pers.
6. Douze mois. — Gros perroquet de l'Amérique du Sud. — Article simple (renv.).
7. Deux lettres de âge. — Dénué d'esprit. — Vu le jour.
8. Siège de bois sans bras ni dossier. — Petits ruisseaux.
10. Pronom personnel. — Interjection qui marque le doute.
11. Clé de la gamme. — Carte à jouer.
12. Tonneau.
13. Le même que le premier du onze hor.
14. Tempérance dans le boire. — Se dit d'un étage géologique, base du jurassique (pluriel).
15. Rompus des reins. — Défriché. — Connus, appris.

1. Boisson. — Siège à dossier sans bras.
2. Espèces d'ombellifères nommés vulgairement pieds-d'ours. — Métal précieux.
3. Terminaison de verbes. — Fruit du jujubier.
4. Adjectif possessif. — Petite plante européenne. — Préfixe qui signifie trois.
5. Connus, appris. — Se dit au whist de la réunion de trois parties. — Préfixe privatif.
6. Sel de l'acide oxalique. — Conjonction copulative.
7. Règle double.
8. Adj. poss. fém. — Petites cruches.
10. Peindre des armoiries. — Boisson fermentée, faite avec de l'orge et du houblon.
11. Art. simple. — Homo Sum (abr.).
12. Pronom dém. — Liqueur que l'on tire du raisin. — Etat d'une personne ivre (pluriel).
13. Plus grand fleuve de Sibérie. — Adj. poss. fém.
14. Bravache, fanfanon. — Peau tannée.
15. Art. simple. — Sert à lier les parties du discours.
16. Troisième note de la gamme (renv.). — Huile parfumée pour donner du brillant aux cheveux.
17. Deux lettres de que.
18. Du verbe unifier. — Débit de boissons. — En les.
19. Instruments de fer pour enlever les malpropretés qui s'attachent aux poils des chevaux. — Connus, appris.

LA REPONSE DU VENT

(Suite de la page 26)

elle t'écoute, vent de mer, rapporte-moi mon cygne, et je comprendrai par là qu'elle veut bien."

Il se passa une semaine, après laquelle l'enfant fut pris de fièvre. Le temps était devenu mauvais, et les nuages glissaient confusément, gris sur gris, emmêlés, les uns lâchant leur pluie et d'autres se déchirant tout à coup pour laisser descendre un rayon de soleil chaud. Dans le parc, entre les averses, la mère entraînait l'enfant.

"Laissez-moi écouter, disait le petit, et écoutez vous-même."

Elle secouait la tête, désespérée, et elle n'écoutait que son chagrin, qui pleurait au-dedans d'elle.

Les herbes ployaient; les feuilles arrachées par la rafale, couraient au ras du sol. A mesure que l'après-midi s'avancait, la tempête augmentait; et tous les bruits accoutumés se perdaient et mouraient dans le grondement des chênes, que le vent ébranlait jusque dans leurs racines. Les branches mortes craquaient; les troncs fendus des souches sifflaient; toutes les frondaisons hérissées et couchées des grands arbres avaient l'air d'oiseaux blessés, renversés sur le dos, et qui luttent en détendant parfois leurs griffes pour attaquer.

— Ecoutez, reprenait l'enfant, dont les yeux brillaient, c'est lui!

— Qui donc, mon André?

— Le vent de là-bas. Il a reçu ma lettre; il vient; peut-être qu'il va répondre!

Et il se penchait pour voir, entre les feuilles ou dans l'ouverture des avenues, du côté du sud, les deux ailes en croissant qu'il attendait toujours.

La mère se sentait au coeur une pitié sans bornes pour l'enfant malade; elle s'efforçait de le calmer, de se faire une voix plus aimante encore que de coutume, pour dire:

"Laisse là tes idées, mon petit; ne pense pas. Promenons-nous et respirons la dernière heure du jour. Il te faut le grand air, mais ne t'agite pas. Viens."

Le soir, elle le coucha, et le petit fut pris d'une fièvre ardente. Comme elle le veillait, un domestique entra:

— Madame, c'est M. le comte de Rial, le voisin de campagne de madame, qui demande à être reçu.

— A cette heure-ci?

— Il paraît que la chose est pressée, madame. Un homme, en vêtements de voyage, monta, pé-

nétra dans la chambre sur la pointe du pied, et, inclinant sa grande barbe:

— Comment va-t-il?

— Très abattu, plus souffrant que jamais.

— Pardonnez-moi, dit le voisin, qui tendit un paquet enveloppé de journaux: j'ai tué ceci sur mon étang. Regardez sous l'aile de l'oiseau, vous comprendrez peut-être mieux.

Il se retira aussitôt. La mère développa le paquet, et trouva le corps du cygne, qu'elle reconnut. Vite elle allongea les bras, tenant les ailes par leurs extrémités, et au-dessus du corps abandonné, les ailes s'étendirent. La lettre tomba, toute mouillée, lisible encore.

— Lisez, mère, car le petit dort; lisez promptement, car il a la fièvre; songez, car les remèdes qui guérissent les autres n'ont rien fait pour votre enfant."

L'enfant dormit, et la mère veilla toute la nuit.

Au premier rayon de jour, André ouvrit les yeux et poussa un cri:

— Ah! dit-il, voilà mon cygne, et il est mort!

L'oiseau était couché sur le tapis, près de la fenêtre.

Mais la mère déjà avait enveloppé l'enfant dans ses bras, et elle disait:

— Ne t'agite pas, ne crains rien. Il est mort de fatigue en arrivant, parce que la mer est loin.

— Non, non; le vent me l'a renvoyé mort, parce que la réponse est mauvaise!

Elle s'écarta du lit, sourit à l'enfant de toute la force de son amour qui s'immolait pour lui, et murmura:

— Tu te trompes, mon André; le vent a écrit la réponse.

— Mère, le vent n'écrit pas.

— Qu'en sais-tu, mon petit?

Elle alla prendre l'oiseau blanc, l'étendit sur la couverture de soie; et, sous l'aile gauche, à la place de la lettre, l'enfant aperçut une feuille de chêne percée de menus trous, comme des coups d'épingle.

Il saisit la feuille, la présenta au jour, et tout le sang de son corps chétif afflua au visage, parce que le petit venait de lire trois mots, trois humbles mots, mais qui renfermaient toute une vie:

"Oui, mon André."

RENÉ BAZIN



L'art de tirer les cartes

Par J. MERY

No 8*

(suite)

LES TREFLES

ROI DE TREFLE



Droite. — Cette carte est d'un augure très favorable et annonce une puissante protection pécuniaire, de la part d'un homme brun haut placé. Elle présage aussi des succès matériels, des négociations financières heureuses, dans les affaires, dans le commerce, dans la banque. Pour une femme, et près du deux de coeur, elle promet un mariage riche ou une liaison heureuse.

Renversée. — Quelques obstacles, quelques difficultés retarderont l'efficacité d'un appui. Près d'une mauvaise carte, cet appui sera vain. Si le sept de pique l'accompagne, les ennuis du consultant seront vaincus.

DAME DE TREFLE



Droite. — Femme brune, très influente, disposée à apporter tout son aide au consultant. Elle inspire la confiance et la sécurité. Pour un homme, cette carte, voisine du deux de coeur, promet une alliance ou une relation riche.

Renversée. — Inimitié d'une femme brune, très à craindre par sa jalousie, et qui intriguera contre les biens, contre la situation financière. La dame de coeur renversée se trouvant à droite ou à gauche, révèle une épouse ou une amie infidèle, cherchant un appui peu recommandable.

VALET DE TREFLE



Droite. — Cette carte représente un jeune homme brun, ami sincère, honnête, dévoué. Elle indique à une jeune fille un fiancé de belle situation. Près du cinq de coeur, elle apportera une élévation de position par un mariage avec un jeune homme studieux, réfléchi.

Renversée. — Ce sera la prodigalité dans le foyer et le repentir d'une union accomplie à la légère. C'est aussi le présage d'obstacles apportés à une union, par les parents, soit que le jeune homme leur paraisse frivole, soit que sa situation matérielle ne corresponde pas à leur ambition.

DIX DE TREFLE



Droite. — Economie, ordre dans la maison, d'où réussite. C'est la prospérité, le succès dans les affaires. Près du neuf de carreau: danger de négligence capable de retarder une rentrée d'argent. Le voisinage d'une carte de pique ou d'une mauvaise carte de carreau, signifie une perte d'argent, par renversement de situation ou perte de procès. A côté du trois de carreau: récupération d'argent sur lequel on ne compte plus.

Renversée. — Réussite partielle, au milieu de troubles. Perte d'argent au jeu ou d'une somme prêtée.

NEUF DE TREFLES



Droite. — Gain assuré dans les entreprises, dans un procès et, en général, en tout ce qui est représenté par le sens des cartes prochaines. Pour une jeune fille ou pour un jeune homme, c'est l'annonce d'un mariage inespéré.

Renversée. — C'est un symbole de duperie, de déception. Le gain sera plus apparent que réel. Les projets en vue de réaliser des bénéfices ou de sauver des biens n'aboutiront pas.

HUIT DE TREFLE



Droite. — Cette carte représente une jeune fille brune avec laquelle se créera une relation intéressée. C'est aussi le présage de prospérité dans les affaires, dans le commerce, d'une augmentation de fortune par ses propres efforts. Près de l'as, du cinq ou du valet de coeur renversés, elle annonce à une jeune fille que son manque de fortune sera un obstacle à son mariage.

Renversée. — La prospérité sera de courte durée. Intérêt exagéré pour l'argent qui amènera de sérieux déboires.

(La suite au prochain numéro)

(* Commencé dans le No du 22 sept.)

NOTRE MAITRE, LE HASARD

(Suite de la page 11)

la petite chambre peuplée de fantômes, l'ignorance du temps que durerait cette vie déprimante, l'incertitude d'un avenir éloigné, estompé...

Les lettres d'Elise m'arrivaient irrégulièrement, et je lisais avec un grand serrement de coeur ces nouvelles qui ne l'étaient plus quand elles me parvenaient, ces mots de tendresse, ces questions sans cesse renouvelées, ces détails toujours les mêmes et pour terminer, ce désir exprimé d'une façon de plus en plus pressante: fixer la date de notre mariage, nous marier au plus tôt, par procuration au besoin si je ne pouvais obtenir de permission.

Je répondais le mieux possible. Tout ce qu'on souhaitait, je le souhaitais moi-même. Tout ce qu'on voulait, je le voulais aussi... Ce que je voulais surtout, c'était temporiser, ne pas faire de peine. Plus tard, on verrait bien...

Ah! mon vieux! Il est plus facile de se mettre dans une situation fautive que d'en sortir!

Au bout de trois mois, Esterina, par mes assiduités auprès d'elle, était en droit d'attendre une demande en mariage. Son père, mettant mon silence sur le compte de la délicatesse (la fortune d'Esterina pouvait nous séparer), m'encourageait tacitement à me décider. Il fallait que je me décide. Je me décidai.

Avant tout, il s'agissait de rompre avec Elise. J'aimais Esterina. Je voulais épouser Esterina. Là était le bonheur, j'en étais sûr. Mieux valait faire un peu de peine à mon amie d'enfance que de lui offrir un coeur déloyal et de devenir un mauvais mari. Ma résolution était prise. Je me confesserai franchement et Elise serait la première à me rendre ma parole.

Je pensai d'abord écrire. Puis, comme je devais partir en permission quelques semaines plus tard, je jugeai préférable une explication de vive voix. Je m'embarquai peu après, sans prévenir personne de mon retour.

J'arrivai à Nîmes par un matin resplendissant. Mon coeur battait plus fort que je l'aurais voulu, en retrouvant le décor familial. Il me semblait reprendre possession de moi-même, d'un moi qui était resté là, tel que je l'avais laissé et qui, tout naturellement, m'accueillait à mon arrivée. Mais ce n'était pas le moment de m'attendrir! J'évoquai l'image rayonnante d'Esterina, son sourire lumineux, sa grâce irrésistible et, d'un pas ferme, je me dirigeai vers la maison d'Elise.

Ce fut la vieille servante qui vint m'ouvrir. Elle leva les bras au ciel, tournoya sur elle-même et appela:

— Mademoi... Madame!... C'est M. Jacques! C'est votre... Hé bé! Quelle surprise! Quelle surprise!...

Déjà Elise était dans mes bras. Elle riait, elle pleurait, tandis que d'un geste machinal je caressais la fine tête brune posée sur mon épaule. Je sentais l'opportunité de rompre ces épanchements et restais stupide, tremblant, paralysé...

Ce fut Elise qui se remit la première. Soulevant la tête, glissant vers moi la lueur tendrement narquoise de ses yeux bleus:

— Eh bien! me dit-elle, monsieur mon mari, vous n'embrassez pas votre femme?

Eh oui! mon cher. Ma femme! Elise était ma femme! Depuis quinze jours j'étais bel et bien marié, par procuration. On m'apprit que j'avais signé toutes les pièces nécessaires. Mon notaire me les avait envoyées en même temps qu'un acte de vente pour un petit domaine dont je voulais me défaire.

Pour dire la vérité, j'avoue que le premier moment de stupeur passé, j'entrai joyeusement dans mon nouveau rôle. Depuis, je n'ai cessé de remercier le hasard d'avoir été plus sage que moi.

Tiens! Maupassant avait bien raison de dire:

"Le mariage est une loterie; il ne faut jamais choisir les numéros, ceux du hasard sont les meilleurs."

J. SAINT-GILLES



INDIGESTION ?

Essayez alors

Kruschen sans frais

Si vous souffrez de manque d'appétit, de mauvaise digestion, d'acidité d'estomac ou de lourdeur après les repas, il n'y a rien pour soulager comme Kruschen. La petite dose quotidienne de Kruschen stimule le débit des sucs gastriques qui aident la digestion et assure l'élimination complète, régulière et infaillible de tous les déchets alimentaires.

Si vous souffrez, vous devez être le premier à essayer les Sels Kruschen sans rien déboursier. Demandez à votre pharmacien un Gros Paquet Kruschen. Il contient la bouteille régulière, plus une bouteille d'ESSAI GRATUITE. Utilisez d'abord la bouteille d'essai. Puis, si vous n'êtes pas convaincu que Kruschen fera tout le bien qu'on prétend, retournez le paquet régulier non ouvert à votre pharmacien qui vous le rachètera à sa pleine valeur. Mais décidez-vous tout de suite avant que les bouteilles d'essai gratuites soient épuisées. Votre pharmacien n'en a qu'un nombre limité.



FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 190, Toronto 8, Ont.



**UNE
BELLE
TAILLE**
AUX LIGNES
HARMONEUSES

à toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos soeurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco par la maille, sur réception du prix.

Agents

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

PHARMACIES MODELES COYER

256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal.

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM, \$1.00 pour 1 an ou 50c pour 6 mois.

Nom

Adresse

Ville

POIRIER, BESSETTE CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion, Montréal, Canada



Dans certaines parties de la Caroline du Nord on trouve une pierre flexible; si on la découpe en baguettes peu épaisses, on peut la plier comme si elle était en caoutchouc. On trouve également ce genre de pierre en Bolivie et aux Indes.

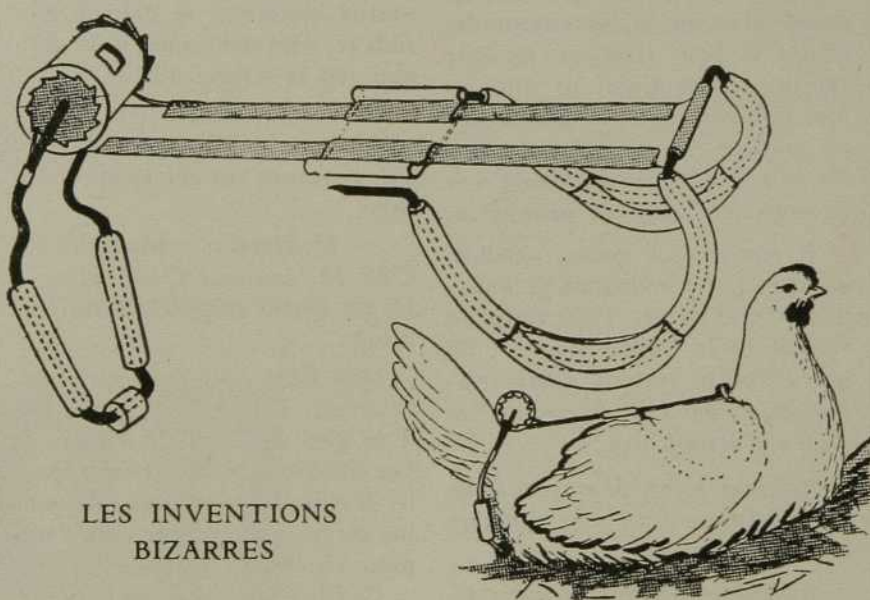
Une dette de guerre au montant de 750,000 dollars vient juste d'être payée à la ville de New-York par le gouvernement des Etats-Unis; cette dette, contractée pour transport de troupes, remontait à la guerre civile pendant les années 1861-1865.

Un chat phénoménal appartient à Mme A. M. Turner, de Winbledon, Angleterre. Ce chat a 37 pouces de la tête à la queue, une largeur d'épaules de 14 pouces et pèse 35 livres. Il lui faut près de deux livres de viande chaque jour pour sa nourriture.

Les plus simples inventions sont souvent celles qui produisent le plus d'argent, ainsi celui qui a inventé les talons métalliques de souliers a fait une fortune d'un million et demi de dollars; l'inventeur des patins à roulettes a réalisé un million et celui d'un certain genre de cordons de souliers, un demi-million.

Les sauterelles mormonnes, ainsi appelées parce qu'on les voit le plus fréquemment aux environs de Salt-Lake City, sont les plus voraces de toutes. Elles dévorent tout ce qui leur tombe sous les mandibules et, quand elles ne trouvent plus rien d'autre, vont jusqu'à manger les plus faibles d'entre elles.

A l'aide d'appareils spéciaux, appelés thermo-couples, que l'on installe dans les grands télescopes d'observation astronomique, on est parvenu à mesurer la température des étoiles. Cette température varie de 41,000 degrés Fahrenheit à 10,000, cette température étant celle de notre soleil. Il est d'autres étoiles encore moins élevées comme température et qui atteignent à peine 2,800 degrés.



LES INVENTIONS BIZARRES

La machine à compter les oeufs pondus est l'oeuvre géniale d'un inventeur qui n'atteindra probablement jamais la célébrité ni la fortune. Cette sorte de harnais enregistre, paraît-il, les oeufs au fur et à mesure de leur ponte, la pesanteur de l'oeuf faisant fonctionner une sorte de mouvement d'horlogerie.

LES MORTS VIVENT-ILS ?

Un des membres du nouveau cabinet anglais se refusait à le croire.

— Eh! bien, lui dit un jour une dame dont il était l'hôte, je vais vous mettre, ce soir, dans la chambre hantée.

— Soit, répondit-il, je me soucie peu des fantômes.

Et le soir venu, il monta sans crainte dans sa chambre, se coucha, mais sur sa table de nuit, posa un revolver. Sait-on jamais...

Au petit jour, il s'éveillait en sursaut. Là, au pied de son lit, une main se levait vers le plafond. On a beau ne pas croire aux fantômes, une telle vue ne saurait laisser indifférent.

S'armant de son revolver, il cria:

— Je n'ai pas peur. Je vise. Je compte trois et je tire. Un! Deux! Trois!

Un coup de feu retentit.

Depuis ce jour-là, le collaborateur de M. MacDonald a un doigt en moins au pied droit, car il est excellent tireur.

CAPRICE DE LA NATURE



Parmi les choses étranges produites par les éléments, en voici une qui est peu banale. Il y a quelques années, un navire portugais rencontra un cyclone dans l'Atlantique-Sud. Les mâts furent brisés et le vaisseau presque démantelé. Quand le calme revint, tous les marins avaient les ongles noirs. Le phénomène disparut de lui-même au bout de quelques semaines.

Les cheveux des femmes ne sont ni plus doux ni plus soyeux que ceux des hommes.

Près de Maryborough, un prospecteur a trouvé une pépite d'or pesant le joli poids de quatre-vingt-quatre onces et valant \$3,520.

Dans un tribunal de Yougoslavie un record vient d'être établi par le juge Philipovitch qui a parlé pendant sept heures et demie de temps sans aucune interruption.

Un million et demi de chats errants ont été détruits en Angleterre au cours de l'année dernière; malgré cela on estime qu'il y a encore au moins trois millions de chats dans ce pays.

Une gigantesque statue du Christ vient d'être élevée à Coupeau, dans la vallée de Chamonix, face au Mont Blanc. Cette statue a cent pieds de hauteur et pèse 500 tonnes. Une petite chapelle a été aménagée à la base.

Dans l'Etat du Missouri on emploie sur les grandes routes un liquide anti-poussiéreux qui semble donner les meilleurs résultats; c'est un mélange de pétrole et de savon et l'usage a démontré qu'il résistait facilement pendant plus d'une année.

Un magasin de draperies d'Hereford, Angleterre, vient de faire installer à sa devanture deux grandes vitrines mesurant ensemble quatre-vingt-dix pieds de longueur et présentant le grand avantage de ne pas réfléchir la lumière extérieure. L'intérieur du magasin est ainsi pleinement visible aux passants.

On a observé que le métal des anciens toits de cuivre, de plomb ou de zinc possède des propriétés radio-actives comme celles du radium. On explique la chose par l'action du soleil sur ces métaux pendant des périodes de temps souvent supérieures à un siècle et qui ont effectué une désintégration partielle du métal.

UN CONSEIL AMICAL

par **Dow**
Old Stock Ale





"LE BRISE-GLACE À LEVIS", par Robert Pilot, A.R.C.A. Propriété de la Commission du Thé de Ceylan.

À la fin du voyage . . . il n'y a rien d'aussi rafraîchissant qu'une tasse de BON thé noir, car sa saveur bienfaisante symbolise bien l'esprit de bienvenue et l'hospitalité du foyer. Aux repas ou entre les repas, comme marque d'hospitalité ou pour vous seul, pour votre propre satisfaction, servez du thé, le breuvage par excellence . . . car le BON thé noir se boit à toute heure . . . il est économique en même temps que bienfaisant. Vous obtenez toujours plus d'un BON thé noir . . . plus de tasses à la livre, plus d'énergie, plus de saveur rafraîchissante. Choisissez n'importe laquelle des principales marques de thé noir en paquets; leur qualité supérieure est scrupuleusement maintenue par des experts en thé. Tout le monde peut facilement se payer le luxe d'un BON thé noir à petites feuilles en paquet, cultivé dans les limites de l'Empire, pour les familles de l'Empire.

LA COMMISSION DU THÉ DE CEYLAN

